a moitié de la ſurface, un
ent à l'eau qui tremble par
xquiſe ſenſibilité. L'obſer-
viens de faire n'eſt guère
ne traduction de ce paſſage
ide :

æquoris inſtar,
â cum ſummum ſtringitur aurâ.

, aucune baie de rivière
e préſenter cette idée dans
pureté. Là, chaque parti-
eſt, pour ainſi dire, en-
alvéole vaſeuſe : leur légè-
e. Elles coulent plus ou
puſſâtres, *cum gurgite flavo.*
que la fontaine décrite par
quelle étoit formée des lar-
ne Nymphe affligée :

d pure, as pureſt ſnow,
with any filth be dyed.

---

ancien Poëte Anglois, connu ſur-tout
ulé : *the Fairy queen*, ou la Reine

e l'imagination de l'Artiſte a encore un amp bien vaſte.

Pour en finir, ſur le ſujet des lacs, je i plus qu'une remarque à ajouter ; c'eſt 'on trouve ſur le ſommet des montagnes s-élevées, de vaſtes amas d'eau qu'on core de ce nom. Ceux ainſi ſitués ne ſont, ur l'ordinaire, que des baſſins ou des ſervoirs ; & il leur manque les acceſſoires réables des lacs plus voiſins du ſol. Des s comme ceux dont il s'agit ici, ſont un emblage de pluſieurs ſources, & tombent dinairement de leur ſituation élevée.

CHAPITRE VIII.

Nous avons fait déjà un chemin considérable dans la description du payſage. Le ciel y eſt ; une montagne remplit la perſpective ; & un lac, avec ſes acceſſoires, eſt placé plus près en-deçà. Il ne manque plus que le *devant du tableau ;* & pour le former nous avons à choiſir entre beaucoup d'objets, qui ſont la *terre briſée*, les *arbres*, les *rochers*, les *caſcades* & les *vallées*.

Dans un lointain, le caractère dominant doit être le *doux* & le *moëlleux* ; mais, pour le devant d'un tableau, le Peintre préfère à ces qualités la *force* & la *richeſſe*. La première eſt produite par une forte oppoſition de couleurs, de clair & d'obſcur, mis en contraſte. La *richeſſe* conſiſte dans une variété de parties, & des teintes chaudes. La *richeſſe* ſe trouve, à quelque degré, dans un *lointain*, quoique les *clairs* ſoient fortement marqués & les parties variées ; cepen-

Bouquerot
04
V.S
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlineoummoir05gu

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONC

PAR Mme. GUÉNARD, BARONNE DE MÉ

Auteur d'Irma, des Mémoires de la Pr
de Lamballe, etc.

cote

TOME CINQUI

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire
Commerce, quartier St.-And

1817.

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

SUITE DU CHAPITRE LIII.

L'IDÉE de voir Méline sans témoin se présenta à moi avec un charme que mon imagination embellit de toute l'illusion d'une félicité pure et semblable à celle dont jouissent dans l'éthérée les enfans de la lumière; et je ne pensais plus qu'au moyen de me procurer ce bonheur. Que puis-je craindre,

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

isais-je, on ne me connaît pas dans les environs d'Orgeville? je m'arrêterai à Evreux; je me déguiserai en porte-balle; je cacherai mes cheveux noirs sous une perruque blonde, et je me ferai passer pour un marchand qui va à Bayeux; je ne serai qu'un jour ou deux. Quel intérêt aurait-on de s'informer qui je suis? où je vais. Entre le projet et l'exécution, il n'y a pas d'intervalle quand c'est la passion qui gouverne. Je n'eus pas plus tôt conçu la possibilité de revoir Méline, que j'employai toutes les puissances de mon âme afin d'inventer un prétexte auprès de M. d'Orgeville, pour une absence de quatre à cinq jours. Je ne voulais mettre dans ma confidence, ni Auguste ni ma mère, ce qui diminuait les facilités pour conduire à bien cette aventure; mais je ne la

tentai pas moins. Je fis écrire par une main inconnue, une lettre que j'allai moi-même mettre à la poste de Saint-Germain; elle était censée d'un de mes amis qui, en venant à Paris, était tombé malade en route, et me priait en toutes grâces de venir le voir, ayant des choses de la plus grande importance à me communiquer, et qu'il ne pouvait confier au papier. Cette lettre devait m'arriver par la poste, à l'hôtel, à l'heure du dîner; et en effet, je la reçus à ce moment. J'en fis part à M. d'Orgeville, qui m'engagea à partir sur-le-champ; m'offrit ses chevaux, que je me gardai bien d'accepter. Je pris une voiture de louage pour Saint-Germain, et dans cette ville, des chevaux de poste qui me conduisirent à Evreux. Là, je me procurai les costumes dont

j'avais besoin, sous prétexte que je devais jouer la comédie. Je laissai mes habits chez mon hôtesse; je traversai la ville, et j'allai dans le faubourg qui mène à Navarre, et qui est aussi la route d'Orgeville. Je fus me loger chez une bonne femme qui connaissait les environs; et comme je passais pour un porte-balle, elle ne trouva pas extraordinaire que je m'informasse exactement des routes qui menaient aux châteaux voisins. Je vendis à fort bon marché à la vieille et à ses filles de mes marchandises; elles me trouvèrent le meilleur enfant du monde. Après avoir mangé un morceau, je les quittai pour aller, leur dis-je, dans les environs; et promis de revenir le soir. Je gagnai le bois où j'espérais voir Méline; mais en vain je l'attendais, elle ne vint pas; et déjà la nuit était obs-

cure : il fallut donc quitter mon poste sans la voir : il était impossible d'espérer qu'elle se promenât si tard. Mais qui l'avait empêchée de se rendre dans le bois, elle qui y venait tous les jours ; la soirée était belle. Etait-elle malade ? M. d'Orgeville avait-il appris que je l'avais trompé, et que c'était pour venir à Orgeville, que j'avais inventé une fable aussi facile à dévoiler ? A-t-il voulu s'assurer de la vérité ? et que deviendrai-je ? Frappé de ces pensées, je rentrai chez la mère Toinon, profondément triste ; la mère et la fille me demandèrent ce qui me causait du chagrin. Est-ce que vous n'avez pas vendu ? — Ah ! mon Dieu, lui dis-je, je n'ai pas seulement ouvert ma boîte. — Comment ! vous n'avez donc pas été à Orgeville ? la dame du château est une belle et bonne dame ; elle vous

aurait acheté. — Je ne le sais pas, puisque je ne l'ai pas vue. — Oh ! alle vous aurait acheté toute votre boutique ; qu'alle eût eu besoin ou non de votre marchandise ; car alle dit comme ça : si je n'ai pas besoin d'acheter, ils ont besoin de vendre.

Je me couchai dans une chambre dont le lit était très-bon ; mais je ne pus dormir. Je me figurais tous les malheurs possibles, et cependant je ne pouvais me décider à m'en retourner à Paris sans avoir vu Méline. Je sortis donc dès le matin, et je pris le chemin du bois, pensant que peut-être elle y viendrait au lever du soleil. J'avais trouvé la veille un tronc d'arbre que le temps avait creusé, et où un homme pouvait se tenir debout. Je m'y cachai, et j'attendis si je ne verrais venir personne. Il y avait environ

un quart d'heure que j'y étais quand j'entendis marcher dans la route. Bientôt je vis une femme, qu'à sa démarche noble et pleine de grâces je ne pus méconnaître. J'allais m'élancer pour tomber à ses pieds, quand je vis aussi très-distinctement M. d'Orgeville portant sa fille dans ses bras. J'avoue que je crus qu'un songe m'abusait. Comment était-il à Orgeville? y était-il venu pour épier ma conduite, ou le hasard seul l'y avait-il amené? Ce que je savais bien, c'est qu'il n'y avait jamais eu de position plus dangereuse pour moi, que celle où je me trouvais. Cependant, une chose me rassurait; c'était l'air calme de M. et de madame d'Orgeville. Il était certain qu'il n'existait entre eux aucun sujet de plainte. Il était possible que M. d'Orgeville eût eu quel-

que soupçon qui l'eût déterminé à faire le voyage d'Orgeville. Ne m'ayant pas trouvé, ils s'étaient dissipés ; mais s'il avait été à Saint-Germain me chercher auprès du prétendu malade ? Mon Dieu ! que la ruse entraîne avec elle de peine et de crainte. Je maudissais la fatale pensée que j'avais eue de venir de cette manière ; car il n'y avait aucun doute que, si je fusse resté à Paris, M. d'Orgeville ayant eu la facilité de venir chez lui, il m'aurait emmené, et alors l'occasion que je cherchais avec tant de danger, se serait présentée d'elle-même. Mais que devins-je quand madame d'Orgeville, qui paraissait fatiguée, proposa à son mari de s'asseoir, et qu'elle choisit le tertre au pied de l'arbre où j'étais caché. Son époux s'assit à côté d'elle. Il posa Zulmée auprès de sa mère.

Que ne puis-je, disait M. d'Orgeville à sa compagne, rester ici tout l'été. Ah! que les hommes sont fous de sacrifier à ce qu'ils nomment considération, le bonheur de la vie. C'est avec la plus grande peine que j'ai dérobé deux fois vingt-quatre heures à mes occupations. Arrivé hier, je pars demain ; et d'ici aux vacances, je ne trouverai peut-être pas la même facilité. Ce qui est plaisant, c'est qu'Alfred est aussi absent ; et il lui raconta ce qu'on a déjà lu, mais avec tant de bonne foi, que je fus persuadé qu'il ne se doutait de rien. Malgré cela, je tremblais que le moindre indice ne me trahît. L'enfant, qui commençait à former quelques pas, tournait autour de l'arbre; je la voyais au travers des fentes du bois; mais ne pouvait-elle pas me voir aussi, avoir peur, crier,

et j'étais perdu. Le Ciel ne le permit pas ; il me réservait à des maux plus cruels que ceux-ci, qui n'eussent atteints que moi ; car Méline eût pu aisément prouver qu'elle n'avait en rien partagé mon extravagance.

Enfin, après plus d'une demi-heure, pendant laquelle je souffris un supplice impossible à décrire, M. et madame d'Orgeville se levèrent ; et prenant chacun leur enfant par un bras, ils la portèrent ainsi ; ce qui amusait beaucoup la petite qui riait aux éclats. Je les laissai gagner l'avenue du château ; et, pour ne pas m'exposer à être rencontré, je retournai le plus tôt possible à la maison de Toinon, après avoir mis au pied d'un buisson la moitié de mes marchandises. Je lui dis en arrivant, et en lui montrant quelques écus de six livres :

la vente a été bonne aujourd'hui; faites-nous bien dîner; voilà de quoi le payer : je suis bien las. — Vous n'avez donc pas été à Orgeville? — Oh! mon Dieu non; je viens de plus de trois lieues. — De Torcy? — Oui, Torcy; j'ai presque vendu ma boîte. Je me retirai dans ma chambre jusqu'au dîner, que la bonne femme me fit le meilleur qu'elle put; et, feignant un grand mal de tête, je me couchai de fort bonne heure, pour que rien ne vînt me distraire de la pensée de Méline.

CHAPITRE LIV.

Jamais le soleil ne s'était levé avec plus de pompe. Le printemps, réchauffé des approches de l'été, donnait l'idée du beau ciel du midi; l'air était parfumé, et les oiseaux célébraient leurs amours. Je suivis la route du bois; je me mis à l'abri des curieux dans mon vieux arbre, et j'attendis plusieurs heures sans voir arriver Méline. Il me semblait pourtant que j'entendais sa voix et celle de ma mère. Je me hasardai d'approcher du côté d'où elle venait, m'arrêtant à chaque instant, repassant sous l'épais du bois dès que je croyais que l'on venait à moi; enfin, cherchant et fuyant

l'unique objet de mes amours. J'approchai si près, que je fus au moment de me découvrir. Mais, je pensai aussitôt que je ne remplirais pas le but que je me proposais ; car bien sûrement ma mère ne nous laisserait pas seuls. Je me mis donc à écarter les branches pour l'entrevoir: elle parlait avec chaleur à ma mère; mais je ne pouvais distinguer ses paroles. Madame de Ternac l'écoutait attentivement, et je la vis porter son mouchoir à ses yeux. Méline lui prit les deux mains avec la plus tendre affection, en posa une sur son cœur, comme pour dire : Le mal est là. Elle se leva, et ma mère la suivit; j'allai dans le village, prendre un repas plus que frugal ; mais je ne voulais pas retourner chez Toinon et m'éloigner du bois, où j'espérais enfin pouvoir

entretenir Méline. Oh ! j'eusse dû plutôt demander avec instance au Ciel que jamais nous ne puissions nous rencontrer. Enfin, je revins dans mon arbre tutélaire, et j'attendis.

Ah ! que les heures me semblèrent longues; l'obscurité qui se répandait autour de moi, m'apprit enfin que le soir approchait ; le soleil couchant dardait ses rayons sur la cime des arbres, et réfléchissait une faible lumière qui donnait quelque chose de mystérieux au bocage : tous les oiseaux se taisaient comme par respect pour le chantre du printemps, dont la voix ne m'avait jamais paru si touchante que dans cet instant. Le muguet et la violette parfumaient l'air : tout était délicieux ; tout était à l'unisson de mon cœur, qui respirait la volupté, sans jamais oser former le projet d'en faire

partager le délire à mon amie : mais il était à son comble, quand je la vis s'avancer vers ce même tertre, où la présence de son mari m'avait causé une si grande frayeur. Elle s'assit, et posant sa tête dans ses deux mains, elle parut se livrer à la plus profonde méditation. Elle était si occupée de ses pensées, qu'elle ne m'entendit point approcher d'elle; et j'étais à ses genoux, qu'elle ne m'avait pas vu. Un cri d'effroi m'apprit qu'en me voyant elle était loin de croire que ce fût moi. Elle voulait fuir, je la retins et la contraignis de s'asseoir; et malgré ses efforts pour m'échapper, je parvins à la faire revenir de la frayeur que mon déguisement lui avait causé; mais qui aussitôt fit place à une autre non moins vive : car, se voyant seule avec moi à l'entrée de la nuit,

dans un bois, elle comprit tout ce qu'elle avait à craindre; mais je protestai tellement de mon respect, je parus si soumis à ses volontés, qu'enfin elle consentit à me permettre de rester.

Je m'assis auprès d'elle; je tenais une de ses mains que je serrais dans les miennes, et qu'elle ne retirait pas. Cependant elle me dit, en affectant plus de sévérité que d'amour, qu'elle était loin d'approuver ma conduite; que c'était manquer à tous les égards, vouloir la perdre. Je ne répondais à ce qu'elle me disait, que par les assurances de mon amour; je voulais qu'elle me prouvât le sien en m'accordant la faveur d'un baiser, mais elle me repoussait en soupirant.

Mon amour s'augmentait par ses rigueurs; moins j'obtenais d'elle, plus mes désirs semblaient s'accroître. Je

ne fus bientôt plus le maître de mes transports; je ne sais jusqu'à quel point je fusse devenu coupable, si Méline n'eût échappé de mes bras; et, fuyant avec la rapidité d'un trait, eût bientôt gagné la sortie du bois; j'y arrivai aussitôt qu'elle. Alors, se sentant rassurée par la proximité du château que l'on voyait de cet endroit, elle me dit que, puisqu'il était impossible qu'elle obtînt de moi le repos, seul bien auquel elle pouvait prétendre, il fallait qu'elle fît ce que je ne voulais pas faire. Que ce serait elle qui irait se jeter aux pieds de son mari, lui tout avouer, et lui demander en même temps la permission de se retirer dans un couvent avec sa fille, d'où elle ne sortirait point, et où elle s'engagerait à prononcer des vœux si elle devenait libre : cette résolution, disait-elle,

est invariable, et vous l'aurez voulu; mais voyant mon désespoir, elle reprit avec une extrême douceur : Alfred, rendez grâce au Ciel que j'aie pu surmonter ma faiblesse; si j'y avais succombé, j'aurais rempli le serment que j'ai fait à mon époux, et dont vous avez été témoin. Retournez à Paris, et cessez de poursuivre une infortunée dont vous causerez la mort ou le déshonneur, qui est mille fois plus cruel. — Oui, je partirai, mais ici vous n'avez rien à craindre; laissez-moi jouir du bonheur de vous voir. — Rien à craindre ! mais un de mes gens peut venir, vous reconnaître, et nous serions perdus. Promettez-moi, je vous le demande au nom d'un sentiment trop malheureux, de ne jamais tenter rien de pareil, et de tout préparer pour vous éloigner,

ou j'exécuterai mon projet. — Eh bien ! vous le voulez, je m'arracherai le cœur ; je retournerai dans l'Inde, et vous rendrai ainsi le repos, puisque vous croyez le trouver loin de moi. Adieu, Méline, ne vous en prenez qu'à vous, si vous apprenez ma mort. — Cruel ! pourquoi me présenter une semblable image ? Elle couvrit ses yeux avec sa main, et des larmes tombaient entre ses doigts ; je m'avançai pour les recueillir, et malgré toute la résistance qu'elle y opposa, j'osai dérober un baiser qu'un doux instinct la força de me rendre. C'est trop, c'est trop, dit-elle, Alfred ! Méline coupable ne serait plus digne de toi. Oh ! Ciel, on vient ; c'est ta mère, ma sœur : fuis, et sois sûr, au moins que je t'adore. Elle s'avança au-devant de madame de Ternac

et d'Aurore. Je m'enfonçai dans le bois, et ces dames ne me virent point; mais elles trouvèrent Méline si émue, que j'entendis qu'elles lui demandèrent ce qu'elle avait. Rien, dit-elle; j'ai eu peur; il m'a semblé voir quelqu'un qui se cachait dans le bois, et je suis venue en courant gagner l'avenue; je n'y viendrai plus seule. — Tu feras bien, dit Aurore, cela n'est pas prudent. Comme elles reprirent l'avenue, je n'en entendis pas davantage. Pour moi, heureux et malheureux tout à la fois, je revins chez la mère Toinon, où je payai généreusement ma dépense. Puis, je retournai chez mon premier hôte, où je repris mes habits, des chevaux de poste qui me conduisirent à Saint-Germain. Je remontai dans une petite voiture, et j'arrivai à l'hôtel d'Orge-

ville sans avoir eu une seule pensée distincte ; mais dans un état de souffrance que je ne saurais exprimer. Il semblait que tout mon sang s'était retiré au cœur, et que là seul était mon existence. Un froid mortel se glissait dans mes veines, et me causait un frisson terrible. Dupont me demanda ce que j'avais ; je souffre beaucoup, lui dis-je ; mon malheureux ami est mort dans mes bras, et cette image me poursuit. — Mais, vous avez la fièvre. — Cela est possible. On m'engagea à me coucher, et j'en avais besoin ; car je ne m'étais jamais senti si mal. Je ne dirai point ce que j'éprouvai pendant six semaines que je fus privé de l'usage de la raison ; l'amour et la douleur me l'avaient enlevée : mais je fus assez surpris, en reprenant la connaissance de mon état, de

me trouver soigné par ma mère et madame Sapinel, qui ne m'avaient point quittées. Je les priai de m'apprendre ce qui était arrivé; car j'ignorais si j'étais séparé pour toujours de Méline; si son mari avait été instruit de mon audace; enfin, s'il fallait vivre ou mourir. Calmes-toi, me dit ma mère, aucuns des malheurs que tu crains ne sont arrivés: tu es toujours à l'hôtel d'Orgeville, dont le maître n'a aucun soupçon. Nous y sommes, ta bonne et sincère amie et moi, parce que, pendant l'absence de ces dames, tu n'aurais pu être aussi bien soigné que par nous. Te voilà rendu à la vie; c'est à toi à présent à nous apprendre quel profond chagrin t'avait mis dans l'état dont tu sors. Et alors je leur racontai tout ce que je viens d'écrire. Resté seul avec ma mère, je

lui demandai de quelle manière madame d'Orgeville s'était conduite. — Comme elle l'a dû. — Elle n'est point venue ? — Non; mais tous les jours tant que le danger a duré, elle envoyait savoir de tes nouvelles. — Elle n'est pas venue, oh ! elle ne m'aime point. — Plût au Ciel que cela fût pour votre bonheur. Mais, comment douter de son amour ? parce qu'elle n'était pas venue ; eh ! devait-elle, nourrissant son enfant, s'exposer à l'air d'une fièvre maligne? qu'auraient dit sa sœur, son époux ? Elle n'est point venue ; mais quelle recherche d'attentions n'a-t-elle pas eu constamment. M. d'Orgeville est venu régulièrement trois fois par jour. — Dans mon délire, ne me suis-je pas trahi ? — Non, tu parlais toujours d'un ami que tu avais perdu. M. d'Orgeville

m'a demandé si je le connaissais, cet ami si regretté; comme j'ignorais à quel point il pouvait être utile que l'on crût à la mort de cet ami, j'ai répondu qu'en effet je t'en avais toujours entendu dire beaucoup de bien; que je ne le connaissais que de nom, et il paraît que j'ai bien fait de répondre ainsi. — Rien de mieux; ajoutez à cette bonté, ma mère, de dire à M. d'Orgeville de ne m'en pas reparler, dans la crainte de me faire retomber dans le même état. — Tu as raison, je le lui dirai, et sûrement il n'en parlera plus; car, il a été si touché de ton état, que je l'ai vu plus d'une fois pleurer quand le médecin ne répondait pas de ta vie. Enfin, on n'a jamais été plus tendrement aimé du mari et de la femme; mais ta position est bien dangereuse. — Oui, j'en conviens; mais c'est pour lui avoir

promis que je partirais, que j'ai été réduit à l'état d'où je sors à peine, et dans lequel il n'est pas difficile de me faire retomber... — N'en parlons pas, reprit ma mère; et en tout parlons moins, car voilà la fièvre qui redouble. Le médecin arriva au même instant; il me fit compliment sur le retour de ma raison, mais recommanda que l'on évitât de me faire parler, parce qu'il y avait encore beaucoup de fièvre; et il ordonna quelques calmans. Il était encore chez moi quand M. d'Orgeville rentra; il fut si enchanté que je le reconnaissais, qu'il se jeta dans mes bras avec la plus sensible émotion. Le médecin ne voulut pas que je répondisse à tout ce qu'il me disait d'affectueux; il embrassa ma mère, madame Sapinel qui rentrait; il avait autant de joie qu'un père dont

le fils unique eût été tiré des portes de la mort. Ah ! combien je fus coupable envers lui.

Il s'informa du médecin quand je serais en état d'être transporté à Orgeville, où il voulait que je passasse ma convalescence. Le docteur répondit qu'il ne fallait pas y penser de plus d'un mois, et madame Sapinel fut de son avis. Pour moi, j'aurais voulu partir dès le même moment ; mais il fallut se soumettre aux ordres de la Faculté. Ma mère écrivit à Méline que j'étais hors de danger, et sa réponse me fit plus de bien que tous les juleps que l'on m'ordonna. Cette lettre était si tendre, que ma mère la brûla, dans la crainte qu'elle ne tombât dans les mains de M. d'Orgeville.

Le bonheur d'être si sincèrement aimé de Méline, la parfaite tranquil-

lité de M. d'Orgeville, joints à l'habileté du docteur Pecquet, me mirent bientôt en parfaite convalescence. Je descendais même dans le jardin, et j'en avais fait deux fois le tour en m'appuyant sur les bras de ma mère et de madame Sapinel, qui ne voyait pas, sans un douloureux plaisir, le retour de mes forces. Enfin, M. Pecquet dit que je pourrais partir dans quatre jours. Auguste se chargea de me conduire. Il m'avait donné, dans ma maladie, les témoignages de la plus tendre amitié, ainsi que le bon abbé Dervaux; il devait aussi être du voyage, qui ne se terminerait qu'à la fin des vacances. C'était donc trois mois de bonheur; et n'est-ce pas beaucoup dans la vie humaine?

CHAPITRE LV.

Quand Méline, comme elle l'a dit depuis, apprit que je devais revenir à Orgeville, elle eût donné tout au monde pour m'en empêcher; mais comment le pouvait-elle, sans craindre de me faire retomber dans l'état d'où je sortais. Il fallut donc abandonner au destin les suites que ce séjour pouvait avoir, et elle se flattait encore qu'il n'entraînerait pas sa perte. D'ailleurs, elle savait que j'arrivai faible, languissant, et que sûrement je ne pourrais pas être redoutable. Auguste, plus heureux que moi, venait se réunir à sa compagne pour le reste de la belle saison, et

jouir du plus grand des biens, celui que procure un amour légitime. Il avait obtenu un congé, et il se faisait une idée charmante du temps que nous serions tous réunis. D'ailleurs, la certitude qu'Aurore allait être mère ajoutait à son bonheur. Si la Marquise, me disait-il, pouvait venir et garder comme nous ton secret, je n'aurais plus rien à désirer ; mais elle ne viendra pas de sitôt. Pour moi, j'en étais fort aise, et je ne croyais pas qu'elle pût m'être utile ; au contraire, je la redoutais : je connaissais bien mieux que son frère le caractère de cette femme astucieuse et méchante ; mais il était bien inutile que je lui fisse partager mes craintes, qui étaient très-vives, toutes les fois que je pensais à madame de Chandor. Sa seule idée eût éloigné de mon esprit tout espoir

de bonheur; aussi je la bannis de ma pensée, pour me livrer sans crainte à tout le plaisir que je me faisais de revoir Méline.

Nous arrivâmes. Les dames vinrent au-devant de moi; elles furent douloureusement frappées de mon changement. J'entendis madame d'Orgeville qui dit à Aurore : L'infortuné, il a cruellement souffert. Pour elle, il semblait que l'amour s'était plu à l'embellir encore, et j'en éprouvai une sorte de chagrin. Quoi ! me disais-je, être aussi fraîche, avoir une aussi brillante santé, tandis que je mourais d'amour pour elle; et ainsi je lui faisais un crime de n'être pas tombée malade, par la seule pensée des maux que je souffrais. Je n'imaginais pas qu'on les avait cachés autant qu'il était nécessaire, pour ne pas la livrer au dé-

sespoir que lui aurait causé la crainte de ma perte.

M. d'Orgeville n'était pas venu chez lui tout le temps de ma maladie, ne voulant pas s'éloigner de moi vingt-quatre heures. Il n'y avait donc qu'Auguste qui vint à Orgeville, qui se gardait bien de peindre à sa belle-sœur l'état dangereux où j'étais; ainsi, il était bien simple qu'elle ne se fût pas livrée à une douleur extrême, pour une maladie qui ne donnait nulle inquiétude : aussi, la faiblesse où j'étais encore la surprit à un tel point, qu'il eût été dangereux que l'on eût remarqué l'émotion qu'elle éprouvait. J'étais cependant descendu aussitôt que j'aperçus ces dames; mais sans Auguste, je n'eusse pu me soutenir. Il me donna le bras jusqu'au château, et j'eus toutes les peines du monde à monter les marches du perron. Mé-

line me disait : Vous avez donc été bien malade ? — Très-mal, mais je ne connaissais pas mon état ; je ne m'en suis aperçu qu'à la faiblesse extrême qui m'est restée. Ces dames me forcèrent à me coucher sur un lit de repos qui était dans le salon, et il fut convenu que l'on dînerait auprès de moi. Madame d'Orgeville faisait des reproches à ma mère de ne lui avoir point écrit la vérité sur mon état. — A quoi cela aurait-il servi ? à vous compromettre. On me destina un appartement au rez-de-chaussée, que ma mère devait partager, afin d'être à portée de me donner ses soins, que mon amie aurait bien voulu lui disputer, et qu'au moins elle partageait lorsque nuls témoins dangereux ne se trouvait pas en tiers avec nous : fatale liberté qui nous perdit.

Méline ne voyait en moi qu'un être

faible, souffrant, et qui réclamait sa généreuse pitié, puisque c'était mon amour pour elle qui m'avait réduit à la situation où elle me retrouvait. Nos amis n'avaient pas d'autre idée; ils n'imaginaient pas plus que Méline qu'elle eût rien à redouter de celui qui paraissait à peine échappé du tombeau. Je ne demandais rien; je me laissais aimer sans avoir la force d'y répondre. Souvent ma tête reposait sur le sein de Méline; et le feu qui s'en échappait ranimait ma frêle existence, mais comme un faible enfant qui trouve dans les bras de sa mère la source de la vie. Aussi Méline était sans défiance, et nos amis, comme je le dis, n'en avaient pas davantage. C'était dans ces momens d'abandon que nous rappellions jusqu'aux moindres circonstances de notre vie; car

nous ne la comptions que du jour où nous nous étions connus ; celui où nous avions juré aux pieds des autels, d'être à jamais l'un à l'autre, se rappelait souvent à notre mémoire. Je disais à Méline : Ce serment n'est-il pas plus sacré que celui qui n'est dû qu'à l'erreur ? N'est-il pas vrai que vous n'avez pas voulu rompre nos nœuds ; que vous vous croyiez libre ? Et elle me répondait que, sans cette fatale erreur, elle n'eût jamais été à d'autre qu'à moi. Ses larmes étaient d'autres fois sa seule réponse. Cette dangereuse conversation se répétait souvent, et nous trouvions chaque fois plus de raisons pour croire que les premiers engagemens étaient les plus sacrés. Hélas ! on est si ingénieux à se tromper quand les passions nous aveuglent. Cependant, rien dans ma

conduite n'alarmait la pudeur de Méline; et elle croyait ne pas manquer à ses devoirs, parce qu'elle n'était point encore criminelle. Que dis-je ! j'étais parvenu à lui faire croire qu'elle ne l'était qu'envers moi ; que son hymen était contraire à toutes les lois ; qu'elle était à moi ; et que si elle était forcée, pour l'intérêt de sa fille, de ne pas demander la cassation de son mariage, il n'en était pas moins réel qu'il était nul. Rien n'autorisait une semblable idée ; mais l'auteur du mal, qui voulait ma perte et celle de Méline, nous persuada à tous deux cette étrange morale. Méline ne se crut plus engagée par les saints nœuds de l'hymen. Le père de sa fille, qui la comblait des plus tendres égards, ne fut plus pour elle qu'un homme sans délicatesse, qui avait sacrifié à sa pas-

sion celle qui en était l'objet, et moi le plus ingrat des hommes. J'oubliais tout ce que je devais à l'ami respectable qui m'avait recueilli dans ma pauvreté, qui m'avait honoré de la plus entière confiance, et je n'aspirais plus qu'à lui faire le plus sensible outrage. Parvenu au point d'oubli des devoirs les plus sacrés, j'assurai, par la ruse, la réussite de mes criminels projets. Voulant entretenir Méline et mes amis dans la confiance où ils étaient qu'elle n'avait rien à redouter d'un homme à peine convalescent, j'affectai d'être toujours d'une faiblesse si grande, que je pouvais à peine faire un pas.

L'appartement que nous occupions, ma mère et moi, avait une porte qui rendait près d'un bosquet où le soleil ne pénétrait jamais, et dont une

palissade d'arbustes à fleurs entrelacées d'épines défendait l'approche; de sorte que l'on ne pouvait y pénétrer que par une petite grille dont Méline seule avait la clef: je l'avais vue y entrer, pour porter à manger à des oiseaux qu'elle y élevait. Ma mère, un peu incommodée depuis quelques jours, était restée dans son lit. Auguste et sa femme étaient près de moi : je feignis de dormir ; ils descendirent sur la terrasse et prirent le chemin du parc. Je m'élance aussitôt du sofa où je feignais, depuis quelques jours, de pouvoir à peine me traîner; et franchissant le court espace qui se trouvait entre la porte de mon cabinet et la grille du bosquet, je l'ouvre, en ôte la clef, la referme sur moi, et suis aux pieds de Méline, qu'elle ne conçoit pas encore que j'aie pu arriver

jusqu'à elle. — Quoi! c'est vous? — Oui, Méline, c'est moi; c'est ton heureux amant; c'est l'homme que tu aimes, qui t'adore, à qui tu appartiens; car c'est à moi que ta mère t'a donnée : viens dans mes bras, objet chéri! viens; oublions les tristes conventions des hommes. Le Dieu à qui nous avons promis de nous aimer a entendu nos sermens; c'est lui qui m'a tiré des portes de la mort; qui m'amène à tes pieds : viens, Méline; que ce lit de gazon soit l'autel de notre hyménée; et je l'entraînai vers le fond du bosquet. Son extrême surprise l'avait rendue moins capable de résister à mes desseins : elle y opposait cependant une forte résistance; mais bientôt l'amour lui fit partager mon ivresse; et ce ne fut que lorsque nous étions parvenus au dernier degré de la féli-

cité humaine que la voix du remords se fit entendre, et empoisonna le moment le plus fortuné de ma vie. Oh ! Alfred, qu'avons-nous fait, dit Méline, qui trouva enfin la faculté de prononcer ces mots ? Nous voilà donc parjures et ingrats ; qu'allons-nous devenir si on vient ? Ah ! laissez-moi sortir d'ici ; pourquoi y suis-je venue : ta mère, ma sœur, où sont-elles ? Je lui racontai que l'on m'avait laissé seul, me croyant endormi. Retournez, dit-elle, dans votre appartement ; moi, je reste ici. Ah ! comment supporter les regards de ma sœur, de son époux, les caresses de ma fille. Éloignez-vous, Alfred ; et respectons au moins les convenances, si nous n'avons pu honorer la vertu. Je ne voulus pas insister ; je regagnai le sofa sans être aperçu de qui que ce soit, et j'y

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

restai comme si j'y eusse été endormi, jusqu'au retour d'Auguste et d'Aurore, qui ne tardèrent pas à revenir. Je parus m'éveiller à cet instant, et demandai où était Méline. — Je ne sais pas, dit Aurore : peut-être à sa volière ; et elle alla du côté du bosquet où, ne voyant point de clef, car Méline m'avait dit de l'ôter, elle revint nous joindre moi et son mari. Celui-ci m'offrit son bras pour faire la longueur de la terrasse : je l'acceptai, pensant que Méline, qui pouvait voir du bosquet ce qui se passait dans le pavillon, profiterait de notre absence pour en sortir. Et en effet, nous ne fûmes pas plus tôt hors de portée de la voir, qu'elle quitta sa retraite; et traversant le cabinet, le salon, et gagnant le vestibule, elle monta l'escalier qui conduisait à son appartement, sonna ses femmes,

à qui elle dit qu'elle avait une migraine affreuse, et se coucha. On vint nous dire qu'elle priait qu'on n'entrât pas dans sa chambre, ayant besoin du plus grand repos; qu'elle priait sa sœur de garder sa fille; qu'elle n'était pas en état d'entendre le moindre bruit. Aurore fut étonnée d'une indisposition si subite; mais n'eut aucun doute; car on ne crut pas même que nous nous fussions vus un seul instant depuis le dîner. Pour moi, je n'en fus pas très-effrayé. J'attribuai ce prétendu malaise, à l'impression que devait nécessairement éprouver une âme aussi délicate que celle de madame d'Orgeville, en se trouvant coupable; mais je me flattais de calmer ses remords.

CHAPITRE LVI.

Méline ne parut point. Aurore n'obtint pas même la permission d'entrer dans sa chambre ; elle lui fit demander de nouveau d'avoir la complaisance de garder sa fille, qu'elle avait sevrée il y avait un mois. Mais elle ne pouvait pas rester sans cesse dans son appartement ; il fallait bien qu'elle reparût parmi nous. Je me flattais qu'elle aurait autant de désir de me revoir que je souhaitais d'être auprès d'elle ; et c'était ce qui lui paraissait impossible, comme elle me l'a dit depuis. Ma mère m'avait aussi vu l'air si inquiet, qu'elle commença à se douter qu'il était arrivé quelque chose d'ex-

traordinaire ; et dès le point du jour, elle vint à la porte de l'appartement de Méline, s'approchant doucement, et lui demanda si elle dormait. Non, répondit madame d'Orgeville: attendez, je vais vous ouvrir ; et passant une robe, elle fit entrer ma mère. Elle la pria de s'asseoir près de son lit, où elle s'était remise ; puis, elle lui dit: Quoi, vous êtes déjà levée. — J'étais fort inquiète, reprit ma mère : qui peut vous déterminer à ne pas permettre à un seul de vos amis de vous voir depuis hier ? — Ah ! je voudrais pouvoir me soustraire aux regards de la nature entière. Ma chère amie, vous ne savez pas ce qu'il en coûte à une âme née pour la vertu.... et en disant ces mots, elle cacha son visage dans le sein de ma mère.... Que devenir ? mon amie, je suis la plus infortunée

des femmes !.... Ma mère n'osait l'interroger; elle tremblait d'apprendre le secret qui paraissait peser sur le cœur de mon amie. Que je souffre, disait Méline... pas assez pour mourir. Pourquoi n'ai-je pas perdu la vie en la donnant à Zulmée. Ah ! Zulmée, pauvre petite ! une autre prendra soin de ton enfance ; ta mère a perdu ses droits..... Mon amie, ayez pitié de moi, ne me méprisez pas. — Moi, vous mépriser, ma chère fille ? ah! comment cela serait-il possible ; en quoi auriez-vous mérité.... — Madame de Ternac, que tout ce que je viens de dire, tout ce que vous avez entendu, s'efface entièrement de votre mémoire.... ne croyez pas. — Je ne crois rien, ma chère amie; je vois que vous avez beaucoup de fièvre ; que cet état peut tenir au peu de temps qu'il

y a que vous avez sevré : il faut vous ménager, faire avertir votre médecin. — Vous croyez qu'un médecin me guérira ? — Malgré le peu de certitude de cet art, il est cependant des maladies qu'une longue expérience leur apprend à soulager : de ce nombre sont celles causées par le lait. — Eh bien ! envoyez-le chercher ? ce sera un prétexte pour rester dans mon lit ; je voudrais n'en plus sortir que pour aller rejoindre ma mère, ma bonne amie. Si je meurs, je veux être enterrée à Bordeaux, auprès de madame d'Erigny ; me le promettez-vous ? — Comment voulez-vous, ma chère enfant, que je sois témoin des derniers devoirs que vos amis vous rendront, ayant près de vingt ans plus que vous ? — N'importe, vous me survivrez ; vous consolerez votre malheureux fils ?

— Ma chère fille! qui vous donne de si tristes pensées? — Qui me les donne? oh! ne me le demandez pas, je vous en conjure... ne me le demandez jamais? — Vous pouvez être sûre, ma chère Méline, que je ne cherche point à lever le voile dont vous enveloppez vos douleurs; je me contente de vous plaindre, et de faire les vœux les plus ardens pour que vous retrouviez le calme et le bonheur. — Jamais! madame. Mais écrivez à mon médecin qu'il vienne; qu'il dise à tout le monde que je suis très-malade, et il ne trahira pas la vérité; car je me sens fort mal. Ma mère, effrayée par ces paroles, écrivit en effet au médecin, et envoya un homme à cheval pour l'aller chercher. Aurore vint, peu de momens après, dans la chambre de sa sœur qui, l'entendant venir, pria

ma mère de fermer les rideaux de son lit, et de dire qu'elle dormait. Ma mère apprit à madame de Mello que sa sœur était fort malade ; qu'elle avait envoyé chercher le médecin, et qu'elle croyait que le lait lui avait porté à la tête; car elle paraissait avoir du délire. La Comtesse fut très-effrayée. Elle s'approcha du lit ; mais Méline feignit toujours de dormir. Aurore chercha son mari, pour lui faire part de ses alarmes. Le Comte crut, ne se doutant de rien, qu'il fallait écrire à M. d'Orgeville l'état de sa femme. On était si inquiet de Méline, qu'on ne pensait point à moi. On ne vint pas même me voir; et ainsi se passa cette matinée, où ma pauvre amie se déchirait le cœur par ses reproches, que je méritais

seul ; tandis que moi, le souvenir, des biens dont j'avais goûté tout le charme, enivrait mon âme d'amour et d'espérance.

CHAPITRE LVII.

Je m'étais flatté que Méline, pendant son sommeil, avait retrouvé le calme; et que l'amour, surmontant tout ce que ses principes pouvaient lui faire envisager de coupable dans sa conduite, je la reverrais embellie par ce sentiment, s'y livrer enfin sans réserve. Mais quand ma mère m'apprit la situation où était madame d'Orgeville, j'éprouvai la plus vive douleur; et mon trouble augmenta encore quand Auguste, qui nous cherchait pour nous parler de sa belle-sœur, nous dit qu'il avait envoyé un courrier à M. d'Orgeville. J'avoue que j'éprouvai un mortel déplaisir de l'idée

de le revoir si promptement. Savoir Méline malade de chagrin, et me trouver avec mon bienfaiteur à l'instant même où je l'ai le plus offensé, me paraissaient des maux si insupportables, que je fus au moment de terminer ma vie ou de quitter Orgeville. Ma mère, qui lut dans mon âme, chercha à me garantir de mon désespoir. — Tu sais, Alfred, que j'ai toujours pensé qu'il n'y avait pour toi d'autre parti que celui de s'éloigner de Méline. Tu ne l'as pas cru, et peut-être n'est-il plus temps, si toutefois il ne l'est pas toujours de réparer ses torts. — Ma mère, gardez-vous de croire.... ! — Eh bien ! je me suis trompé, et j'en rends grâces au Ciel ; mais il n'en est pas moins certain qu'il est impossible que vous ne succombiez pas dans un instant ou dans un

autre, à la violence de votre passion ; et qui peut savoir à quel point de misère et de douleur, un instant d'un plaisir criminel peut vous conduire ! Fuis donc, mon fils, dès que tu le pourras, sans compromettre ton amie. — Ah ! je ne puis la quitter. Non, ma mère, jamais. Je puis quelquefois en former le projet, mais il s'anéantit à l'instant. Le sort en est jeté ; nous périrons, mais rien ne m'en séparera que la mort. Ma mère allait me répondre, quand on vint l'avertir que le médecin venait d'arriver. Elle me quitta pour passer dans la chambre de la malade. Le médecin trouva beaucoup de fièvre ; mais décida qu'elle n'était causée que par le lait, dont on n'avait point cherché à prévenir les dangers au moment où elle avait sevré sa fille. Il ordonna différens remèdes qui

soulagèrent madame d'Orgeville; elle parut plus calme; et lorsque son mari arriva, elle n'avait plus qu'un extrême abbattement. Il était venu en trois heures de Paris, crevant les chevaux pour arriver une heure plus tôt; et lorsqu'il vit qu'il n'y avait aucun danger, sa joie fut extrême. Pour Méline, cet instant fut l'un des plus cruels de sa vie. Heureusement que ma mère l'avait prévenue que M. d'Orgeville arrivait, car son apparition soudaine eût pu être très-funeste à mon amie. Elle n'avait point encore revu sa fille. Elle entra dans la chambre de sa mère avec son père. Méline, en revoyant un époux qu'elle avait offensé, et sa fille, qui peut-être rougira de lui devoir la vie, éprouva une si grande confusion, qu'elle se sentit défaillir. Cependant, surmontant la honte qui

l'opprimait, elle s'efforça de recevoir son époux avec un plaisir apparent. Le mensonge et la fausseté deviennent indispensables à la femme infidèle; et ce n'est pas le moindre des tourmens, pour une âme où la vertu habitait jusqu'à ce fatal moment. Elle s'efforça donc de témoigner à son mari combien elle était sensible à l'empressement qu'il avait mis à venir s'assurer de son état, par la crainte qu'il ne vît à quel point elle avait oublié ses devoirs envers lui; ce qui paya ce trop crédule époux de tout ce qu'il avait souffert dans la route. J'avais accompagné le magistrat dans l'appartement de sa femme. C'était le premier instant que je la revoyais, depuis celui dont l'impression m'est encore si présente; et j'avoue que je fus blessé de sa froideur avec moi, et de l'air ca-

ressant qu'elle prit avec son mari. Le Ciel m'a puni de cette pensée; mais, dans ce moment, je ne vis en elle qu'une femme fausse et parjure; et, prétextant que la chaleur de sa chambre me faisait mal, je pris le bras d'Auguste et je redescendis chez moi, maudissant, au fond de mon cœur, un sexe volage, qui se joue de nos sentimens, et trompe également l'époux et l'amant, suivant qu'il importe ou à ses plaisirs ou à ses intérêts.

Ma mère, qui m'avait vu changer de couleur, descendit aussitôt dans mon appartement, où Auguste me laissa; et, du plus loin que je la vis, je m'écriai : Ah! je puis partir à présent; le chagrin que mon départ causera à Méline ne la compromettra pas : je crois même que ce sera la servir, et qu'aimant son mari beau-

coup plus qu'elle ne m'a jamais aimé... — As-tu entièrement perdu l'usage de la raison, reprit ma mère? que parles-tu de préférence? Eh! plût au Ciel que cette préférence, dont ton criminel amour s'offense, fût réellement en faveur de l'époux; mais tu sais bien le contraire; tu sais bien que ta malheureuse amie n'aime que toi? — Pourquoi donc a-t-elle reçu son mari avec les témoignages de la plus grande satisfaction? — Interroges-toi, mon fils, et demandes-toi si tu ne l'as pas contrainte à dérober, sous l'apparence d'une feinte tendresse, des torts que je ne veux pas croire; mais dont il est toujours bien dangereux qu'un mari puisse douter? Voilà, je le crains, le sujet de la conduite de ta pauvre amie, qui mourrait de douleur si elle pouvait savoir avec quelle

injustice tu l'oses juger? — Ah! dis-je à ma mère, vous avez bien raison; c'est moi qui suis un monstre : accuser Méline est un crime; que jamais elle ne puisse savoir cet égarement d'un cœur qui est pénétré pour elle de respect et d'amour. Ma mère m'assura que jamais madame d'Orgeville ne serait instruite de mon injustice à son égard. Je la remerciai au fond du cœur, et sans vouloir en convenir, de m'avoir éclairé sur les motifs de la conduite de Méline : je me promis de l'imiter, en ayant avec M. d'Orgeville des manières plus amicales que je n'avais eues jusque-là, afin d'épaissir le voile qui lui dérobait notre égarement. Ainsi, nous abjurâmes l'un et l'autre cette noble franchise, cet amour de la vérité qui nous rendent dignes de l'estime des hommes et des

regards de la Divinité ; et nous ne fûmes plus que des êtres coupables, à qui il ne restait que l'art de tromper, pour se mettre à l'abri des châtimens qu'ils méritaient, et qui, malgré tout ce qu'ils purent faire, n'en tombèrent pas moins sur eux.

CHAPITRE LVIII.

Monsieur d'Orgeville passa huit jours à sa terre. Il en partit, persuadé qu'il avait dans sa compagne une femme tendre et fidèle, et dans celui qu'il avait comblé de ses bienfaits l'ami le plus sincère. Cependant, je ne veux pas me calomnier aux yeux de ceux qui liront ces Mémoires : je n'étais plus occupé, depuis que j'avais trahi l'amitié du mari de Méline, que de trouver le moyen de me soustraire à la nécessité de lui tout devoir ; et je ne m'occupai plus que de suivre la profession d'avocat. Le succès qui avait couronné le procès dont M. d'Orgeville m'avait chargé, me donnait l'es-

poir de m'y faire un nom assez fameux, pour avoir une fortune indépendante de celui dont je ne pouvais plus recevoir les bienfaits sans manquer à la délicatesse. Méline, quand elle put me revoir et me parler sans témoin, fut entièrement de mon avis; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je fis renaître quelque calme dans son âme : enfin, j'y réussis. Nous nous laissions entraîner dans ces sentiers fleuris d'aveu; et, comme il est de la nature d'un cœur né pour la vertu de lui rendre toujours un culte secret, nous tentâmes d'allier de coupables plaisirs et quelques vertus, sans penser que, manquant aux plus importantes, celles que nous adoptions devenaient illusoires; mais, enfin, tel fut le plan que nous formâmes, lorsqu'à force de séductions je parvins à

étouffer les remords de Méline. Nous convînmes qu'elle dédommagerait son mari de son manque de foi, par une complaisance et des soins continuels; se déroberait le plus qu'elle pourrait aux tourbillons pour élever elle-même sa fille, ce qui ne se peut pas si l'on veut vivre dans le grand monde; qu'elle lui donnerait l'exemple d'une vie occupée et modeste, car elle renoncerait à la dépense qu'entraîne une parure trop recherchée; l'argent qu'elle épargnerait tournerait au profit des pauvres, qu'elle accoutumerait sa fille à regarder comme les amis, les protecteurs que le Ciel nous envoie, pour obtenir de lui le pardon de nos fautes; qu'elle veillerait sur sa maison avec la plus scrupuleuse attention, pour y maintenir l'économie, sans laquelle il n'est point de véritable magnifi-

cence. Ah ! que ne pouvait-elle être ce qu'elle fut en effet, et épouse fidèle.

Nous devions en outre observer, avec un soin extrême, nos moindres démarches, pour ne point éveiller les soupçons; et je promis que les momens très-rares, consacrés au plus extrême bonheur, seraient toujours sacrifiés au besoin de conserver à Méline une réputation intacte : c'était un bien dont elle ne devait jamais priver son mari et sa fille. Enfin, nous ne devions laisser échapper aucune occasion de plaire à l'époux de Méline, et mettre tous nos soins à le rendre heureux, le regardant l'un et l'autre comme un père qui méritait notre tendresse et nos respects. C'est ainsi qu'une folle passion bouleversa nos principes, parvint à nous faire croire que le parjure et l'ingratitude pou-

vaient être rachetés par des vertus bonnes en elles-mêmes; mais qui n'étaient, par rapport à nous, qu'un édifice bâti sur le sable, sous les ruines duquel nous fûmes écrasés.

Il n'en est pas moins vrai qu'il subsista pendant trois ans, sans que personne de nos amis eût la moindre idée du degré d'intimité qui existait entre moi et Méline. Ma mère, qui avait eu quelque soupçon du premier moment de mon bonheur, avait même entièrement perdu cette pensée; et la conduite de Méline inspirait tant d'estime, qu'on aurait cru faire un crime d'imaginer seulement qu'elle pût manquer à ce qu'elle devait à M. d'Orgeville. Quant à celui-ci, son adoration pour sa femme et son amitié pour moi allaient toujours croissant; enfin, jamais on ne s'endormit

plus profondément sur le bord du précipice. Nous étions parvenus à oublier la Marquise; et, si quelquefois nous nous en souvenions, nous nous trouvions si forts de l'estime générale, que nous ne voyions pas comment elle pourrait nous nuire.

Auguste et sa femme, qui nous aimaient également, étaient convenus que, dès qu'ils seraient instruits que leur sœur devrait débarquer en France, ils iraient l'attendre dans le port; qu'alors, ils la préviendraient de mon changement de nom, et des raisons que j'avais eues de prendre celui de Ternac. Auguste, qui avait toujours bonne opinion de sa sœur, était intimément persuadé qu'elle garderait le secret. Nous allons bientôt voir à quel point il s'abusait.

CHAPITRE LIX.

C'ÉTAIT la troisième fois, depuis mon funeste triomphe, qu'Orgeville nous avait vu arriver pour passer les vacances dans ses délicieux bocages. Nous ne revoyions jamais le bosquet, témoin de ma victoire, sans la plus vive émotion. Nous y retrouvions quelquefois, avec les plus extrêmes précautions, ces dangereux et délicieux momens; et ils étaient toujours plus faciles qu'à Paris, où le hasard seul nous réunissait quelques instans. C'était donc toujours avec une nouvelle impatience que nous voyions arriver le moment du départ. Zulmée, qui se promenait davantage à Orge-

ville que dans la Capitale, sautait de joie quand on parlait du voyage. Auguste et Aurore, cette année, nous avaient précédé à Orgeville. Le premier, las de se contraindre pour obtenir un avancement que la paix éloignait, après avoir obtenu la croix, donna sa démission, traita de son régiment, et n'eut plus d'autre devoir à remplir que ceux de l'amitié; Aurore, qui nourrissait son second enfant, nous attendait avec impatience. Enfin, nous partîmes le 3 septembre 17**; époque, hélas! qui m'a été trop funeste pour qu'elle se soit effacée de ma mémoire.

Je montais un très-joli cheval, dont Auguste m'avait fait présent : j'étais sans cesse à la portière de la voiture de Méline, causant avec elle et son mari et ma mère, qu'ils emmenaient toutes les fois qu'ils allaient à Orge-

ville. Zulmée m'agaçait, et la gaieté la plus franche régnait au milieu de nous. Quatre superbes chevaux conduisaient au grand trot la voiture : les femmes de Méline et le pédant Dupont étaient dans une autre ; deux gens, à la livrée du magistrat, conduisaient des chevaux de main d'une grande beauté : tout annonçait l'opulence et le bonheur. Le temps était magnifique et le ciel serein, quand tout à coup s'élève un vent d'ouest qui amène sur l'horizon d'épais nuages ; ils s'étendent, et semblent vouloir nous plonger dans une nuit profonde ; et, cependant, le jour n'est pas encore au milieu de sa course. Des éclairs sillonnent l'horizon ; mais le bruit du tonnerre est si éloigné, qu'on croit pouvoir gagner Meulan avant l'orage, dont on apercevait les clochers.

Madame d'Orgeville m'engage à

prendre les devants. Je montais un coursier anglais; et, effectivement, en moins d'un quart d'heure je me serais mis à l'abri; mais m'éloigner de Méline, quand une apparence de danger peut l'atteindre, c'est ce que je n'aurais pu faire pour tout au monde. Je ne quittai pas les voitures; les gens à cheval en firent autant, et nous continuâmes à aller aussi vite que le pouvaient des chevaux de traits assez pesamment chargés.

M. d'Orgeville, qui lisait fort attentivement un ouvrage profond, n'avait pas pris garde au temps : un éclair, plus brillant que tous les autres, couvrit la page du livre, ce qui le força à s'interrompre. Ah! ah! dit-il, voilà un orage qui sera épouvantable. Voyez-vous ces bandes blanchâtres sur ce fond noir; c'est de la grêle : nous

n'arriverons pas à temps aux premières maisons de la ville, et il y a beaucoup de danger à aller aussi vite; il vaudrait mieux arrêter. — Nous serions inondé, repris-je. — Comme vous voudrez, répondit M. d'Orgeville; mais vous verrez que le tonnerre nous écrasera? — Si nous périssions tous, dit Méline, nous aurions à bénir le Ciel; car nous n'aurions rien à regretter. — *Ze ne veux pas que le tonnerre tue moi; moi, ze veux vivre*, dit Zulmée. — Ces accidens sont si rares, ma chère, qu'on ne doit pas plus s'en inquiéter, que l'on ne s'alarme, en passant dans une rue, de la crainte qu'une tuile détachée d'un toit ne tombe sur sa tête. Malgré cette comparaison, la petite ne se serra pas moins contre sa mère avec effroi, lorsqu'un coup violent,

qui suivit un nouvel éclair, fit croire que la foudre était tombée près de nous. Les chevaux en furent effrayés; le cocher et le postillon eurent toutes les peines du monde à les contenir. Le ciel était en feu, et les nuages s'entre-choquaient avec une rapidité effrayante. Comment compter, disait Méline, sur un calme apparent? qui aurait dit, il y a une heure, que nous serions assaillis par un orage aussi terrible; l'air était si pur? Elle n'avait pas prononcé ces mots que le ciel s'ouvrit, et le tonnerre tomba entre mon cheval et la voiture dont j'étais fort près; et soit que cet animal ait été frappé, ou par un excès de frayeur, il se renversa sur moi, et me fit rouler avec lui sur la terre. Méline et ma mère me crurent tué de la foudre et s'évanouirent: Zulmée jetait les hauts

cris ; je l'entendais qui criait : Mon bon ami est mort ; car je n'avais pas perdu connaissance, et je cherchais à me débarrasser de dessous mon cheval, craignant qu'il ne me cassât la jambe en se relevant. Au même instant, les nuées, ébranlées par ce terrible coup, versèrent les torrens qu'elles renfermaient dans leur sein: en un moment tout fut inondé. Cependant, M. d'Orgeville s'était élancé de la voiture pour venir à mon secours ; ses gens détachèrent les étrillers, et mon cheval me laissa la liberté de me relever; je n'avais que quelques contusions, mais aucune blessure grave. M. d'Orgeville me força de monter dans sa voiture, où je trouvai mon amie et ma mère, n'ayant point encore repris l'usage de leurs sens; mais à ma voix elles ou-

vrirent les yeux; et je tremblais que, dans le trouble où cet accident avait jeté Méline, elle ne trahît notre secret. Je le craignais d'autant plus, qu'il me paraissait que M. d'Orgeville l'observait d'une manière qui tenait d'une sorte d'inquiétude que je ne lui avais jamais remarquée : il me parut moins satisfait de voir Méline reprendre ses sens, qu'étonné que mon danger les lui eût fait perdre; et on eût dit que l'orage, dont nous étions si violemment battus, n'était que l'image de celui dont peut-être nous étions menacés. Mais le Ciel, qui n'avait pas fixé ce moment pour celui de notre perte, ne laissa échapper des lèvres de Méline rien qui pût fomenter cette étincelle de jalousie qui, pour la première fois, se faisait sentir au cœur de son époux; elle fut, au contraire, tendre avec lui

comme prévoyant l'effet qu'avait pu produire son évanouissement. J'ai eu, dit-elle, une frayeur affreuse ; j'ai cru que le tonnerre était tombé sur la voiture, qu'il frapperait ou vous, mon ami, ou notre enfant; j'ai cru l'être moi-même, quand je me suis senti évanouir. Vous voilà, me dit-elle avec un air fort indifférent; est-ce que vous avez été blessé? — Quoi! madame, reprit avec une extrême contrainte M. d'Orgeville, vous n'avez pas remarqué que la foudre est tombée aux pieds de son cheval et l'a renversé? Je croyais que c'était le danger de M. de Ternac qui vous avait fait trouver mal. — J'avoue que je ne peux lui en faire honneur, car je n'en ai rien vu. Ah! Méline, le mensonge vous était devenu familier, et cela fut heureux dans cet instant; car je vis aussitôt la physionomie de

M. d'Orgeville s'éclaircir. Il fit même quelques plaisanteries sur le peu d'intérêt que sa femme prenait à moi; et comme les vents et la pluie cessaient, et que le ciel reprenait son azur, de même l'époux de Méline rejeta les funestes soupçons qui avaient pris naissance dans son cœur, et devint aussi affectueux avec moi que de coutume. Cependant, j'ai toujours pensé que ces craintes n'avaient pas entièrement cessé d'agiter son âme, et que, seulement assoupies, elles reprirent toute leur force quand nous fûmes accusés par notre mortelle ennemie. Ma mère, dont rien ne contraignait la tendresse ne cessait de remercier le Ciel de lui avoir conservé son fils. Hélas! n'aurait-il pas été plus heureux mille fois d'avoir alors terminé sa carrière?

Nous arrivâmes à Meulan, où un

relais nous attendait. Nos gens étaient trempés. Madame d'Orgeville voulut qu'ils se séchassent auprès d'un grand feu, et que l'on ne continuât la route qu'après qu'ils seraient entièrement remis de la frayeur et de la fatigue qu'ils avaient éprouvées. Quant à moi, M. d'Orgeville, qui avait repris son sentiment accoutumé, me demanda, avec le plus vif intérêt, s'il était vrai que je ne me ressentisse plus de ma chute. — En aucune manière, lui disais-je; et on se félicita que nous eussions tous échappé à un aussi grand danger sans le moindre accident. Ma toilette seulement était assez risible; j'étais couvert de boue de la tête aux pieds : ces dames s'égayèrent beaucoup à mes dépens, ce qui acheva de mettre M. d'Orgeville de bonne humeur. On fit un excellent dîner,

et nous fûmes encore à Orgeville avant la nuit. Aurore et Auguste y étaient dans la plus grande inquiétude, parce que l'orage avait été dans ce pays aussi violent qu'auprès de Meulan; mais quand ils nous virent tous arriver, ils ne pensèrent plus qu'au plaisir d'une réunion qui, tous les ans, nous rendait si heureux.

L'abbé Dervaux était venu, il y avait près de huit jours. Nous reparlâmes au souper de l'orage, de la manière subite dont il nous avait enveloppés; et l'abbé en tira des réflexions morales qui avaient tant de rapport à notre situation que j'en fus singulièrement frappé, et je vis qu'elles faisaient la même impression sur Méline. Aussi, le lendemain, comme nous étions restés seuls un instant après le déjeûner : Mon ami, me dit-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

elle, ce terrible orage, dont nous avons été si soudainement surpris, est un avertissement du Ciel : le calme dont nous jouissons est trompeur; nous serons de même surpris par quelque grand malheur, et rien ne nous mettra à l'abri de ce coup ; il serait peut-être encore temps de nous en garantir. N'est-ce donc rien, mon ami, de nous aimer, de passer nos jours ensemble; pourquoi vouloir plus? Renonçons à tout ce qui se trouve en opposition avec nos devoirs. Je combattis cette résolution; et je la fis convenir que ce n'étaient pas les doux et rares instans de bonheur qu'elle daignait m'accorder qui pouvaient seuls nous perdre, mais bien d'être chez M. d'Orgeville sous un nom supposé; tandis que, sous mon véritable nom, il se serait bien gardé de m'y recevoir,

puisqu'il savait combien j'étais chéri. Nous n'avons donc qu'une indiscrétion à craindre, et plus nous gagnons de temps, plus nous devons prendre d'assurance. — Oui, mais la Marquise n'est pas encore revenue; elle reviendra au moment où nous nous y attendrons le moins, et ce sera comme cette tempête que rien n'avait annoncé. Nous fûmes interrompus par Zulmée, qui vint se jeter dans les bras de sa mère pour lui témoigner tout le plaisir qu'elle avait de se retrouver à la campagne, et elle nous entraîna dans le jardin. Aurore vint nous y joindre, et la beauté de la matinée nous fit oublier les dangers de la veille. Nous retrouvâmes tous nos plaisirs accoutumés, la musique, la chasse, une bibliothèque bien choisie et assez nombreuse, une conversation ai-

mable dont la médisance était bannie, une chère excellente, la plus grande liberté. Je ne crois pas que l'on puisse rien désirer au-dessus de tous ces biens ; et, cependant, une langueur secrète semblait m'annoncer que cette félicité allait m'échapper.

Quinze jours s'étaient passés depuis notre arrivée à Orgeville, lorsqu'un soir, comme nous étions tous réunis dans le salon, je vois entrer une chaise de poste dans la cour. Il venait beaucoup de monde au château ; ainsi, il n'y avait rien d'extraordinaire à cette apparition, et j'en fus néanmoins frappé. Il me semblait que nous étions si bien ensemble, qu'un étranger ne pouvait que nuire à notre bonheur. Il est à remarquer que le léger nuage, dont mon accident avait été cause, n'avait eu aucune suite ap-

parente. M. d'Orgeville était toujours le plus tendre et le plus attentif des époux, et me comblait de témoignages de bonté... Mais reprenons. Une voiture, dit M. d'Orgeville, qui vient nous troubler : une chose fâcheuse des grands biens, c'est qu'ils vous forcent à des devoirs de société qui ne vous laissent aucune liberté. La voiture arrivait au perron. Nous en vîmes descendre une femme. C'est ma sœur, s'écria le comte de Mello, et il courut pour la recevoir : M. d'Orgeville le suivit. Méline et Aurore nous firent signe, à ma mère et à moi, de passer par la porte du billard, afin qu'Auguste eût le temps de prévenir la Marquise; précaution que je croyais bien inutile, car je ne m'abusai point; dès que je sus qu'elle était là, je me crus perdu. Ma mère me conduisit dans

sa chambre, tâcha de me remettre la tête. Il fallait partir il y a trois ans; à présent, il n'est plus temps : d'ailleurs, peut-être, le Comte aura-t-il assez de crédit sur sa sœur pour lui imposer silence.

J'avais de fortes raisons pour avoir une opinion différente; je savais qu'Estelle avait toujours été extrêmement jalouse de Méline... et qu'elle ne pouvait me pardonner la manière dont j'avais rompu avec elle. Nous ne savions ce que nous devions faire. Enfermés dans la chambre de madame de Ternac, nous attendions que l'on vînt nous délivrer; mais ce ne put être que plus d'une heure après, et ce fut Aurore qui vint. — Mon mari m'envoie vous dire, mes amis, que vous n'avez rien à craindre; qu'elle gardera notre secret, et se fait le plus

grand plaisir de voir M. et madame de Ternac. Venez donc prendre part à la joie qu'a Auguste de revoir sa sœur : nous n'aurons plus rien à craindre ; rien ne nous séparera. Ah ! mon cher Alfred, si vous saviez quel plaisir cela me fait ; je vous aime comme un frère : mais, venez ; votre absence trop prolongée paraîtrait extraordinaire. Je remerciai l'aimable Aurore de l'intérêt qu'elle me témoignait ; mais je ne pouvais, malgré ce qu'elle disait de la Marquise, ne pas sentir un grand trouble en revoyant cette femme, que je regardais comme un des êtres les plus dangereux de la société. Nous descendîmes néanmoins ; et Aurore se chargea de nous présenter à sa belle-sœur, qui devait être censée ne pas nous connaître. La Marquise joua son rôle en actrice consom-

mée. Son accueil fut froid, mais poli, et comme il devait être avec des gens qu'elle feignait ne pas connaître, et qui se trouvaient alors ses inférieurs. On venait d'allumer les bougies, et je vis qu'Estelle était en grand deuil. Je ne doutai pas, à l'air de gaieté répandu sur sa physionomie, que ce ne fût de son mari. Elle le détestait si cordialement, et il était si peu aimable avec elle, que l'on pouvait lui pardonner de sentir tout le prix de la liberté. Du reste, le temps semblait avoir marché plus vite pour elle que pour toute autre; car elle avait vieilli de vingt ans, depuis huit que je ne l'avais vue. Elle était maigre; son teint avait perdu tout son éclat; il lui manquait plusieurs dents; mais elle avait toujours de très-beaux yeux, fort bonne grâce et infiniment d'es-

prit. Méline s'efforçait de la bien recevoir, et de lui prouver qu'elle était enchantée de la revoir. On proposa de faire de la musique. Elle chanta avec moins de fraîcheur dans la voix, mais avec plus de méthode que lorsque je l'avais connue; et on pouvait convenir sans prévention qu'elle avait singulièrement acquis. Aussi, nous fit-elle le plus extrême plaisir, excepté à Méline, dont cependant je trouvais la voix bien plus mélodieuse. M. de Ternac est musicien, dit Auguste; vous devriez chanter un duo. Je voulais m'excuser; mais le maître de la maison interposa son autorité, et il me fallut obéir. Heureusement que la Marquise choisit un morceau assez analogue à la situation de mon cœur. Elle trouva que je l'avais fort bien chanté, et me fit des compliments

comme à un homme que l'on voit pour la première fois. On annonça que le souper était servi. Elle était au clavecin; je l'accompagnais. Je devais donc lui offrir la main pour passer dans la salle à manger, et M. d'Orgeville me fit signe de m'asseoir auprès de la Marquise. Méline, accablée de chagrin, malgré tout ce qu'Auguste avait pu lui dire, voyait à tout instant notre félicité au moment d'être renversée. Si la Marquise se taisait, alors il faudrait que j'eusse peut-être des égards pour Estelle, dont il serait impossible qu'elle ne fût pas jalouse. Son mari, qui la vit sérieuse, lui en demanda la cause. Méline dit qu'elle était fatiguée, et on ne tarda pas à se retirer.

Je n'ai pas besoin de dire tout ce qui se passait dans l'âme des dif-

férentes personnes qui composaient notre cercle. Je ne parlerai que de ma vive inquiétude. La promesse que la Marquise avait donnée de se taire ne me rassurait pas : j'avais cru surprendre quelques regards passionnés qu'elle paraissait vouloir dérober. Mon Dieu ! me disais-je, serait-il possible que cette femme ait, pour mon malheur, conservé le souvenir de nos premières erreurs ? Imagine-t-elle que j'aie pu changer de sentiment ; et ne voit-elle pas que sa cousine, loin d'avoir perdu de ses charmes avec les années, est encore embellie ? Madame d'Orgeville est bien plus belle que mademoiselle d'Érigny ; et la Marquise, son miroir ne lui a-t-il pas dit que l'on a peine à se souvenir qu'elle a été une des plus jolies femmes de Paris ? Mais ce sera une raison de

plus; car, n'ayant point d'espoir de plaire par sa figure, elle se parera auprès de moi de sa constance, qui peut-être n'a pas toujours été exempte d'infidélités. Je roulais ces pensées dans mon esprit, lorsque j'entendis frapper à ma porte. C'était Auguste qui venait me chercher de la part de sa sœur. Viens donc, me dit-il; Estelle veut te voir et t'exprimer la joie qu'elle ressent que le Ciel t'ait conservé. Je ne répondis pas un mot; mais je suivis le Comte, maudissant l'étoile qui avait guidé le vaisseau de la Marquise dans le port. Auguste marchait devant moi dans le corridor; il ouvrit la porte de l'appartement d'Estelle, qui était avec Aurore. Ah! venez donc, me dit la première; venez, mon cher Alfred, que je vous témoigne toute la joie que je ressens

en vous voyant. Mais qui aurait imaginé vous trouver ici sous un nom supposé? En vérité, c'est un roman; c'est très-sentimental. Quoi! n'avez-vous pas craint?... — Je vous jure, madame, et Auguste peut vous l'attester, que rien de tout cela n'a été prévu. Mes malheurs m'ont forcé à chercher un emploi : l'abbé Dervaux m'a proposé comme secrétaire à M. d'Orgeville qui, à cette époque, n'était pas marié, et dont j'ignorais entièrement les liaisons avec M. d'Érigny. — En vérité, cela tient du prodige. Mais quand vous vous êtes vus la première fois avec Méline, cela a dû faire une singulière scène. — Madame d'Orgeville était très-souffrante des commencemens de sa grossesse, elle s'évanouit. — Et qu'a dit son mari? — Rien. — Ah! c'est vraiment une chose

admirable que la bonhomie des époux. Je n'ai jamais été dans la position de l'éprouver; mais je sais que si je l'avais voulu, j'aurais persuadé à M. de Chandor, qui n'était pas le plus tendre des maris, qu'il faisait nuit en plein midi. Ainsi, la petite cousine, malgré ce malencontreux évanouissement, a fait croire à son époux qu'elle ne vous connaissait pas. — M. d'Orgeville n'a pas même pensé que cela pût être. — Charmant! mais ne vous y fiez pas; il faut peu de chose pour vous perdre. Je pense bien que ce qui vous a sauvé, c'est que la société du vieux magistrat n'est point celle où vous avez brillé dans les premières années de votre jeunesse; mais il ne faut qu'un de vos anciens camarades qui vienne soit ici, soit à Paris, qui vous nomme, et vous êtes perdu. — Je l'ai craint

quelquefois dans les commencemens; mais à présent, je ne présume point que l'on pût me reconnaître. — Moi, je vous aurais nommé entre mille. Il est vrai, dit-elle en baissant la voix, qu'il est des traits qui se gravent dans l'âme et qu'on n'oublie jamais. — *Vous êtes bien bonne, madame,* fut tout ce que je pus trouver de plus spirituel à lui répondre. Il y a à présumer que la Marquise s'en contenta; car elle me serra la main de la manière la plus affectueuse. Elle parla ensuite de la fortune que son mari lui laissait; car elle avait perdu ses deux enfans, et elle paraissait aussi peu affligée de leur mort, qu'elle était indifférente pour eux lorsqu'ils vivaient. Je dois, dit-elle, me fixer à Paris. Auguste étant marié, je ne pourrai plus, comme autrefois, tenir

ma maison avec lui : je ne sais, en vérité, quel parti je prendrai. — Tu te remarieras, je parie, dit Auguste. — Je n'y suis point décidée; cela tient à des circonstances : mais ce ne serait toujours qu'au bout de l'année; car il faut garder en tout les convenances. La conversation roula sur toutes choses indifférentes. Enfin, Aurore, qui n'avait pas beaucoup de dispositions à aimer sa belle-sœur, d'après tout ce que lui avait raconté Méline, dit qu'il était minuit, et on se retira.

Ma mère, qui avait vu, ainsi que moi, l'arrivée d'Estelle comme un très-grand malheur, m'engagea à préparer de loin ma retraite, et à mettre, jusqu'à ce que je pusse l'effectuer, tant de prudence dans ma conduite, qu'il fût impossible à la Marquise de

nous perdre. Ne voulant point suivre le conseil de ma mère, nous nous contentâmes de redoubler de précautions pendant que la Marquise était avec nous; assez pour qu'elle ne pût pas acquérir la preuve convaincante que j'étais le plus fortuné des amans. Aucune privation ne me coûtait pour conserver la réputation de l'idole de mon cœur; et, sûr de sa tendresse comme elle l'était de la mienne, nous trouvions dans ce sacrifice des jouissances.

Quelquefois Méline me disait: Mon ami, n'éprouves-tu pas que nous sommes mieux avec nous-mêmes depuis que, sachant commander à ton amour, tu n'exiges rien de moi contraire à mon devoir, et à la reconnaissance que tu dois à celui dont je porte le nom? Pourquoi ne ferions-nous

pas par vertu, ce que nous faisons à présent par la crainte que nous inspire la Marquise? Mon ami, le temps, qui ne s'arrête jamais, amènera l'instant où je cesserai de te plaire; alors, combien je me croirai malheureuse! laisses-moi prévenir cette infortune; ne soyons plus qu'amis?

J'étais loin de vouloir y consentir; je comptais encore tant d'années de bonheur. Je pouvais bien, par l'intérêt commun de notre amour, supporter l'extrême contrainte que la présence de la Marquise nous imposait, mais renoncer pour toujours à Méline; non, c'était impossible; et le plus tendre baiser dérobé, malgré le danger d'être vus, fut ma seule réponse. Heureusement qu'Aurore vint nous joindre, et nous garantit de plus grande imprudence; car, deux

minutes après, la Marquise, qui suivant toute apparence nous croyait seuls, entra tout à coup par une porte de dégagement; de manière à ce qu'elle nous eût fort déconcerté si la présence de l'aimable comtesse de Mello ne nous eût mis à l'abri de tout soupçon.

La Marquise, désolée d'avoir manqué son coup, fut d'une humeur détestable. Elle prit sa harpe, en cassa huit cordes, se mit à broder; elle s'impatienta contre son ouvrage, me chercha querelle sur un mot. Enfin, son frère rentra. Elle prétendit qu'il aurait dû savoir qu'elle voulait monter à cheval, et l'attendre pour l'accompagner.

Auguste offrit de recommencer sa promenade, pour le seul plaisir de la faire avec elle. Elle y consentit, et nous quitta pour passer sa colère sur son

pauvre cheval, qu'elle tourmenta tellement qu'il finit par la jeter par terre; elle se fit grand mal à l'épaule. Auguste envoya en toute hâte chercher une voiture, et on la ramena très-souffrante. Ces dames lui donnèrent mille témoignages d'intérêt, mais rien ne pouvait la calmer. Il fallut faire partir un valet de chambre en chaise de poste pour chercher Moreau (*). En attendant, elle se mit dans son lit, faisant des cris aigus. Enfin, le chirurgien arriva, assura qu'il n'y avait rien de cassé ni de démis, et qu'une compresse d'eau de vulnéraire suffisait; que ce n'était pas la peine de lui faire faire vingt lieues pour une semblable misère. Elle soutint que

(*) Alors chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu.

Moreau était un âne, et que sûrement elle serait estropiée. On paya généreusement l'Esculape qui laissa dire Estelle, et retourna à Paris soulager des maux plus réels et dont on faisait moins de bruit.

CHAPITRE LX.

MALGRÉ tout le désir qu'avait Estelle de se plaindre, elle ne put pas cependant nous persuader qu'elle en savait plus que Moreau, et nous la laissâmes gémir sans nous en inquiéter beaucoup; nous trouvions, et même Auguste, que depuis qu'elle gardait son appartement, la société était beaucoup plus gaie; M. d'Orgeville, surtout, était fort content d'en être débarrassé pour quelques jours : car elle lui était insupportable. Il semblait qu'un instinct secret lui faisait pressentir tous les malheurs dont la Marquise serait cause. Sa susceptibilité, ses prétentions, que la

perte de ses charmes rendaient ridicule, nous faisaient désirer à tous qu'elle reprit le chemin de Paris; mais elle n'en voulait rien faire, et se plaisait trop à nous tourmenter pour s'y résoudre. Voyant qu'on la laissait assez souvent seule, elle prit son parti de reparaître dans le salon, mais avec le bras en écharpe; ce qui, selon elle, lui donnait l'air très-intéressante. J'évitais avec le plus grand soin de me trouver tête-à-tête avec elle un seul moment. Elle s'en plaignait à son frère. Je ne sais, en vérité, ce qui a passé dans l'esprit d'Alfred, mais il me fuit comme s'il avait quelque chose à redouter de moi; il a bien tort, car il n'aura jamais d'amie plus tendre et plus sincère.

Auguste ne manquait pas de me rendre ces protestations, qu'il croyait

aussi pures que son âme. Je l'assurai que la Marquise se trompait, que je ne la fuyais pas; mais que ma position était si difficile, que je devais mettre dans toutes mes démarches la plus grande prudence. Elle parut satisfaite de cette réponse, et ses manières devinrent plus douces; elle nous traitait tous beaucoup mieux, et M. d'Orgeville disait: la Marquise est aimable depuis quelques jours; son accident a fait une heureuse révolution dans son caractère.

Les beaux jours s'étaient écoulés; la campagne, dépouillée de sa parure, était devenue triste; on songea à revenir dans la Capitale, et je quittai sans regret un séjour où, depuis que la Marquise y était venue, je n'avais pu exprimer une seule fois à Méline l'ardeur de mon amour. On se rap-

pelle la disposition de l'hôtel d'Orgeville, et l'escalier qui descendait de mon cabinet dans le jardin, tout proche de la porte du boudoir de madame d'Orgeville : quelle funeste facilité ; qu'il était difficile de n'en point abuser.

Méline trouva l'instant, avant de quitter la campagne, de me dire que je ne devais pas compter que la porte de son appartement, qui donnait dans le jardin, serait ouverte ; qu'elle avait résolu de renoncer à tout ce qui pouvait blesser les lois divines et humaines ; que c'était un parti pris. Je l'assurai que ses volontés seraient les miennes ; que je ne lui répondais pas que je pusse résister à la perte du plus grand des biens ; mais que, dussé-je mourir de ses rigueurs, j'obéirais. Je pensais bien que cette résolution ne

durerait pas : heureux, si elle eût été inébranlable ; mais Méline m'aimait tendrement : elle fut trop sensible à ma profonde tristesse, et la persuasion que nous ne pouvions être observés, la fit consentir encore à combler mes vœux. J'obtins que la porte resterait ouverte, et pour la dernière fois, je goûtai encore sans trouble la félicité suprême.

Mon amie me fit promettre que, quelques faciles que fussent ces rendez-vous, je n'en solliciterais pas la faveur, tant que nous aurions d'aussi grands sujets de crainte. Trois mois s'écoulèrent sans que je pusse espérer le retour de ce bonheur. Mais je trouvais dans mes souvenirs de nouvelles jouissances ; et vivre près de Méline en était une si grande, qu'elle aurait presque suffi à ma félicité ;

mais le temps des plus grands malheurs était arrivé. Un billet que je reçus à mon réveil, me fit éprouver une cruelle inquiétude ; il était de la Marquise, et conçu ainsi :

Billet de madame la Marquise de Chandor, à Alfred.

Ce jeudi matin.

Je vous attends ce soir à souper. J'ai à vous parler d'affaires importantes ; n'y manquez pas, Alfred, il faut enfin s'expliquer. C'est la paix ou la guerre que je vous offre : il me sera doux de vous voir choisir la première.

ESTELLE.

Que me veut-elle ? Ah ! mon Dieu, que signifient ces menaces ? Je fis voir ce billet à Aurore, qui en parut très-

alarmée, et néanmoins m'engagea à me rendre à cette singulière invitation. Je parie, me dit la Comtesse, qu'elle va vous proposer de l'épouser. — Non, elle n'a point cette idée. — Mais enfin, si elle l'avait ? — Je la refuserais, sans aucun doute. — Vous auriez tort. — Oh! j'en aurais un bien plus grand en promettant, par un vil intérêt, d'aimer une femme que je déteste, et de l'épouser. Non, jamais; si j'osais, je montrerais ce billet à Auguste. Je ne veux pas détruire ses préventions sur sa sœur; mais cependant, si elle avait réellement formé le projet de m'épouser, je ne pourrais le cacher à son frère qui, j'espère, m'aiderait à me débarrasser de cet honneur. Je convins avec Aurore que je ne parlerais pas à Méline de ce rendez-vous, qui ne servirait qu'à la tourmenter.

Je m'efforçai à paraître gai au dîner, et je dis négligemment que j'irais passer la soirée avec ma mère, qui était un peu incommodée ; j'y allai en effet, et la quittai pour me rendre à neuf heures à l'hôtel de Chandor.

CHAPITRE LXI.

On me fit traverser toutes les pièces de l'appartement de la Marquise, et je la trouvai dans sa bibliothèque, qui était la dernière ; elle m'invita à venir m'asseoir près d'elle, sur le sofa où elle était. A l'expression de ses yeux, à son trouble, j'aurais pu dire comme le chevalier dans la Gageure : *Je me crus destiné aux grandes aventures*. Et soit que ma physionomie, malgré moi, peignit peut-être plus que de l'étonnement : Ne craignez point, M. de Moncy, me dit Estelle, c'est de votre reconnaissance seule que j'attends quelque retour, pour la passion la plus vive

et la plus malheureuse qui fut jamais. J'ai inutilement espéré que vous daigneriez vous en souvenir ; mais vous avez évité avec une grande affectation toutes les occasions où vous eussiez pu vous en convaincre. Je veux croire, car on se flatte toujours, que me voyant libre, vous avez pensé qu'il ne vous convenait pas de me déclarer vos sentimens, qu'on aurait pu soupçonner ne partir que de vues intéressées. — Moi, madame, je.... — Ne m'interrompez pas. Eh bien ! apprenez, mon cher Alfred, que le premier moment où j'ai pu disposer de moi, j'ai formé le projet, dès que la décence me le permettrait, de vous donner ma main et ma fortune; mais il faut en garder le secret, comme il faut que vous repreniez votre nom en m'épousant. Nous nous marierons à

Rochefort, et nous partirons de suite pour Saint-Domingue. Là, M. d'Orgeville ne viendra pas savoir si vous êtes ou non M. de Ternac; et nous ne reviendrons en France que lorsqu'il sera mort. Ainsi, Méline ne sera point compromise; votre fortune sera assurée, et mon bonheur parfait. Je l'écoutais dans le plus morne silence; et elle aurait pu parler plus longtemps, que je n'aurais pas essayé de l'interrompre. Elle se tut, et je ne lui répondais point. Eh bien ! Alfred, serais-je donc assez malheureuse pour que vous puissiez hésiter un seul instant : si la crainte d'un refus a dû enchaîner l'expression de vos sentimens avant que vous puissiez connaître les miens, qui peut à présent retenir les témoignages de votre reconnaissance? — Ah ! madame, elle

est très-sincère ; je sens toute l'étendue de vos bontés, mais vous vous en repentiriez. Née d'une famille illustre, et veuve d'un homme de qualité qui vous a laissé une très-grande fortune, que n'auriez-vous pas à regretter, lorsque vous vous trouveriez unie au fils d'un financier complètement ruiné ? que des circonstances malheureuses ont forcé de quitter jusqu'à son nom. Ah! madame, ce serait vous préparer des regrets qui altéreraient le bonheur du reste de mes jours.—Non, je ne regretterai rien dès que j'assurerai votre félicité ; que dis-je, celui de ma cousine, car sa situation, tant que vous resterez près d'elle, est des plus dangereuses ; quant à moi, je vous le répète, mon aimable ami, je ne prise les avantages de la naissance et de la fortune que pour vous faire le sacrifice de l'une, et

l'hommage de l'autre ; et je ne demande pour tant d'amour qu'une amitié sincère ; car je ne m'abuse point, je sais que j'ai passé l'âge d'inspirer un sentiment plus vif, autrefois....! Je sais aussi que le flambeau de l'amour ne se rallume point : qu'au moment où il s'éteint, le bandeau se déchire ; mais l'hymen peut se passer de son frère, et n'en être pas moins heureux, quand l'estime et un certain rapport de goût, de caractère, en resserrent les liens ; et c'est ce qui sera sûrement entre nous. Mais vous paraissez interdit : d'où peut venir ce trouble? quoi, vous n'auriez pas même pour moi d'amitié ; me suis-je abusée? vous serais-je odieuse, Alfred? expliquez-vous, c'est plus important que vous ne l'imaginez. — Ah ! madame, dis-je enfin, pourquoi sonder

mon cœur? pourquoi mettre votre bonheur dans mes sentimens? Mon amitié vous est acquise, puisque vous daignez y mettre quelque prix : je n'ai point oublié vos bontés. — Ne rappelez pas des temps que je voudrais effacer de ma mémoire. Hélas! nous étions jeunes alors, emportés par une passion irrésistible. Ah! si j'avais pu prévoir que, libre un jour, je pourrais vous offrir ma main, avec quel soin je me serais garantie de vos séductions; car je n'ignore point l'injustice des hommes; quoique vous ayez été le seul de tous ceux qui ont cherché à me plaire, qui ait pu égarer ma raison : je pense que vous croirez... — Moi, madame, je ne crois rien, et mon respect...

— Vous parlez de respect quand je parle d'amour.

Enfin, expliquez-vous : acceptez-vous

ou non l'offre que je vous fais ? — Non, madame....! — Non, perfide. Eh bien ! si vous ne voulez pas que je passe ma vie à m'occuper de votre bonheur, il n'y aura pas un seul jour où je ne m'occupe à vous rendre le plus malheureux des hommes. Je vous nomme à M. d'Orgeville, j'accuse sa femme, et je mets au premier le poignard à la main pour me délivrer de ma plus mortelle ennemie. — Eh ! que vous a-t-elle fait, madame? Est-ce sa faute, si je ne puis ressentir pour vous que des sentimens de reconnaissance qui ne peuvent suffire à votre bonheur ? — Ce qu'elle m'a fait ? Ah ! je n'ai point oublié le fatal voyage de Bordeaux. Qui y allais-je trouver ? N'était-ce pas vous, parjure ? Et ce ne fut que pour m'y voir méprisée, préférer hautement à

moi un enfant : sans chercher à dissimuler votre inconstance, *monsieur se livrait au crime en criminel.* A cette époque, je ne pouvais rien pour vous, que vous adorer ; je dus faire taire mon amour : mais quand les circonstances nous ont rendus libres tous deux, que je viens mettre à vos pieds, non pas une couronne, car malheureusement je n'en possède pas, mais une grande fortune, toutes les jouissances qu'elle procure, je vous trouve insensible. Vous ne sentez pas le mal que vous me faites par votre indifférence : que dis-je, votre haine. — Moi, madame, vous haïr ; je ne connus jamais cet affreux sentiment. — Eh bien ! si tu ne me hais pas, prends pitié de nous tous : si tu consens à m'épouser, rien ne troublera jamais le repos de Méline ; mais je te le répète,

elle est perdue si tu me refuse. — Elle ne le sera pas, j'ai meilleure opinion de vous que vous-même; non, vous ne trahirez pas le secret de votre proche parente, d'une femme infortunée que des circonstances malheureuses ont enchaînée à une existence assez douloureuse, sans lui ôter le seul bien qu'elle possède : l'attachement, l'estime de son mari. Non, madame, vous n'en êtes pas capable. Je me jetai à ses genoux, je la conjurai au nom de l'humanité de renoncer à ses funestes projets. Je lui jurai que je lui serais dévoué; qu'il n'est rien qu'elle ne pût attendre de mon attachement, si elle n'enveloppait pas Méline dans mon malheur. Elle me regarda avec l'expression de la plus vive tendresse, passa ses bras autour de mon cou, couvrit mon front et mes joues de

baisers. — Ah ! cruel, faut-il te sacrifier mes ressentimens; acheter à ce prix ton estime et un peu d'amitié. — Ah ! lui dis-je avec transport, toute ma vénération, ma tendresse; oui, Estelle serait pour moi une divinité sur la terre, si elle remportait ce triomphe. — Eh bien ! il faut donc renoncer à l'espoir enchanteur que j'avais conçu; il faut m'immoler à ma rivale. Eh bien ! j'en suis capable, et, par excès d'amour, je serai généreuse à l'excès. Oubliez, mon cher Alfred, cette douloureuse conversation; qu'elle reste à jamais ensevelie dans le secret : me le promettez-vous ? — Je vous le jure par l'honneur. Elle me donna encore un baiser; je le lui rendis avec l'abandon de l'amitié. Je lui témoignai toute l'admiration qu'elle m'inspirait; elle se leva, passa dans

un cabinet de musique qui se trouvait entre le salon et le boudoir ; prit sa harpe, chanta comme un ange, et me força de l'accompagner. On vint l'avertir qu'elle était servie. Nous soupâmes tête-à-tête; nous causâmes ensuite quelques instans, et voyant qu'il était près d'une heure à sa pendule, elle me pria de me retirer, et me tendit sa main, que je baisai avec reconnaissance et respect. Je rentrai chez moi, croyant qu'un songe m'avait abusé ; je me confiai aux promesses de la Marquise, et je gardai religieusement son secret.

CHAPITRE LXII.

Je crus, d'après ce qui s'était passé entre madame de Chandor et moi, qu'elle viendrait moins fréquemment chez sa cousine; je me trompais : elle y vint avec la même assiduité; mais un changement très-sensible se fit remarquer en elle et dans ses manières. Elle quitta le rouge, vendit ses diamans, dont elle donna le prix pour aider à former un établissement *philantropique*, qui était alors de mode en France. Sa toilette était modeste. En quittant le deuil, elle ne fit point reprendre à ses gens la grande livrée; enfin, elle n'eut plus de caprices; et on aurait pu croire qu'elle était

devenue ce que l'on appelle dans le monde une femme accomplie. Son frère, qui n'était point instruit des propositions qu'Estelle m'avait faites et de mon refus, cherchait inutilement à pénétrer la cause d'une si grande réforme, d'autant plus bizarre, que ce n'était point un retour à la Religion; elle faisait profession publique d'athéisme, et traitait d'esprits faibles et d'hypocrites tous ceux qui croyaient en Dieu. Quelquefois Auguste lui demandait pourquoi, ne voyant rien au-delà de la vie, elle se privait de mille jouissances qui la rendent plus heureuse. — Tu te trompes, mon frère; l'amour de l'ordre suffit pour nous faire éviter tout ce qui peut nuire à notre perfectibilité; et rechercher avec ardeur ce qui nous y conduit est la vraie félicité de l'homme.

J'ai reconnu le néant de tous les vains amusemens, la nécessité de restreindre ses besoins, de manière à ajouter au superflu qui appartient de droit à la classe souffrante de la société. D'ailleurs, à quoi bon ce luxe insensé; à qui voudrais-je plaire? je ne me remarierai jamais; et un profond soupir interrompit son discours. Elle reprit : Mon frère, je ne prétends plus qu'à l'estime; mais je la veux parfaite : je veux qu'il n'y ait pas une seule de mes actions qui ne porte l'empreinte de la vertu la plus pure. — C'est très-bien fait, ma sœur, dès que cela te convient; quant à moi, je n'espère pas arriver à cette perfection tant vantée et si loin de la pauvre humanité. Auguste rendit à sa femme cette conversation. Je crois, dit-il, que ma pauvre sœur a subi le

joug : la fière Estelle aime, j'en suis sûr; et, ne voulant point en convenir peut-être avec elle-même, elle s'entoure d'un échafaudage de vertus qui ne la rend point heureuse. En me disant qu'elle ne se mariera pas, elle a soupiré : je voudrais bien connaître celui à qui ce soupir s'adressait, je ferais tout au monde pour l'engager à faire le bonheur de ma sœur; car sûrement il est digne d'elle : Estelle ne peut avoir fait un mauvais choix. J'écoutais Auguste, je ne répondais que des mots vagues, et j'en savais plus que lui sur le compte de sa sœur.

Il n'était pas le seul qui s'aperçut de la réforme de madame de Chandor. M. d'Orgeville, porté naturellement vers l'austérité des mœurs, aimait beaucoup mieux sa cousine depuis que tout respirait en elle la modestie,

la douceur, la haine des vices, et l'exercice constant de la bienfaisance. Comme la perfide Marquise avait beaucoup d'esprit et d'instruction, elle trouvait le moyen de s'emparer du mari de sa cousine, et souvent ils causaient une heure de suite sans paraître s'apercevoirque nous étions dans le salon. Méline en plaisanta son mari, et dit qu'elle avait presque envie d'être jalouse. M. d'Orgeville convint que la Marquise l'intéressait infiniment par la grâce qu'elle joignait à la solidité de ses discours; et que depuis qu'elle n'avait plus de prétention, c'était vraiment une femme charmante. Ces conversations entre Estelle et M. d'Orgeville devinrent plus fréquentes, et nous en conçûmes de l'inquiétude.

En vain je demandais à Méline de

nous réunir quelques instans; elle ne voulut pas y consentir. Mon ami, me disait-elle, je ne sais; mais un pressentiment que je ne puis éloigner de moi me poursuit. Cette étonnante liaison qui s'est tout à coup formée entre mon mari et ma cousine, me fait craindre quelque trahison : au moins, ne laissons aucune prise par notre conduite à la méchanceté. Je combattais ses craintes, et au fond du cœur, je ne les en ressentais pas moins. Méline avait reçu des nouvelles d'Édouard; on l'attendait incessamment en France; et Aurore, qui aimait son frère à la folie, obtint d'Auguste qu'il la menerait à Rochefort, où M. d'Érigny devait débarquer, et où il était essentiel que nos amis allassent l'attendre pour lui apprendre que j'existais; car personne n'avait osé le

lui écrire, dans la crainte qu'une lettre perdue ne trahît notre secret. Le voyage d'Aurore parut affliger Méline, mais elle n'avait aucune raison de s'y opposer. Je la vis aussi partir avec regret, mais l'espoir de revoir bientôt Edouard me consola.

Le soir même du départ d'Auguste et d'Aurore, M. d'Orgeville ne parla qu'à madame de Chandor. Leur conversation était très-animée. J'entendis deux fois le mari de Méline dire : C'est impossible, cela n'est pas; sans pouvoir distinguer quel était le sujet de leur entretien; mais à souper, M. d'Orgeville parut pensif : la Marquise fut très-affectueuse avec sa cousine, et plaisanta avec moi de la manière la plus dégagée. Avant de se retirer, madame de Chandor dit à Méline : Ma cousine, je vous enlève

demain M. d'Orgeville pour trois ou quatre jours ; je veux lui faire faire connaissance avec un philosophe qui vit à la campagne, à quelques lieues de Paris, dans une profonde retraite ; ce qui fait que je ne vous engage pas à être du voyage. — Je serais fâchée de vous gêner, reprit Méline avec l'air assez mécontent. M. d'Orgeville convint qu'il irait prendre la Marquise au point du jour, et se retira dans son appartement, non cependant sans avoir paru flatté du sentiment de jalousie que sa femme lui témoignait ; faisant allusion au vers si connu de Racine :

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Ainsi, rien, à ce moment, ne dut nous faire craindre l'orage qui se formait sur nos têtes.

CHAPITRE LXIII.

Les jours de deuil étaient arrivés, et les malheurs qui nous accablèrent prouveront à ceux qui liront ces Mémoires, qu'il n'est qu'une seule route qui conduit au bonheur : celle d'accomplir fidèlement ses devoirs, et nous les avions tous violés. Les sermens d'hymen en imposaient de sacrés à Méline; les miens l'étaient-ils moins envers M. d'Orgeville ? il était mon bienfaiteur, il me tenait lieu de père depuis de longues années. Sa fortune, son crédit, son expérience, ses rares connaissances, il avait tout mis en commun avec moi, qui n'avais rien à lui offrir que mon amitié et ma re-

connaissance ; et toute ma conduite avec lui, depuis son mariage, n'avait été qu'une suite constante d'ingratitude, de mensonge : loin de lui tenir compte des biens dont il me comblait, je n'avais été occupé que de lui enlever le plus précieux de tous : la vertu de sa compagne, qui, sans la fatalité qui nous réunit, eût été épouse aussi fidèle que mère tendre. La Marquise n'était pas femme à penser que nous brûlions d'un feu pur. Elle avait trop d'expérience des passions pour nous croire vertueux. Elle nous avait observés avec une maligne curiosité, et elle n'avait aucun doute de notre intimité ; elle croyait avec quelque vérité, que si elle n'avait pu surprendre entre nous aucun rendez-vous, ce n'était point l'attachement à ses devoirs qui retenait Méline, mais crainte de

son époux. Elle résolut donc, dans son infernal cœur, d'éloigner M. d'Orgeville de manière à nous donner une sécurité qui devait nous perdre. Hélas ! nous n'en profitâmes que trop, et ma passion insensée mit le comble à l'imprudence....! et lorsque le temps n'a pu apporter de terme aux remords qui me déchirent, je ne puis trouver d'excuse qu'auprès de l'amant qui a connu le bonheur inappréciable de s'endormir près de celle qu'il aime, pour se réveiller plus amoureux encore. Mais, devais-je demander à madame d'Orgeville d'oublier ainsi toute pudeur? N'était-ce donc pas assez de lui faire manquer à ce qu'elle devait au plus respectable des époux, sans l'exposer à un danger auquel il était impossible qu'elle pût se soustraire ; et dont la honte, si nous étions surpris,

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

rejaillirait sur celui dont elle portait le nom. Mais aucune de ces réflexions ne m'occupa : je voyais une occasion peut-être unique dans notre position. Nous nous trouvions absolument seuls dans l'hôtel. M. d'Orgeville absent, ce qui n'avait pas été un seul jour depuis trois ans, ce qui ne se trouverait peut-être plus; M. et madame de Mello partis depuis huit jours ; il n'y avait donc que des domestiques dont nous n'avions rien à redouter; car on se rappelle l'escalier qui descendait dans le jardin près la porte du boudoir, où il s'en trouvait une autre qui communiquait à la chambre à coucher de Méline.

Celle-ci, qui était embarrassée en pensant que nous serions tête-à-tête à dîner, fit prier ma mère et l'abbé Dervaux. Malgré mon attachement

pour l'un et l'autre, leur présence me gênait. Je me plaignis à Méline d'avoir voulu avoir des tiers, lorsqu'il eût été si doux d'être seuls. Mon amie ne me cacha point qu'elle avait cru que c'était nécessaire ; qu'elle se sentait trop faible ; qu'elle devait éviter une occasion si dangereuse. J'éclatai en reproches ; je dis qu'elle ne m'aimait point, et mille autres extravagances que je ne cessai pas de lui répéter pendant trois jours, et dont je ne puis me souvenir sans une profonde douleur ; car ce fut par ce moyen que je déterminai ma malheureuse amie à consentir, le quatrième jour, à me remettre la clef de son boudoir. La voilà, me dit-elle, il le faut, puisque je n'ai point d'autre manière de vous prouver à quel point je vous aime, mais le Ciel m'en punira, Alfred ;

si M. d'Orgeville arrivait.... Mon sang se glace dans mes veines.... — Il ne doit revenir que samedi, et nous ne sommes qu'à jeudi. — Tant de causes peuvent avancer son retour.... — Méline, je vous rends cette clef, vous ne m'accuserez pas.... mais si vous m'aimiez comme je vous aime, vous n'eussiez pas perdu tant de momens qui m'eussent comblé d'une félicité trop grande il est vrai pour un simple mortel; mais Méline ne m'aime point. — Garde, garde cette fatale clef; et quand tout dormira dans l'hôtel, viens, et tu sauras que si Méline est la plus coupable des épouses, au moins elle est la plus tendre des amantes.

Ma mère, qui arrivait avec l'abbé, ne me laissa pas le temps de répondre. Plusieurs personnes vinrent dîner:

la loge que madame d'Orgeville avait aux Français était libre ; elle engagea ma mère à l'y accompagner. Le bon abbé nous quitta : je donnai la main à ces dames ; on donnait Rhadamiste et Zénobie. Il n'est rien de plus pénible pour un cœur naturellement vertueux, que de trouver sur la scène un personnage dont la conduite est une satire, surtout lorsqu'il y a un très-grand rapport dans sa situation. Aussi le caractère sublime de Zénobie, de ses actions, porta dans le cœur de mon amie un trouble qu'on ne pourrait rendre. Zénobie, si grande, si généreuse avec l'époux dont elle a tant à se plaindre, traçait à Méline ses devoirs d'une manière impérieuse. Je vis ses yeux se remplir de larmes, sa poitrine se gonfler, et je crus qu'elle allait s'évanouir. Ma mère, très-occupée du jeu de ma-

demoiselle Clairon, ne faisait point attention à nous. Pour moi, je lisais dans l'âme de mon amie; je voyais tous les tourmens auxquels elle était en proie; et je n'eus pas la générosité de sacrifier mon bonheur à son repos. Nous revînmes souper à l'hôtel; j'évitai avec soin de me trouver près d'elle : je tremblais qu'elle ne revoquât sa promesse; et dès que j'eus conduit ma mère à l'hôtel du Nord, je remontai dans mon appartement pour y attendre le plus fortuné des momens, et tel que mon imagination ne pouvait suffire à me peindre l'étendue de mon bonheur.

Minuit sonne : je descends dans le jardin; je regarde avec soin si toutes les lanternes sont éteintes; j'écoute, pas le moindre bruit ne se fait entendre : le ciel était obscur, et une

pluie froide tombait depuis une heure. Heureux, me dis-je, celui qui, près de son amie, s'endort sur son sein, et trouve sous un toit hospitalier à se mettre à l'abri des intempéries des saisons ; mais plus heureux mille fois si cette compagne porte son nom ; si ses enfans sont les siens : point de bonheur réel quand l'ordre est troublé. Ah ! Méline, pourquoi n'es-tu pas mon épouse ? pourquoi ta fille n'est-elle pas la mienne ? Il me sembla, à cet instant, entendre les pas d'une personne qui s'approchait dans l'obscurité. Je restai à la même place pendant quelques minutes ; le bruit cessa, et forcé de me mettre à l'abri, car la pluie augmentait, j'entrai dans le boudoir, dont je refermai la porte avec le plus grand soin. J'allai ensuite en tâtonnant à celle de la chambre de

Méline, qui était restée entr'ouverte; je la refermai, et m'avançant à la faible lueur d'une lampe de veille, je me trouvai près du lit de mon amie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*)

Un sommeil perfide nous enchaînait encore, quand nous fûmes réveillés tout à coup par le bruit d'une porte que nous n'avions pas seulement pensé à fermer, et qui communiquait de l'appartement de Méline à celui de M. d'Orgeville. Au même instant, nous vîmes cet époux outragé s'avançant vers nous, tenant un poignard d'une main et une bougie de l'autre:

(*) Ces lignes paraissaient avoir été effacées par les larmes d'Alfred; il a été impossible de les lire.

la colère anime tous ses mouvemens. Il lève le bras pour percer le sein de Méline; je la couvris de mon corps. Voyant qu'il a manqué son coup, il jette le poignard et m'ordonne, avec un sang-froid qui succède aussitôt à sa fureur, de me retirer dans mon appartement et d'y attendre ses ordres. Je suis très-coupable, lui dis-je, et seul coupable; mais je le serais encore plus si je pouvais abandonner à votre juste ressentiment celle qui, en *perdant ses droits à votre amour*, peut avoir tout à craindre.... Il vous sied mal, monsieur de Moncy, reprit M. d'Orgeville, de vous rendre arbitre entre moi et madame : un premier moment de fureur avait armé ma main; elle ne l'est plus, et elle ne le sera jamais contre elle : ce châtiment serait trop court. Au moment

où M. d'Orgeville me nomma de mon véritable nom, je me sentis anéanti. Celui ou Méline vit le poignard levé sur nous, lui ôta tout sentiment; elle resta sans couleur et sans mouvement. O mon Dieu ! m'écriai-je, elle se meurt, et je ne puis mourir. — Ne perdez pas de temps, monsieur, pour vous éloigner; et au moins donnez-moi cette marque de déférence. L'ascendant que cet homme avait toujours eu sur moi, ne me permit pas d'hésiter. Je quittai la femme adorée que je venais de rendre la plus malheureuse de son sexe. J'exécutai l'ordre de son époux, et me retirai la mort dans l'âme pour attendre, comme il le disait, ses ordres.

CHAPITRE LXIV.

Que le lecteur n'attende pas que je lui rende compte de ce que j'éprouvai lorsque je me retrouvai dans cette chambre où, peu d'heures avant, j'avais attendu, avec tout le délire de l'amour le plus ardent, celle qui devait anéantir pour jamais ma félicité. O homme! que sont tes vains projets? Que je sentais bien alors que celui qui met sa félicité hors de l'ordre, ne peut recueillir de ses trompeuses espérances que regrets et remords. L'agitation de mes sens ne me permettait pas de rester en place; je marchais avec une précipitation extraordinaire, comme si j'avais espéré arriver au

but d'une course qui devait changer mon sort. Dire combien de temps dura cette horrible situation, cela ne m'est pas possible : le temps ne se calcule que par nos sensations. J'ai, dans ces deux ou trois heures, épuisé tout ce que j'aurais pu souffrir pendant un mois; et je n'avais encore considéré que les maux dont j'étais cause, sans penser aux moyens de les réparer, lorsque je vis entrer M. d'Orgeville.

Le changement affreux dans lequel il était, la sévérité de ses regards, me pénétrèrent tout à la fois de douleur et de crainte. Par un mouvement involontaire, je me jetai à ses pieds; je lui présentai ma poitrine découverte et je lui dis : Frappez; délivrez-moi de l'horreur d'être un monstre d'ingratitude; mais avant que je meure,

sachez que je n'ai point cherché à vous tromper par un changement de nom, et... — Relevez-vous, monsieur, tout rapport est rompu entre nous; ainsi, peu m'importe de quel moment date votre perfidie envers moi, elle est certaine; tout le reste m'est bien égal : mais ce qui ne peut m'être indifférent, c'est la réputation de la mère de ma fille; il faut donc que tout concoure à la conserver, et que vous sachiez vous conformer sur cela à mes ordres. Je ne veux pas, d'ici à six semaines, qu'il paraisse le moindre changement dans nos relations accoutumées : celle qui malheureusement porte mon nom, m'a juré qu'elle saurait commander à sa douleur, qui doit être grande.

Après ce temps, je trouverai un prétexte pour vous éloigner de Paris

sans qu'on puisse en deviner la raison. Ainsi, l'être perfide qui vous a trahi, ne jouira pas du plaisir de la vengeance, et la mienne n'en sera pas moins certaine. — Ah ! monsieur, en voulant embrasser ses genoux, qu'elle ne tombe que sur moi — Je vous ai dit, monsieur, que tout rapport était rompu de vous à moi. Vous ne vous flattez pas, j'espère, que je vous consulte sur la manière dont je dois me conduire avec celle dont j'ai le malheur d'être l'époux. Cependant, si vous désirez savoir quel est mon intention à son égard, je vous dirai que c'est à elle seule que je remets le soin de se punir, en conservant néanmoins, toujours dans ma maison, le rang qui convient à la mère de ma fille.

Ces mots, que j'étais loin d'entendre

dans la signification que M. d'Orgeville y donna, me tranquillisèrent. Je promis de me conformer entièrement à ses intentions. J'y compte, dit-il, et il me quitta. Il revint un moment après. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous recommander le plus profond secret sur l'horrible scène de cette nuit. La plus légère indiscrétion aurait des suites affreuses. Je lui jurai le plus inviolable silence, et il sortit.... En réunissant, autant que le trouble où j'étais pouvait me le permettre, tout ce que m'avait dit M. d'Orgeville, je me flattais que Méline ne serait pas aussi malheureuse que je l'avais craint dans le premier moment. Il ne veut, dit-il, d'autre vengeance que celle qu'il attend de sa malheureuse compagne; n'est-ce pas dire qu'il l'abandonne à son repentir. Hélas ! il a raison ; elle

en aura un assez profond pour mériter qu'il lui pardonne. Je reconnais bien, dans cette conduite, la bonté de cet homme respectable. Quel soin il prend pour conserver sa réputation. Le temps calmera ses ressentimens. La conduite de Méline sera si réservée, si soumise, qu'elle ne lui laissera jamais de nouveaux torts à lui reprocher; mais que son cœur souffrira, et que le temps qu'il faudra passer sans nous parler, sans à peine oser nous regarder, ne sera pas le moindre supplice qui nous est imposé. Je ne pensais pas alors à celui que j'éprouverais en la quittant: mais n'importe, un temps plus heureux peut succéder à nos douleurs; et la différence d'âge entre M. d'Orgeville et moi se présenta à mon imagination. Ainsi, celui qui a dit que de l'adultère au meurtre il y a peut-

être bien moins loin que l'on ne l'imagine, a prononcé un arrêt terrible (*), mais qui ne s'en trouve pas moins vérifié quelquefois ; car, de désirer la mort à la donner, il n'y a peut-être de différence que la crainte de l'échafaud. J'en fis involontairement la réflexion, et je frémis. Hélas ! j'ignorais que, malgré la jeunesse de Méline, elle ne jouirait pas de la loi commune, et que son arrêt était prononcé ! !....

(*) Rousseau, dans son Héloïse.

CHAPITRE LXV.

QUAND il fallut nous revoir le matin qui suivit cette déplorable nuit; que nous nous trouvâmes à l'heure du déjeûner en présence de M. d'Orgeville, qui peindra notre embarras; je dirai notre honte, le mot n'est pas trop fort; qu'il fallut paraître aux yeux de notre juge; Méline s'y présenta comme une victime dévouée à la mort. Nos yeux ne se rencontrèrent point, et nos regards se fuyaient avec autant de soin qu'ils en avaient mis autrefois à se chercher. M. d'Orgeville, affectant un calme qui était loin de son âme, avait avec sa femme le même ton qu'il avait toujours eu; avec moi la même aménité : ce qui dura

constamment pendant que je restai chez lui. Je n'avais point douté que ce ne fût la Marquise qui eût ourdi cette trame. Je fus chez elle dès le même jour pour l'accabler d'injures; mais j'appris qu'elle était partie le matin pour Londres avec lord Worsalk, qu'elle devait, dit-on, épouser. Son absence me préserva d'une imprudence que ma colère eût été capable de m'inspirer contre madame de Chandor; ce qui eût peut-être encore aggravé nos maux. Hélas ! rien ne pouvait y ajouter.

Auguste et sa femme revinrent, et ramenèrent Édouard, qui apportait à sa sœur une procuration de M. d'Erlac, pour la mettre en possession d'un legs que sa tante lui avait fait, sous la condition expresse qu'il serait ratifié par son fils. Ainsi, Méline se trouva

avoir plus de cinquante mille francs de rentes ; et sa fille, tant de son côté que de celui de son père, était destinée à être une des plus riches héritières de Paris.

Avec quelle sincère amitié le frère de Méline me témoigna et sa joie de me revoir, et son chagrin que sa sœur fût à un autre. Son respect pour son père ne lui permettait pas de porter sur sa conduite le jugement que tout homme sensible eût dû faire; mais il ne se consolait point que son absence eût laissé sa sœur sans appui. Il fut frappé de sa profonde tristesse. Qu'il était loin d'en pénétrer la cause! Pour moi, je redoutais autant les épanchemens de l'amitié que les transports de l'amour. Ce terrible secret pesait sur mon cœur: il était prêt à m'échapper ; et lorsque mes amis, et surtout

Auguste, me demandait d'où venait ce redoublement de douleur; ce qui était arrivé pendant sa courte absence? je ne savais que répondre, et me dérobais par la fuite à l'impossibilité où j'étais de le satisfaire. Souvent je sortais de l'hôtel sans savoir où je portais mes pas. Un soir, je me trouvais au bord de la rivière, dont les eaux étaient très-hautes; las de souffrir, j'allais m'élancer au milieu des flots, quand je me sens arrêté par le bras. Je me retourne; c'était le vénérable abbé Dervaux. Malheureux, qu'alliez vous faire? Je me jetai sur son sein. O mon ami! le Ciel veut que je vive, puisqu'il vous a conduit ici; mais un jour vous saurez si je n'avais pas le droit de cesser d'être. Il m'assura que jamais nous ne le pouvions. Il me ramena à l'hôtel, en

bénissant l'Auteur de toutes choses de m'avoir préservé d'un désespoir dont il ignorait la cause. Un voile funèbre semblait cacher les charmes de Méline : son frère et sa sœur lui en faisaient des reproches. Elle répondait seulement : je ne me porte pas bien ; et mes inquiétudes sur sa santé étaient extrêmes.

Les six semaines expirées, M. d'Orgeville vint m'apprendre qu'il m'avait fait nommer à une place importante dans le Roussillon. Lorsque vous m'honoriez, monsieur, de votre amitié, je pouvais m'énorgueillir de vous voir employer votre crédit en ma faveur ; mais si vous persistez à croire que je suis venu chez vous pour vous trahir, si vous me croyez capable d'une pareille perfidie, je refuse vos dons, et je saurai bien ce que je dois faire pour

vous débarrasser de moi. — Je le sais bien aussi ; mais comme il s'agit qu'on trouve simple que vous me quittiez, et que la place que je vous fais obtenir est le seul prétexte plausible de ce départ, si vous la refusez, je vous rends responsable de ce qui pourra arriver. Il fallait consentir à être encore son obligé : mais je voulais qu'il ne me crût pas un vil intrigant. Je l'assurai encore que je n'avais aucune connaissance de ses liaisons avec la famille d'Érigny, lorsque l'abbé Dervaux m'avait présenté chez lui ; que j'avais quitté mon nom au moment de la mort tragique de mon père. Il ne voulut rien entendre. Allez prévenir votre mère, me dit-il, et partez avec elle dans vingt-quatre heures. J'essayai encore de vouloir lui prouver ce que j'avançais ; et comme j'insistai

sur les circonstances qui m'avaient engagées à me faire passer pour mort, il me dit : Mon opinion est fixée sur vous et sur cette femme qui m'a condamné au plus affreux malheur. Je vous regarde l'un et l'autre comme ce qu'il y a de plus ingrat et de plus faux. Je fus au moment de lui demander raison de ce propos ; mais il avait près de soixante ans, je n'en avais que trente, et il était mon bienfaiteur. D'ailleurs, croyant qu'il importait au repos de Méline de ne point aigrir son époux, je dissimulai mon injure, et je me décidai à accepter un emploi qui me donnait l'assurance de faire jouir ma mère d'une situation très-agréable ; car cette place, qui dépendait du Gouvernement, valait de huit à dix mille francs. Mon plus grand mal était de quitter Méline : je

la voyais mélancolique, mais tranquille. J'avais évité d'avoir avec elle aucun entretien particulier. Elle avait paru les fuir ; nous étions sûr l'un de l'autre; et dans la position où nous étions, il nous importait d'éviter tout ce qui aurait pu accroître nos maux.

J'allai faire part à ma mère de ce que je venais d'apprendre. Dieu soit béni, dit-elle, je tremblais que quelqu'imprudence ne vous perdît. Célanie n'apprit pas sans une peine réelle que je quittais Paris. Elle regrettait la société de ma mère, elle me regrettait aussi ; mais elle sentait combien cet événement m'était avantageux. Madame de Ternac vint en remercier M. d'Orgeville, qui la reçut fort bien. Ses adieux avec Méline furent très-tendre : celle-ci lui parla de sa fille, commença une phrase, l'interrompit.

L'abbé Dervaux se trouva à cette entrevue; je lui recommandai Méline : il fut le seul à qui je dis non tout ce que j'avais à redouter, mais seulement que la santé de madame d'Orgeville m'inquiétait; que je voudrais avoir exactement de ses nouvelles : il me le promit. Auguste, Édouard, la bonne et sensible Aurore étaient désolés. Edouard me dit : Tu ne saurais croire combien je suis fâché de ton départ; ma sœur est déjà triste : que fera-t-elle quand tu seras parti, cette pauvre Méline? Qu'elle est à plaindre ! sa vie est une contrainte continuelle. Tu la consoleras, lui dis-je, et je reviendrai.

Méline qui, depuis six semaines, comme je l'ai dit, ne m'avait adressé aucun mot en particulier, prit un instant que M. d'Orgeville n'y était pas, pour me dire : Alfred, vous partez;

jurez qu'au moment où je vous écrirai que j'ai besoin de vous, vous vous rendrez aussitôt à l'endroit que je vous indiquerai. — Pouvez-vous en douter! Ah! toujours je serai à toi, ma chère Méline; à toi jusqu'à mon dernier soupir. — J'y compte; je te jure aussi, que nous nous reverrons. Elle me tendit sa main; je la couvris de baisers; ses yeux se remplirent de larmes. Elle rentra dans sa chambre pour les dérober à son époux. Je sentis que j'allais achever de nous perdre; je prolongeais ces douloureux momens. Je sortis de l'hôtel. Édouard vint avec moi à l'hôtel du Nord, où il me fut impossible de fermer l'œil. Je voyais toujours Méline seule en butte à la haine d'un époux outragé; et malgré les consolations et les tendres soins de ma mère, de Célanie et d'Édouard,

au moment où je montais en voiture, je crus que mon cœur se brisait. Quand je fus plus calme, je pensais à ce que m'avait dit Méline. Je crus qu'elle avait formé le dessein de quitter son mari ; mais abandonnerait-elle sa fille ou l'arracherait-elle à son père ? Je me perdais dans mes conjectures, et je n'en étais pas moins décidé à ne connaître d'autre loi que sa volonté. Je ne savais pas que l'infortunée avait renoncé au droit d'en avoir.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Perpignan. Je recevais très-exactement des nouvelles de l'abbé, qui m'assurait que Méline jouissait d'une fort bonne santé; que sa fille était charmante ; il me disait que M. d'Orgeville avait vendu sa charge, et parlait de s'établir à Orgeville ; mais il n'avait pas fixé le moment.

Du reste, il semblait toujours très-occupé du bonheur de Méline ; mais, ajoutait l'abbé, je vois avec peine qu'elle ne répond pas à l'affection de son époux ; elle est froide, réservée avec lui ; elle ne sourit point ; quelquefois elle prend dans ses bras sa fille, dont elle s'occupe plus que jamais ; la serre contre son cœur, et ses yeux se remplissent de larmes. Méline n'est point heureuse ; elle l'eût été davantage si elle ne vous eût point rencontré. Mais enfin, il pouvait arriver de plus grand malheur, et je rends grâce à Dieu de vous en avoir délivré. Vous êtes, à ce qu'il me paraît, très-agréablement placé à Perpignan. Votre mère me fait une peinture charmante de votre position. Puisse-t-elle s'améliorer ! Je voudrais que vous rencontrassiez dans ce pays,

une jeune personne bien née, bien élevée, avec un peu de fortune; ce serait le seul moyen d'arracher de votre cœur un sentiment qui ne peut faire votre bonheur ni celui de votre amie. Cela viendra. Ah! mon ami, il doit être si doux d'être époux, d'être père...

Mon ami croyait que l'on pouvait commander à un sentiment irrésistible. Je lui pardonne; il ne l'avait jamais connu, et il ne savait pas à quel point mon cœur souffrait seulement de l'absence de mon amie, à plus forte raison lorsque j'étais accablé d'inquiétude et de remords. Cette lettre fut une des dernières que je reçus de lui. Dans une autre, il m'avait écrit que madame la marquise de Chandor ne reviendrait point en France; elle est mariée à M. de Worsack. On dit que c'est un joueur, un homme sans

mœurs, enfin ce qu'on appelle dans tous pays un mauvais sujet. Le Ciel, dis-je en apprenant cette nouvelle, a chargé lord Worsack de ma vengeance.

Un soir que nous rentrions, ma mère et moi, d'une assez longue promenade dans les montagnes qui environnent la ville, cherchant ainsi à dissiper l'ennui qui me dévorait loin de Méline, on me remit mes lettres. Je reconnus sur-le-champ une écriture qui m'était toujours présente. Mon cœur battit avec violence, et il me fallut quelques instans pour me remettre avant d'ouvrir cette lettre, où il n'y avait que ces mots : « Soyez » le 10 du mois prochain dans l'é- » glise Saint-Roch, à sept heures » du soir ; vous me trouverez dans la nef au cinquième pilier. Encore

» un moment de bonheur! le lieu
» que je choisis doit vous faire con-
» naître combien il doit être pur.
» Embrassez pour moi votre mère;
» dites-lui de ne pas s'inquiéter, que
» vous la rejoindrez promptement;
» elle seule doit savoir que vous ve-
» nez à Paris ». Comme, en suivant les ordres de mon amie, je communiquai à ma mère cette lettre, elle fit tout son possible pour me détourner de ce voyage : elle ne put rien gagner sur moi. La lettre était datée du 20 mai, je l'avais reçue le 29; c'était bien à temps pour être le 10 à Paris. Je partis sur-le-champ, aimant mieux être deux jours plus tôt, que de risquer de manquer l'instant que Méline m'indiquait. J'étais toujours persuadé qu'elle ne rentrerait pas à l'hôtel d'Orgeville; et je pris

avec moi tout ce que j'avais d'argent, ne laissant à ma mère que ce qui lui était indispensablement nécessaire. Toute la route, que j'aurais voulu que les chevaux brûlassent, je passais alternativement de la crainte à l'espoir ; enfin j'arrivai, et j'allai descendre chez Célanie, dont j'avais reçu plusieurs lettres, qui ne pouvaient me laisser douter qu'elle ne me conservât la plus sincère amitié. Elle fut aussi surprise que satisfaite en me voyant. Je lui dis : Je veux qu'on ignore mon séjour à Paris où, suivant toute apparence, je ne serai que peu de jours. Elle ne me fit aucune question. J'étais venu fort vite. Nous n'étions encore qu'au 7. J'avais trois jours à passer dans la plus profonde solitude ; car je ne voulais point être vu. M. Sapinel fut seul dans la con-

fidence de mon séjour chez lui, et lui et sa femme me tinrent fidèle compagnie. Elle me parla de la Marquise et de son mari, et ajouta : J'ai connu cet Anglais ; il rendra sûrement Estelle fort malheureuse. — Je suis trop occupée de Méline pour penser à sa rivale : parlez-moi, dis-je, de Méline. — Je l'ai vue à l'église ; je l'ai trouvée extrêmement triste : elle m'a dit qu'elle avait obtenu de M. d'Orgeville de marier ses deux sœurs, en leur donnant cent mille livres de dot, à deux officiers du régiment d'Auguste, qui les aiment et dont elles sont aimées.

Édouard épouse une riche héritière ; c'est aujourd'hui que ces trois mariages se font, et toute la famille part demain pour les terres de M. d'Érigny. — Méline est-elle du voyage ? — On le dit ; mais ce qui est certain

c'est que le bonheur de ses amis ne rejaillit pas sur elle : le chagrin la tue. Vous étiez destiné, par la nature, l'un à l'autre. Les hommes vous ont désunis, et toute félicité a été détruite. — C'est son père, dis-je, qui a fait tout notre malheur. — C'est un homme si bizarre. Il est venu à Paris pour les noces de son fils. Le sachant dans la Capitale, j'éprouvai une sorte de plaisir en pensant que je ne le verrais pas.

CHAPITRE LXVI.

Je passai la nuit du 9 au 10 dans la plus cruelle agitation ; et quand le sommeil fermait un instant ma paupière, des songes affreux présentaient à mon imagination les plus terribles objets. Je voyais Méline, mais ses traits me paraissaient renversés ; son teint était plombé et ses joues couvertes de taches livides, ses membres agités par d'horribles convulsions. Je la voyais souffrir des maux cruels. Je savais qu'en la serrant contre mon sein je la guérirais. Je lui tendais les bras, et une puissance invisible me repoussait loin d'elle. Trois fois je revis cette image. Il me semblait que

c'était un avertissement du Ciel, et qu'il nous arriverait peut-être de nouveaux malheurs dans ce rendez-vous, dont le lieu me paraissait d'un choix extraordinaire. Méline était naturellement pieuse, et quelles qu'aient été nos erreurs, elles n'avaient point éteint dans son âme le respect de la religion. Elle n'avait donc point choisi une église indifféremment comme tout autre endroit. Son billet indiquait même qu'elle lui avait donné la préférence. Quelle avait pu être sa raison ? Celle de pas craindre la vivacité de mes transports. Ne connaissait-elle pas son empire sur moi, et avait-elle besoin du respect qu'un temple inspire pour m'imposer telle loi qu'elle voudrait ? Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit, et je vis arriver l'aurore sans avoir goûté de repos.

Je me levai ; j'écrivis à ma mère. M. Sapinel vint déjeûner avec moi : il me parla de sa femme avec une tendre estime. J'avais été cause de son bonheur domestique sans qu'il s'en doutât, et cette pensée me consolait un peu des maux que mes passions avaient versés sur ma pauvre amie. M. Sapinel retourna à ses occupations accoutumées. Je voulus lire, mais inutilement; les caractères frappaient mes yeux ; je ne pouvais saisir le sens des mots, encore moins réunir les phrases. Je n'avais qu'une pensée. Je vais la voir ; que veut-elle ? qu'exigera-t-elle de moi ? Elle peut tout vouloir, car je suis prêt à tout.

L'heure du dîner vint, je ne pouvais manger. Célanie s'aperçut que j'étais très-agité ; elle m'en témoigna de l'inquiétude, surtout lorsqu'au mo-

ment de me rendre près de Méline, je pris une paire de pistolets et mon portefeuille. — Allez-vous donc encore exposer votre vie, comme vous fîtes avec le duc de R** ? — Non, je vous jure ; je ne prends ces armes que pour me défendre, s'il le faut, et non pour attaquer ; mais je ne veux pas être surpris. — Alfred, je ne vous verrai plus ; et une larme mouilla sa paupière. — Vous me reverrez, mon amie, dès ce soir, je le crois ; mais si l'affaire que j'ai à traiter ne finit pas aujourd'hui, je vous écrirais. Elle me le fit promettre. J'avais donné ordre que l'on fît venir une voiture de place ; je dis au cocher : à Saint-Roch. Le jour commençait à tomber, mais on pouvait encore distinguer les objets. Je monte les degrés de l'église avec une émotion impossible à rendre, et

qui redoubla en entrant dans ce temple où régnait un silence religieux. J'aperçus quelques femmes à genoux, qui paraissaient prier avec recueillement. J'en remarquai une assise près le cinquième pilier. Elle était vêtue de noir, et une coiffe de taffetas de même couleur lui cachait entièrement le visage. Mais, quel voile pouvait la dérober à mes yeux ? Je m'avançai donc avec une précipitation qui aurait pu être remarquée par celles qui étaient dans la nef, si leur application à la prière ne les avaient pas détournées de tout autre objet. Malgré que Méline m'attendît, elle ne put retenir un mouvement de surprise qui venait de son extrême préoccupation. Ah ! c'est vous, me dit-elle, je ne mourrai donc pas sans vous avoir revu. — Que parlez-vous de mourir, Méline..., vous m'ef-

frayez..... Seriez-vous malade ? — Oui, fort malade....; j'ai voulu vous revoir, ayant à vous dire beaucoup de choses qu'il faut que vous sachiez. Mon ami, nous sommes ici d'une façon plus particulière, sous les yeux de Dieu ; il voit nos cœurs : crois-tu qu'il nous pardonne ? — Comment, pourrai-je en douter ; il est notre père. — Il est donc bien différent des hommes, qui sont implacables ! Alfred, j'ai voulu te voir pour que tu me jures de pardonner à M. d'Orgeville : me le promets-tu ? — Comment, mon amie, me demandez-vous que je lui pardonne ; n'est-ce donc pas moi qui l'ai offensé ? — Ne l'oubliez jamais, Alfred, jamais ; que le père de ma fille soit un objet sacré. — Il me le sera toujours. — D'ailleurs, mon ami, le malheureux ne me survivra pas, et ma

fille aura besoin de toi. — Je ne puis comprendre, chère Méline, ce que vous me dites; quoi, seriez-vous donc si malade. Cependant, malgré le peu de jour qui nous éclaire, je ne vois pas une grande altération dans vos traits : Méline, auriez-vous formé l'affreux projet.... — Gardes-toi de le penser; je voulais vivre pour ma fille, pour toi, mais.... — Poursuis; tu me glaces d'effroi. — Mon ami, il est encore possible que je vive; j'y ferai tous mes efforts. Mais enfin, si le Ciel en ordonne autrement, voici mon testament que j'ai voulu te remettre; tu y trouveras mon âme toute entière, mes douleurs, mes remords, mon amour; mais jures-moi de ne l'ouvrir que lorsque je ne serai plus. Elle me remit un assez gros paquet cacheté. — Je ne l'ouvrirai jamais, lui dis-je; je ne

suis point destiné par la nature à te survivre, et d'ailleurs le pourrais-je? — Tu le dois, si tu m'aimes, pour consoler ma sœur, pour veiller aux intérêts de ma fille. J'exige que tu me jures de ne point attenter à tes jours. — N'ai-je donc pas le droit de te demander un semblable serment? — En as-tu besoin, je suis mère. Quel être assez dénaturé peut abandonner volontairement son enfant? — Eh bien! je te jures de vivre si la douleur ne tranche pas mes jours. — Et de servir M. d'Orgeville de tout ton pouvoir, s'il réclame tes soins. — Je puis m'y engager sans danger, car il n'y a nulle apparence qu'il me les demande. — Tu me le promets? — Oui. — Je suis satisfaite. Saches à présent que depuis que nous avons été séparés, je n'ai pas été un moment

sans penser à toi ; que mon âme n'a pas été un instant éloignée de la tienne: elle aura la même faculté quand elle aura perdu son enveloppe. Je serai toujours près de toi ; le souffle de vie qui m'anime viendra à toi sur les ailes du zéphir dans le parfum des fleurs. Le premier rayon de l'aurore qui frappera tes regards au moment de ton réveil, sera le char lumineux qui m'amenera vers toi ; et dans l'ombre de la nuit je t'apparaîtrai en songe. — Méline, pardonnes, mais la douleur t'égare ; ne m'as-tu fait venir de si loin que pour me parler de ta mort, et n'as-tu donc rien autre chose à dire à ton amant ? Pardonne, chère amie, mais j'avais pensé que, lasse de vivre loin de ce que tu aimes, ta tendresse avait imaginé un moyen de ne plus nous quitter, et... — Est-ce vous,

Alfred, qui me donneriez ce conseil? ma gloire ne vous est donc plus chère? avez-vous oublié que je suis mère; et que je n'ai pas plus de droit d'abandonner mon enfant que celui de l'enlever à son père? J'avoue que je suis profondément affligée qu'Alfred ait pu me croire capable d'une semblable pensée: elle me prouve qu'en cédant à son amour j'ai perdu tout droit à son estime. Et elle porta la main à ses yeux pour en arrêter les larmes. Si je n'eusse pas été dans la maison du Maître de toutes choses, je me serais jeté à ses genoux pour la supplier de me pardonner, et l'assurer que mon estime pour elle égalait mon amour; mais, retenu par le respect dû à cet asile, je ne pus que poser ma main sur mon cœur, et l'assurer que tout ce qui pouvait exister de sentimens

purs et délicats, ce cœur les éprouvait pour elle. A cet instant l'horloge sonna huit heures. Il faut nous quitter: entends-tu la cloche du soir; on va fermer l'église. Adieu, Alfred; mais avant de nous séparer, prie avec moi le Dieu de toute bonté de ne pas exercer sur moi ses vengeances, et que nous soyons réunis dans son sein. Elle se mit à genoux, pria avec ferveur; je priai aussi, demandai à Dieu de conserver son plus bel ouvrage. Elle se leva, posa son bras sur le mien. — Sortons, mon ami. Je sentais qu'elle tremblait, et se soutenait à peine. Quand nous fûmes sortis de l'église, elle leva entièrement sa cisse; la lumière de la lune, se mêlant aux derniers rayons du jour, répandait assez de clarté pour que je pusse encore admirer cette figure cé-

leste, qu'une profonde mélancolie rendait encore plus touchante. Pas encore vingt-quatre ans, dit-elle, et renoncer à tout ! Adieu, Alfred ; et avançant sa joue, elle me permit de lui donner un baiser. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si solennel, que je n'osais pas même désirer davantage. Elle reprit mon bras ; nous descendîmes les marches sans proférer un seul mot. J'appelai le cocher de place qui l'avait amené, et qui l'attendait ; vous ne voulez pas que je vous conduise... où vous allez ? O Dieu ! dit-elle, gardez-vous en bien ; et elle s'élança dans la voiture : la portière se ferma, et je restai à la même place, glacé d'effroi par ces derniers mots, sans toutefois en comprendre l'étendue.

Quand il ne me fut plus possible

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

de voir le carrosse qui l'entraînait loin de moi, je remontai dans le mien, et je revins à l'hôtel du Nord si violemment troublé, que Célanie, qui était très-inquiète de moi, crut que j'avais eu la plus mauvaise affaire : je l'assurai que non. — Je ne vous demande point votre secret ; l'amitié n'est pas exigeante. Quand vous aurez besoin de m'ouvrir votre cœur, le mien sera toujours prêt à vous entendre et à partager vos douleurs ; car il n'y a aucun doute que vous avez de nouveaux chagrins. — Vous les saurez un jour, lui dis-je en me jetant dans ses bras ; et les pleurs que je versai dans son sein me soulagèrent. Ah ! mon amie, ajoutai-je, puissé-je n'avoir de long-temps d'ici le besoin de vous confier ce secret dont le poids m'accable. Je tirai de mon portefeuille le

paquet que Méline m'avait remis, et je dis à Célanie : Gardez, mon amie, ce dépôt dont la vue me déchire le cœur. Elle le prit, écrivit dessus : Papiers appartenant à M. de Ternac. Heureusement, puisqu'il fallait que je vécusse, je ne gardai pas ce dépôt : si je l'eusse eu en ma disposition, je serais mort en lisant les fragmens que ce paquet contenait. Je ne les revis que plusieurs mois après ; mais, pour l'intelligence de ces Mémoires, je remets à leur place ces monumens de l'amour le plus tendre et le plus malheureux qui fut jamais.

FRAGMENS DE MÉLINE.

PREMIER FRAGMENT.

Quand je ne suis plus que l'ombre de moi-même, que tous les biens dont je parais jouir encore ne sont plus qu'une trompeuse apparence, que chacun des jours que l'on m'accorde ne sont qu'une longue agonie, qu'il me faut cacher sous un air calme le supplice que j'endure; ne me sera-t-il pas permis au moins de laisser exhaler dans la solitude mes douloureux gémissemens. J'ai promis que ma bouche ne révélerait point ce que je souffre; que l'amitié, que l'amour n'essuieraient point les larmes que la douleur et le repentir m'arrachent : je tiendrai ma parole; mais je veux, lorsque je ne serai plus, que ce que j'aime

retrouve dans la faible peinture de mes tourmens une partie de l'âme de Méline.

Alfred ! je perds pour toi et le titre d'épouse et celui de mère ; j'ai perdu bien plus, l'estime de moi-même : de tels sacrifices n'ont-ils pas rendu indissolubles les liens qui m'attachent à toi !... Je vais mourir, puisque M. d'Orgeville l'exige.... Je vais mourir, puisque, si je n'y consentais pas, ma réputation flétrie rendrait ma fille à jamais malheureuse ; mais en me soumettant aux ordres de mon époux, tous les nœuds qui m'unissaient à lui ne sont-ils pas rompus ? A-t-on quelque droit sur la victime que l'on condamne au supplice ? On n'en n'a plus du moins sur ses sentimens ! Oui, il a rendu à mon âme toute sa liberté. Lorsque, pour ne

pas attirer sur toi, sur ma fille, des maux incalculables, je dois me refuser jusqu'à la douceur d'un regard, et que mes yeux sont encore plus muets que ma bouche; aucune puissance sur la terre saurait-elle m'empêcher de t'adresser, au fond de mon cœur, les dernières expressions d'un amour qui a fait toute ma destinée; d'un amour qui, malgré mon désespoir, me ferait encore regretter l'existence si je ne croyais pas qu'il me survivra. Que cette main, qui n'eût dû n'appartenir qu'à toi, me serve donc d'interprète tant qu'elle ne sera pas glacée par la mort; cependant, l'horreur dont je suis pénétrée lui laissera-t-elle la force de te retracer tout ce qui s'est passé depuis l'affreux instant où nous fûmes surpris par M. d'Orgeville : elle l'essaiera du moins.

En voyant M. d'Orgeville, je crus qu'il suffirait de la honte et de l'effroi pour trancher mes jours; je crus me sentir frappée à mort, et te le dirais-je, au moment même où j'invoquais la clémence divine, ajoutant peut-être au crime qui m'en rendait indigne, je trouvais une volupté secrète en mourant à cause de toi et près de toi!.... Une telle mort aurait été bien moins cruelle que le moment où je sentis se ranimer en moi le principe de la vie. Ma lampe brûlait encore; sa lumière éclairait le cadran de la pendule qui est en face de mon lit; de cette pendule, qui avait marqué l'instant où, faisant taire mes remords et toute prudence, j'avais permis.... Mes yeux, en s'ouvrant, s'y fixèrent. Quatre heures s'étaient écoulées depuis ce moment à jamais funeste; il y en avait au moins

deux que j'étais privée de sentiment, et que j'avais ainsi échappée, pour quelque temps, aux angoisses qui m'attendaient. Un souvenir trop distinct de ce qui s'était passé, en se présentant à moi avant même que je retrouvasse le mouvement, vint commencer mon supplice. Je te cherchais, tu m'avais quitté.....; tu l'avais dû, sans doute; mais lorsque pour toi j'étais criminelle envers tous les miens, en qui trouverais-je protection si j'étais privée de ton appui..... ? L'état d'anéantissement dont je sortais, me laissait sans force contre le malheur auquel je me voyais en butte. Des pleurs vinrent inonder mes joues. Je me croyais entièrement seule; et cet isolement, lorsque j'aurais eu si grand besoin de secours, lorsque dans mes moindres souffrances je m'étais toujours vue

entourée, soignée par tous mes amis, était mon premier châtiment. J'essayai inutilement à soulever ma tête apesantie, et je portai avec peine mes regards autour de moi. Qui peindra mon effroi en apercevant M. d'Orgeville assis auprès d'une table, tenant encore le même poignard que j'avais vu briller sur nous; mais cette fois, il semblait prêt à en diriger la pointe contre son cœur. A cette vue, tous mes crimes envers lui se peignent à mes yeux; les preuves de tendresse qu'il n'a cessé de me donner se présentent à moi pour augmenter mon repentir; je songe à une fille à laquelle ma faute allait peut-être arracher le plus tendre des pères. Au même moment, mon époux lève le bras pour se frapper; je m'élance de mon lit afin d'arrêter le coup qu'il est prêt à se porter;

mes forcent me trahissent, et lorsque je crois voler vers lui, je tombe sur le parquet. Au bruit de ma chute, il se retourne, s'écrie : Elle vit; et abandonnant son funeste projet, il accourt à moi, me relève, me presse vivement contre son sein; puis, me déposant sur mon lit, s'éloigne aussitôt avec horreur. Il marche à grands pas dans la chambre, se disant d'une voix entrecoupée : Homme faible que je suis; il faut qu'elle meure, il le faut. Et quand j'ai cru que le Ciel, prenant soin de ma vengeance, m'avait délivré de la douleur de lui prononcer son arrêt; que j'ai cru que la perfide avait cessé d'être, ne pouvant résister à mon désespoir, j'étais prêt à me percer le sein du fer dont ma fureur avait armé ma main contre un couple criminel... Suis-je digne d'être homme ?.... mé-

ritai-je d'être juge ?.... Oui, je surmonterai une passion détestée; je montrerai dans ma conduite l'impassibilité de la justice : l'innocence ne portera point la peine du crime; je sauverai ma fille ; je me conserverai pour elle. Commandant alors aux mouvemens impétueux dont jusque-là il avait été agité, il s'avança vers moi d'un air calme et sévère. D'après ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu, je ne doutais pas que malgré l'amour qu'il paraissait me conserver, il ne fût décidé à me donner la mort. Je me sentais si coupable envers lui, j'étais si humiliée, que je résolus de ne rien tenter pour me soustraire à sa colère; et les yeux levés au Ciel, les mains jointes, implorant la miséricorde céleste, j'attendis en silence ce que M. d'Orgeville déciderait de mon sort. Il s'assit

dans un fauteuil qui était près de moi; et sans me regarder, il dit d'un ton grave et solennel : Si vous ne m'aviez pas rendu père, ma position n'aurait rien d'embarrassant; j'obtiendrais une lettre de cachet, et je vous ferais renfermer pour le reste de vos jours dans un couvent à cent lieues de Paris. Mais j'ai une fille, et il faut que je respecte votre réputation pour ne pas lui nuire; je dois donc éviter tout éclat. D'un autre côté, je ne veux point que cet enfant, que je crois à moi, et qui porte mon nom, soit élevé par un monstre d'ingratitude et de perfidie. Vous l'ôter, sans vous déshonorer, ne m'a pas paru possible. Il n'y a qu'un moyen de tout concilier. Votre serment, que vous n'avez pas dû oublier, vous fait une loi de l'accomplir. J'exige que, pendant six se-

maines, vos relations apparentes avec votre complice restent les mêmes. Tout changement brusque pourrait éveiller l'attention du public; et malheur à vous si, par quelque imprudence, vous faisiez naître des soupçons; qu'excepté la furie infernale qui vous a dénoncé, personne n'a pu jusqu'à présent former sur votre compte : tant vous avez avec un art affreux su couvrir du voile des vertus, que vous n'avez pas toute la noirceur de votre âme. Si on pouvait imaginer mon déshonneur, le sang de votre amant laverait mon injure; je ne l'épargne que pour ne pas apprendre à tout Paris jusqu'à quel point j'ai été trahi. Dans six semaines il sortira de chez moi pour n'y plus rentrer. Quand il y aura trois mois que je serai délivré du tourment que je m'impose en me

condamnant à le revoir, il sera temps d'achever l'expiation que j'ai le droit d'attendre. « Je jure, avez-vous dit, si » je manque à mes devoirs, de vous dé» livrer par ma mort du malheur de » voir sous vos yeux une épouse cou» pable; je le jure au nom de l'âme de » ma mère ». Ne croyez point que je permette que vous manquiez à ce serment comme à ceux de l'hymen. Aussitôt que le délai fixé sera expiré, je veux, sans que l'on puisse m'en accuser, ni connaître quelle raison vous aurez eue de quitter la vie, que vous fassiez couler dans vos veines un poison aussi sûr que prompt !... — Ah ! frappez, voilà mon cœur; punissez une infortunée que rien ne saurait justifier; mais n'exigez point que j'ajoute un crime à ceux que vous me reprochez... — En est-il aucun qui puisse

vous rendre plus coupable? Vous avez fait le serment de mourir, il faut l'exécuter : si vous vous y refusez, après avoir fait connaître à votre père votre infâme conduite, je pars à l'instant, j'emmène votre fille et m'ensevelis avec elle dans un désert assez sauvage, pour que l'on ne puisse pas lui reprocher les désordres de sa mère; mais ne croyez pas que je vous laisse l'espérance de jouir de mon malheur : non, si vous voulez conserver une vie sans honneur, elle sera au moins condamnée à d'éternels regrets. Avant de quitter cette maison, j'assouvirai la rage que je sens renaître au fond de mon âme, sur celui qui m'a ôté bien plus que la vie, puisqu'il m'a forcé à vous mépriser. Prononcez, madame, ou consentez à vous punir vous-même, ou à voir votre nom flétri, l'existence,

le bonheur de votre fille détruit pour toujours; et, ce qui vous touchera peut-être plus encore, le sang de votre amant versé par moi... Je voulus ouvrir la bouche pour chercher à l'attendrir; il m'imposa silence par un regard menaçant. — Je n'ai rien à entendre; ou jurez sur la vie de M. de Moncy que vous êtes décidée à m'obéir, ou après vous avoir enfermée dans votre appartement, pour que vous ne puissiez pas avertir votre complice, j'exécute sur-le-champ tout ce dont je viens de vous menacer. Encore une fois, prenez garde à votre réponse; elle va décider de notre sort à tous... — Hé bien! monsieur, puisque ma mort peut seule vous satisfaire, je fais le serment de me conformer entièrement à votre volonté. — Je le reçois; et, sans me permettre

de dire un mot de plus, il me quitta, me recommandant un inviolable secret.

Oui, je le garderai cet affreux secret; je descendrai dans la tombe sans me permettre de proférer une plainte; j'accomplirai le cruel sacrifice..... je l'accomplirai pour ma fille, pour conserver les jours d'Alfred : je ne puis douter que la moindre indiscrétion serait son arrêt. A cette pensée, je crains même que ces murs n'entendent mes gémissemens ; à peine j'ose me confier à la nuit.... Si ces feuilles, qui ne doivent être lues d'Alfred qu'après ma mort, étaient découvertes, si on me surprenait écrivant.... Je succombe à l'effroi que me cause cette idée.... Ah ! privons-nous même de cette dernière consolation, plutôt que d'exposer ce que j'aime.

DEUXIÈME FRAGMENT.

Repos de la tombe, tu es donc désormais tout ce qui reste à la triste Méline!... le songe décevant de la vie a cessé pour elle; elle n'a plus de l'existence que la faculte de souffrir. Jours funestes que me laisse un époux justement irrité : êtes-vous une faveur? êtes-vous un raffinement de cruauté?... Qu'osais-je dire ! est-ce à moi de me plaindre? à moi, la plus coupable des épouses et des mères ! N'avais-je pas moi-même prononcé mon arrêt quand, me confiant dans la force de mes regrets, que je prenais pour l'assurance de la vertu, j'appellai les mânes de ma mère à témoin du serment le plus redoutable. Imprudente et folle créature; l'amour qui gémissait au fond de ton cœur, te faisait

imaginer qu'il n'y avait pour toi aucune séduction à redouter. C'était bien plus à l'amant que tu croyais enseveli dans les flots, que tu jurais de te donner la mort, si tu manquais aux devoirs de l'hymen, qu'à l'époux auquel tu allais associer ta destinée. Cependant, cet époux trahi, déshonoré par toi, réclame l'exécution de ce serment que, dans ta folle ivresse, tu avais oublié; il faut donc l'accomplir; il faut mourir.... Il faut mourir, quand à peine j'ai atteint mon cinquième lustre; il faut quitter tout ce que j'aime; il faut abandonner ma fille....! Quel nom j'ai prononcé ! il m'ôte et me rend à la foi le courage. Pauvre Zulmée, c'est pour toi surtout que j'ai dû souscrire à l'ordre barbare de ton père. Quand il n'y a point d'alternative entre la mort et le déshonneur, dois-je

résister. Suporterais-je que ma faute rejaillisse sur ma fille....? la verrais-je me reprocher mon crime, qui peut-être la priverait à jamais de la douceur d'être mère? Non, puisque les voiles du trépas peuvent seuls dérober ma honte aux yeux du monde, je remplirai ma promesse; encore quelques mois et j'aurai cessé d'être.

Toi qui me condamnes à faire couler dans mon sein un principe destructeur, ne te croiras-tu vengé que du moment où mes yeux seront fermés pour toujours. Va, j'endure dès à présent un supplice bien plus cruel que toutes les angoisses de l'gonie, puisqu'il me faut renoncer sans retour à l'objet de l'amour le plus tendre : c'est là vraiment mourir; c'est là sentir se briser tous les liens qui retiennent à la vie. Epoux trop of-

fensé, punis-moi, je le mérite bien; car, au milieu des maux que ma criminelle passion a attiré sur nous, je brûle encore d'un feu que les glaces même de la mort ne sauraient éteindre.... En cessant de vivre, je cesserai d'être enchaînée; puis-je donc craindre le trépas, puisqu'il va rompre des liens odieux; des liens que je n'aurais jamais dû former. Alfred avait mes premiers sermens; devais-je penser qu'il n'existait plus; le coup qui aurait tranché la trame de ses jours, n'aurait-il pas fini les miens.... C'est envers lui que j'ai été parjure, et c'est vous, époux cruel, qui me punissez ! mais votre haine est trompée ! loin de faire notre malheur, vous allez commencer notre félicité. Oui, mon Alfred, bientôt tu me suivras dans la tombe; car tu ne me survivras pas, et alors nos âmes,

éternellement unies, goûteront un bonheur sans mélange.... Mais, que dis-je ; en est-il dans une autre vie pour les êtres coupables ? ne suis-je pas déjà assez criminelle ; pourquoi m'ordonner un nouveau forfait ? n'est-ce donc pas assez des douleurs qui ont flétries les années de ma jeunesse ; pourquoi voulez-vous, homme barbare, que je n'arrive aux pieds de l'Etre des êtres, que pour y entendre l'arrêt de ma réprobation ? Si je vous obéis, en vain ma mère implorera pour moi la miséricorde divine ; je n'aurai rien à attendre.... Je serai plongée dans les ténèbres éternelles ; je serai pour toujours dans ces lieux où l'on n'aima jamais.... Je ne connaîtrai plus que la haine.... Alfred, je te verrai avec horreur ; le reproche et la fureur seront pour l'éternité notre

partage.... Je puis tout, hors me condamner à cet épouvantable supplice. C'est en vain que l'on compte sur ma promesse; je ne dois à personne de réparer un crime par un autre crime... Et le parjure n'est-il pas le plus affreux de tous? Il me semble au milieu de ces nuits effrayantes que je passe, abandonnée de la nature entière, sans que le sommeil vienne rafraîchir mes yeux inondés de pleurs; dans ces nuits qui ont succédées à celle qui a tout détruit pour moi; il me semble, dis-je, que je vois à mes côtés l'ombre de ma mère, qui m'ordonne d'accomplir le serment dont je l'ai rendue garant. Elle me montre sa tombe et m'engage à l'y suivre. J'y descendrai, mânes chéries et redoutées; oui, j'y descendrai; mais au moins, puisqu'il me faut renoncer à celui que vous aviez choisi

pour mon époux, souffrez qu'avant je dépose mes dernières pensées sur ces feuilles trempées de mes larmes. Alfred! mon Alfred! elles te prouveront que quelles que soient mes fautes et mon malheur, ce n'est pas volontairement que je quitte une terre où je te laisse. Mais j'entends du bruit; me refuse-t-on même la liberté des nuits; et mon juge vient-il se repaître des souffrances de sa victime? C'est lui, cachons cet écrit....

TROISIÈME FRAGMENT.

N'hésitons plus à satisfaire un époux trop offensé; mourons, puisque la mort seule peut apaiser le feu qui me dévore. Pourquoi, homme cruel, avez-vous fixé un terme aussi reculé au sacrifice que vous exigez?

est-ce pour me faire boire goutte à goutte le calice? Pourquoi voulez-vous qu'Alfred reste près de moi, puisque la nuit de la tombe est déjà entre nous? Les vengeances des Euménides sont moins affreuses que celles que vous tirez d'une infortunée qui, sans votre fatal amour, serait encore innocente.... Voir à toute heure un objet adoré sans oser lever les yeux sur lui; craindre de lui adresser une seule parole de consolation quand le plus sombre désespoir se peint dans tous ses traits; se sentir à chaque minute prête à succomber sous le poids de ses souffrances, et être obligée d'affecter une parfaite tranquillité; avoir la mort dans l'âme et le sourire sur les lèvres; c'en est trop, c'est au-dessus du courage d'une faible créature! Ah! si les combats qui se passent

sans cesse dans mon cœur pouvaient du moins en briser les ressorts; s'ils suffisaient pour arrêter le cours de mon sang; si ma vie finissait avant que j'aie perdu l'espérance de te voir à ma dernière heure; si, dans cet instant, ma main défaillante pouvait presser la tienne, et mes regards mourans rencontrer les tiens, je bénirais des maux qui, me délivrant de l'horreur du suicide, me procureraient une mort si douce; mais je ne puis m'en flatter. Si la douleur suffisait pour donner la mort, n'aurais-je pas expiré quand je me suis vue déshonorée, perdue sans retour? La honte n'aurait-elle pas éteint en moi le flambeau de la vie, quand il a fallu me retrouver avec toi devant M. d'Orgeville, le matin même qui a suivi cette fatale nuit?.... J'ai cruellement

souffert depuis que j'existe. Eh bien ! Alfred, aucun instant ne m'a paru aussi pénible que celui-là... Mon ami, sais-tu quel empire il a fallu que l'amour prît sur moi pour me faire oublier les lois de l'honneur ? sais-tu combien elles m'étaient chères ? sais-tu que j'aurais mieux aimé la mort que de les abandonner ; et que l'image des souffrances que te causaient mes rigueurs a pu seule me faire manquer à mes devoirs. Si tu le sais, si tu as quelque idée de l'âme de Méline, tu sentiras ce qu'a été pour elle ce douloureux moment, lorsqu'à l'heure du déjeûner tu es venu prendre à table ta place accoutumée vis-à-vis de moi, et que M. d'Orgeville semblait épier jusqu'aux battemens de mon cœur ; j'aurais voulu que la terre s'entr'ouvrît pour m'engloutir.... Malheureuse ! ce

n'est pas dans cet instant que tu aurais dû souhaiter qu'elle te cachât dans son sein ; c'est en sortant de ce bosquet témoin de ta défaite. Tu gémis des suites de ton crime : tu rougis de te voir exposée au mépris de celui envers qui tu es si coupable : c'était lorsque tu manquais à ta foi qu'il fallait mourir de désespoir. Dans ton malheur, es-tu digne de quelque pitié ? Quel est le sentiment auquel tu te livres lorsque tu as détruit le bonheur d'un homme estimable, qui t'a donné tant de preuves d'amour ; lorsque tu as oublié tous les devoirs de mère. Quand tu dois te préparer à paraître devant le juge des juges, quel est le sentiment qui domine dans ton cœur ? l'amour ! Quel est le mal qui te paraît le plus insupportable ? celui d'être privé de l'objet de ta folle

passion.... O ma mère ! ma mère ! toi dont la vertu fut toujours si pure, si tu peux avoir encore quelque pitié de ta malheureuse fille, demandes au Dieu de toute bonté de rendre quelque calme à son cœur, de purifier ses sentimens. Ne lui demandes pas que je cesse d'aimer Alfred ; ce serait au delà de son pouvoir ; mais demandes-lui que cette flamme ne soit plus qu'une flamme céleste. Demandes-lui que j'accomplisse sans horreur les ordres d'un époux, auquel mes fautes envers lui ont donné le droit d'ordonner ma mort. Demandes-lui de ne pas m'imputer à crime un suicide involontaire... Religion sacrée, dont j'ai abandonné les lois, mais que je n'ai jamais cessé de croire ; pouvez-vous me le permettre ?... Quels combats ! quelles alternatives !.. Je ne puis les soutenir...

Mes forces m'abandonnent... la plume échappe de mes doigts, mes yeux ne voient plus qu'au travers d'un nuage...

QUATRIÈME FRAGMENT.

Ma sœur, ma chère Aurore, peux-tu m'abandonner aussi long-temps ; ton cœur ne te dit-il rien des souffrances du mien? ne sens-tu pas combien j'aurais besoin de toi?... Hélas! je me plains de ton absence ; ta présence serait un mal de plus, puisqu'il me faudrait dissimuler aussi avec toi, et qu'il me faudrait craindre qu'un seul soupir te fît deviner le secret de mon agonie, et ce n'est pas à présent que je dois me plaindre de ton abandon ; c'est lorsque tu m'as laissé tomber dans le piége que me tendait l'amour. Devais-tu me quitter un instant? Ne

devais-tu pas me traiter comme un malade en délire?... Ne t'apercevais-tu pas que je n'avais plus ma raison; que j'en avais perdu l'usage au moment où, engagée pour jamais, je retrouvais Alfred? Tu devais me préserver du danger où, sans toi, je n'aurais jamais été exposée. Non, sans toi, jamais je n'aurais nommé M. d'Orgeville pour mon époux. Pauvre Aurore, qui te consoleras si un jour tu apprends tout le mal que tu m'as fait. Alfred! lorsque tu connaîtras la cause de ma mort, laisses-là ignorer à ma sœur: si elle le savait, son bonheur serait détruit; il m'a trop coûté pour n'avoir pas besoin de penser que rien ne le troublera. Aurore, ne reviens donc que lorsque l'infortunée Méline n'existera plus; n'ajoutes pas par tes douces caresses aux angoisses qui la déchirent.... Fût-

il jamais un sort plus affreux que le mien ; tous les sentimens qui firent mon bonheur, ne serviront plus qu'à accroître mes tortures.... Plus j'aime, et plus je souffre ! Je voudrais être seule... seule avec l'image de la mort ; peut-être m'habituerais-je à la voir sans crainte, car je ne chercherai point à me targuer d'un courage que je n'ai pas : je ne puis, malgré toutes mes infortunes, me défendre d'un sentiment de terreur, en songeant que bientôt l'heure suprême va sonner pour moi... Mais je pourrais surmonter ma faiblesse, si je n'étais pas sans cesse entourée de tout ce qui naguère faisait le charme de ma vie. Quand je vois ma Zulmée me sourire, quand je me sens enlacée de ses petits bras, puis-je vouloir mourir. En ai-je la force, quand j'entends le son enchanteur de

ta voix, que mes yeux craintifs se portent sur toi à la dérobée, et que je songe à ton désespoir lorsque tu apprendras que ton amie n'est plus.... Le croiras-tu ? je redoute même pour M. d'Orgeville d'exécuter la sentence qu'il a prononcée.

Alfred ! toute pénible que soit ma situation, j'éprouve cependant depuis quelques jours un grand adoucissement à mon malheur; je suis plus satisfaite de moi. La nature qui se révolte toujours contre la destruction, la crainte d'attirer sur moi les châtimens célestes en consentant, pour satisfaire la vengeance de M. d'Orgeville, à me donner la mort, et le raffinement de cruauté que je croyais voir dans cette manière de se délivrer de ta malheureuse amie, m'avait, dans les premiers momens, causé une

sorte d'horreur pour celui dont je porte le nom. Lorsque c'est moi qui ai mérité sa haine, ce cruel sentiment, qui me fut jusqu'alors inconnu, semblait prêt à germer dans mon cœur pour le dévorer. Haïr, et haïr le père de son enfant, c'est connaître d'avance les tourmens de l'enfer. O mon Dieu! que je vous rends d'actions de grâces de m'avoir préservée de ce dernier malheur. Je voudrais, mon ami, pouvoir te faire partager l'espèce de joie qui soulève le poids de douleur qui m'oppressait depuis le jour où mon arrêt a été porté. Oui, âme de mon âme, cette sensation que je ne croyais plus faite pour moi, je l'éprouve, en sentant renaître dans mon cœur l'attachement et le respect que m'avait inspirée la conduite de M. d'Orgeville envers nous. Pourrions-nous

même nous vanter de savoir aimer comme il nous aimait..... Son âme passionnée avait mis en nous toutes ses affections.... Après s'être plaint long-temps de ma froideur, et de ne pas trouver en toi une amitié égale à celle qu'il te portait; c'est lorsqu'il commençait à croire que nous répondions à son affection qu'il acquiert la preuve que nous le trahissons.... qu'il doit croire que pour prix de la tendresse la plus vive nous l'avons trompé d'une manière affreuse... Puis-je donc m'étonner qu'il veuille ma mort? Je regrette seulement qu'une puissance invisible ait arrêté son bras... S'il eût tranché alors mes jours, que d'angoisses il m'aurait épargnées; mais quelle qu'horrible que soit la route qu'il m'ordonne de prendre pour sortir de la vie, je le lui pardonne, et désire

que, lorsque je ne serai plus, il reprenne le repos que je lui ai enlevé: je m'accuse seule de notre malheur. Devais-je compter sur moi? ne devais-je point, lorsque je te trouvai chez lui, te nommer à mon époux, et mettre ainsi entre nous une barrière insurmontable?..... Mais j'ai voulu me croire forte pour ménager ma faiblesse. A l'instant où tu me fus rendu, lorsque je n'avais plus d'autre espérance que de te suivre dans la tombe, tout me parut possible; si ce n'est de me priver du bonheur de vivre près de toi. Le Ciel sait pourtant que ma confiance dans mon respect pour la vertu, est la seule cause de ma perte: c'est une erreur trop commune aux âmes innocentes; je croyais que l'on pouvait aimer, s'enivrer de la pure volupté de voir

à toute heure un objet chéri, respirer le même air que lui, sans abandonner le sentier de l'honneur.... Je paye cher ma présomption, elle va me coûter la vie; mais, dois-je me plaindre de celui que nous avons si cruellement outragé, lorsqu'une femme odieuse, une femme que je ne veux pas même nommer, tant sa pensée fait naître en moi de genres de douleurs.... a su lui faire croire que nous avions, par une basse intrigue, calculé froidement son déshonneur. L'impossibilité où je suis de lui prouver que j'ignorais ton existence; que si nous fûmes coupables, le hasard seul a favorisé l'amour, est un de mes plus grands tourmens : la vérité elle-même a perdu sa force dans la bouche du parjure. Tout ce que je puis lui dire, pour le convaincre que je ne méri-

tais que la pitié, jusqu'à l'instant où j'ai cessé de résister à une passion presque invincible, est inutile. Il ne croit rien de ce qui peut nous justifier. Est-il donc étonnant que sa fureur soit au comble ; et nous devons tout lui pardonner lorsqu'il se croit forcé, pour échapper à la honte, d'ordonner mon trépas... Alfred, il mérite notre pitié. Nous qui connaissons si bien l'amour et toute sa violence; qui savons à quel point il peut égarer, refuserons-nous notre compassion à cet homme dont il altère la raison.... Tout me prouve que les droits de l'hymen, loin d'avoir diminué la fatale impression que mes faibles charmes ont fait sur M. d'Orgeville, ont ajouté à sa passion. Le sacrifice qu'il croit faire à la justice et à sa fille, il le fait, n'en doutez pas, à la jalousie. Son âge, l'idée que

lorsque je deviendrais libre, tu pourrais jouir d'un bien qu'il a perdu, ne lui permettent pas de révoquer une sentence dont cependant l'exécution le fait frémir. Le calme qu'il affecte t'inspire, je le vois, une sécurité que je bénis, puisqu'elle te donnera la force de t'éloigner; mais que d'orages succèdent à cette tranquillité trompeuse.... Ses tourmens ajoutent aux miens. Lorsque je crois trouver dans l'ombre des nuits la liberté de me livrer sans danger à tous les mouvemens de ma douleur, M. d'Orgeville entre tout à coup dans ma chambre, pâle, les yeux égarés : Vous le voyez, me dit-il, il n'y a plus pour moi de repos; il n'y en aura que lorsque vous n'existerez plus. — Eh bien! monsieur, vous le retrouverez bientôt; car, si vous ne changez

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

point de résolution, je remplirai ma promesse.... — Oui, tu la rempliras, Méline, ou mon rival périra ! Mais, crois-tu que je te survive? — Puisque c'est pour votre fille que vous exigez que je meure, vous devez vous conserver pour elle. — Pour elle! ah! si tu l'avais aimée cette enfant, aurais-tu trahi un malheureux qui ne demandait que ton amitié, et de ne pouvoir douter de ta vertu? Sais-tu à quel degrés d'infortune tu vas réduire ta fille? le même coup lui enlèvera les auteurs de ses jours. Non, je ne vivrai point sans toi. Si l'honneur me défend de te laisser exister, l'amour veut que je te pardonne. Mais puis-je l'écouter quand ma faiblesse me rendrait la risée du monde... Si je croyais au repentir que tu me marques, je t'emmenerais dans le désert le plus

sauvage de l'Amérique, et nous y vivrions pour élever notre enfant. — Vous me trouverez, monsieur, toujours prête à me conformer aux lois que vous voudrez m'imposer : les lieux les plus sauvages ne m'effraieront pas, si je puis y vivre pour vous prouver la sincérité de mes remords, et soigner l'enfance de ma fille. — Je le crois : tu y porterais l'image d'Alfred ; tu en reviendrais peut-être pour lui donner ta main ? Non, non, point de folle pitié.... Il faut que tu meures, que tu accomplisses ton serment. — Je l'accomplirai.... — Oui, tu mourras ; et en prononçant ces mots, il tombe presque sans connaissance sur un fauteuil. Je m'empresse de lui prodiguer mes soins : il les reçoit d'abord avec l'air de la reconnaissance, m'entoure de ses bras, me serre contre sa

poitrine haletante, et semble retrouver ainsi quelque calme; mais bientôt il m'éloigne, me repousse avec effroi; et, se levant précipitamment, il court se renfermer dans son appartement. Il n'est pas de nuit où de semblables scènes ne se renouvellent, et ne me fassent souhaiter de mettre un terme à ses tourmens et aux miens en terminant ma vie. Plusieurs fois, pour les éviter, je feins de goûter les douceurs du sommeil, douceurs qui ne sont plus connues de ta malheureuse amie; mais je n'y gagne rien, loin de là; mon époux, croyant que je ne puis ni le voir ni l'entendre, s'abandonne sans contrainte à toute la vivacité de sa passion. S'il trouve quelques-uns de mes vêtemens près de mon lit, il les couvre de baisers; il s'empare du ruban qui entourait ma taille, le place

sur son cœur; puis aussitôt le rejette, comme s'il y avait posé un charbon brûlant : alors il m'adresse à la fois les plaintes les plus touchantes, les reproches les plus amers et les plus tendres protestations d'un amour malheureux. L'image des souffrances que je cause à cette âme ardente me déchire. Je ne puis me consoler de la fatalité qui l'a conduit à Erlac, bien à cause, je l'avoue, des maux que sa tendresse nous a faits; mais plus encore à cause de ceux qu'elle lui fait ressentir. C'est ainsi que tout sert à accroître le désespoir de ta pauvre Méline. Cependant, quelque mal que me fasse M. d'Orgeville par l'expression de sa douleur, je lui dois un grand bien, puisque la pitié qu'elle m'inspire m'a rendu pour lui tous les sentimens qu'il mérite. Résolue à lui

obéir, je le répète encore, je lui pardonne d'avance ma mort. Puisse le Dieu de bonté me la pardonner de même! Quelquefois je m'en flatte : car je n'y consens que pour éviter de plus grands malheurs, et ne m'y résoudrai qu'après avoir tout tenté sur M. d'Orgeville, pour qu'il ne se condamne pas lui-même en me condamnant. C'est pour lui que je lui demanderai de me laisser la vie; mais, je le sens, s'il faut descendre dans la tombe, ce sera avec un calme qui déjà s'empare de mon âme; et, pour la première fois depuis que la foudre m'a frappée, je sens que le sommeil va rafraîchir mes paupières.

CINQUIÈME FRAGMENT.

— Pauvre Méline! cesse de te flatter; tu n'as pas de repos à espérer avant

ta dernière heure : il n'en est plus pour un cœur abandonné à l'amour... Tyran impitoyable! qui me tiens asservie depuis que j'ai su me connaître, ne me laisseras-tu donc point me préparer à la mort?.... Non, tu te ris de mes pleurs; c'est en vain que je combats ta puissance. Plus fort que le remords et la terreur, qui me saisissent en pensant que je vais paraître devant un Dieu vengeur, tu me ferais tout oublier encore ; devoir, honneur, et le soin même de conserver les jours de ce que j'aime, si je pouvais jouir un instant, un seul instant de tes faveurs. Alfred ! Alfred ! hâtes-toi de partir; ta présence me fait mal, bien mal. Je le sens, mon esprit s'égare ; je suis près de toi dans une atmosphère embrasée, qui porte dans mes sens le trouble et le désordre....

Je m'applaudissais l'autre jour de me trouver plus digne de pardon: les sentimens que j'ai repris pour M. d'Orgeville me donnaient l'espérance de désarmer le courroux céleste..... Il me semblait que ma tendresse pour toi était entièrement épurée. Voulant commencer tous les sacrifices qui me restent à faire par l'un des plus douloureux, je résolus de me priver de tout ce qui me vient de toi, et surtout de tes lettres; de ces lettres où l'amour le plus passionné se peint à chaque mot. Certaine que M. d'Orgeville ne pourra me surprendre, je réunis donc tous les monumens de ta tendresse, que je veux confier à ma sœur. D'abord, j'ose à peine y jeter un coup d'œil furtif : je n'ai pas besoin de revoir ton image; elle est gravée dans mon cœur

en traits ineffaçables..... Mais ne me serait-il pas permis, avant de renfermer ces lettres sous l'enveloppe qui va me cacher des caractères chéris, de les relire encore une fois ? Méline, résiste à ce désir dangereux, me crie la voix de la raison ; mais c'est en vain, c'est un dernier moment de bonheur que je ne pourrais me refuser sans être trop cruelle envers moi-même. Aurore arrive demain, demain je lui remettrai ce dépôt, qui ne sera rendu à Alfred qu'après ma mort. Je puis donc les lire, puisque c'est pour la dernière fois.... Imprudente, gémis de ta faiblesse : fallait-il t'exposer à un semblable danger? Pouvais-tu te permettre, à l'instant où tu ne dois plus rien entendre que la voix redoutable de la mort, d'écouter les expressions brûlantes d'un sentiment, hélas ! trop

partagé.... Depuis ce moment, je souffre des tourmens sans égaux. Ils sont affreux, puisque je me trouve si coupable que je n'ose qu'en tremblant descendre au fond de mon cœur. Te dirais-je, Alfred, les pensées criminelles qui m'obsèdent? ma main se refuse à les écrire. Cependant, je me suis promis de te faire connaître tous les mouvemens de mon âme; saches donc à quel point ma passion me rend insensée : condamnée à mourir, et bien plus, à être séparée de toi pour toujours, je suis prête quelquefois à violer toutes les lois de la pudeur, à perdre tout respect pour ma famille, à oublier ma fille elle-même, pour aller dans l'ombre de la nuit me réunir à la moitié de moi-même; être heureuse encore une fois; et à l'instant où ma tête reposerait sur ton sein, où

tes bras m'enlaceraient, d'un coup sûr et inopiné, terminer des jours que je ne regrette que pour toi; bien certaine que la même arme qui aurait tranché ma vie finirait la tienne..... Alfred! quand de tels projets peuvent se présenter à l'imagination de Méline, qui était née pour la vertu, à qui elle était chère, frémis des excès où l'amour peut porter; fuis, fuis loin de moi, tandis qu'il en est encore temps; éloignes-toi pour me préserver de ma propre faiblesse.... Mais, le peux-tu? les ordres de M. d'Orgeville te retiennent encore pour quelques jours.... Qui me rendra donc à moi-même? Ma mère, vous seule le pouvez; vous seule pouvez me sauver; que votre ombre me protège. Je me jette à genoux; Dieu de miséricorde, écoutez ma prière; permettez du moins que

mes derniers instans soient tous au repentir.... Alfred ! je ne suis pas entièrement abandonnée ; mes prières ne sont point rejetées, j'y trouve un soulagement à mes douleurs.... Ah ! pourquoi ne m'est-il pas permis d'implorer les secours de la religion ? mais, je ne le pourrais sans dévoiler le secret que j'ai juré de ne jamais révéler de mon vivant. Dieu fait homme, qui n'avez voulu participer à notre nature que pour souffrir pour nous, c'est dans votre pitié que j'espère, lorsque l'appui des ministres de votre religion sainte m'est refusé. C'est au pied de votre croix que je me réfugie ; j'y trouverai un asile assuré contre les mouvemens impétueux d'un cœur qui voudrait n'être qu'à vous.... Alfred ! quand je ne serai plus, c'est là, là seulement que tu trouveras la force

me survivre.

SIXIÈME FRAGMENT.

Mon frère, mon cher Édouard, m'est rendu après une trop longue absence, et je le retrouve aussi tendre que si nous ne nous étions jamais séparés. C'est ma sœur qui me le ramène! Réunion si long-temps souhaitée, pourquoi faut-il que vous ne serviez qu'à accroître mon désespoir? Tous les dons que m'avait fait la nature, augmentent mon supplice... Pauvre Aurore! si tu connaissais le sort qui attend ta sœur, tu en mourrais de douleur. Et toi, Édouard, qui avais versé tant de larmes en croyant comme moi que ton ami, que celui qui devait être ton frère, avait été englouti dans les abîmes de l'Océan; toi qui t'es montré si touché du sort qui m'a fait retrouver Alfred, que lorsque je ne

pouvais plus être à lui; quelle serait ton affliction si tu savais tous les malheurs qu'attire sur nous un amour dont long-temps nos parens nous firent un devoir.... Bon jeune homme, quelque coupable que soit ta sœur, je suis sûre que tu prendrais sa défense.... Mais, plus je suis certaine qu'il n'y a rien que tu ne fisses pour me sauver, plus je dois craindre que tu ne devines ce secret; si tu en avais quelque idée, en voulant conserver mes jours tu nous perdrais tous; Alfred serait la victime de ton zèle pour moi.... Monsieur d'Orgeville, depuis le retour d'Édouard et d'Aurore, épie jusqu'à mes mouvemens; il cherche à s'assurer si mes regards ne leur laisseraient point lire ce qui se passe en dedans de moi; et il faut que je fasse une étude continuelle pour que ma tristesse ne pa-

raisse pas à mon époux une indiscrète révélation. Amis de mon enfance, il me faut donc renoncer à la douce confiance qui a toujours régné entre nous. Heureusement vous êtes loin de vous douter de tout ce que Méline vous cache ; et lorsque la douleur qui me tue a décoloré mon front, que mes yeux s'éteignent dans les larmes, il m'est facile, pour vous cacher des maux bien plus cruels que ceux dont je me plains, de vous persuader que des souffrances physiques sont la seule cause de ma mélancolie et de l'altération de mes traits. Hélas ! votre empressement à chercher pour moi des moyens de guérison, est encore un tourment : pourquoi vouloir que je prenne soin de mes jours ? leur terme est marqué... Et toi aussi Alfred, tu me désespère par ta tendre sollicitude sur des souf-

frances qui, malheureusement, ne me conduiront point au tombeau. Dans un instant de liberté, tu as osé me dire que si tu n'étais pas tranquille sur ma santé, tu ne partirais pas.... Mon Dieu! pars, tu le dois ; pars, ou tu me coûteras bien plus que la vie.... M. d'Orgeville, loin de se calmer, paraît de jour en jour plus irrité, et le terme, en s'avançant, semble redoubler ses tourmens. Je le vois, il voudrais révoquer son arrêt ; mais la jalousie qui le transporte le rend inflexible. Si des vœux indissolubles pouvaient m'engager avant sa mort, et nous séparer à jamais, il consentirait, j'en suis sûre, à me laisser la vie ; mais il ne peut soutenir l'idée qu'un jour je serais libre.... pour moi, s'il me faut ou mourir ou vivre toujours loin de toi, mon choix est fait.

SEPTIÈME FRAGMENT.

Ai-je pu dire que je voulais que tu me quittasses ? Ah ! je me trompais moi-même quand je formais un semblable vœu.... Mon ami, est-il vrai que tu vas partir ? que bientôt nous allons être séparés pour toujours ? M. d'Orgeville m'a appris, ce matin, ce qu'il fait pour que ton éloignement paraisse naturel ; et, quelle que soit la haine qu'il affecte en parlant de toi, j'ai cru voir que l'amitié tendre que tu lui avais inspirée n'était pas entièrement éteinte. Il serait prêt à te percer le sein, plutôt de souffrir que je puisse être à toi ; mais, certain que ma mort mettra entre nous une barrière éternelle, il s'occupe de ta fortune, de ton sort à venir, comme il l'aurait fait autrefois....

Quel homme nous avons offensé ? Qui possède plus de qualités précieuses que lui ? Que de générosité ! que de noblesse d'âme ! Ah ! pourquoi les liens de la nature ne m'unissaient-ils pas à lui ? Il n'est point de sentiment qu'il n'eût obtenu de Méline, s'il n'eût pas exigé ceux qui ne pouvaient appartenir qu'à mon Alfred... Avoir mérité de perdre son estime, t'avoir enlevé son amitié, sont au nombre de mes plus grandes peines. Toi seul, Alfred, peut les adoucir, si tu écoutes les dernières prières de ton amie, et n'oublies point tout ce que M. d'Orgeville a fait pour toi. La reconnaissance a des droits imprescriptibles. Je me laissais emporter au délire de la passion, quand j'ai pu désirer que tu me suivisses dans le tombeau. J'exigerai de toi une bien

plus grande preuve d'amour : je te demanderai de vivre, de pardonner ma mort à M. d'Orgeville ; et si, un jour, il a besoin de tes soins, de te consacrer à lui. Plus heureux que ton amie, tu répareras ainsi nos torts envers mon époux. Pour moi, femme coupable et abandonnée à une passion criminelle, au moment où je t'excite à la reconnaissance ; quand je dois désirer que tu acceptes la place que M. d'Orgeville t'a fait obtenir ; que, trompé par le calme apparent de notre intérieur, tu pars, tu m'abandonnes à ma triste destinée, je démens aussitôt cette sage résolution ; et la seule idée qu'une grande distance va être entre nous, me met hors de moi-même..... Je me plaignais du mal que me faisait ta présence ; celui que va me causer l'absence sera bien

plus affreux, bien plus déchirant!! M. d'Orgeville s'est trompé dans sa vengeance, s'il a cru augmenter l'horreur de ma mort, en n'en fixant l'époque qu'après ton départ : elle me paraîtra douce en me délivrant d'une vie que ton éloignement me rendra odieuse..... Mais, est-il bien certain que tu vas quitter ta Méline, celle à qui tu as juré un amour éternel? Tu n'as pas voulu y consentir, lorsque ton départ nous aurait tous sauvés; quand nous aurions eu l'espoir de nous revoir..... A présent que je t'ai tout sacrifié, est-il vrai que tu vas m'abandonner?... Oui, tu partiras; c'est un devoir. Mais si ton amour était aussi vif qu'il l'était avant que j'eusse cédé à tes transports, pourrais-tu t'y résoudre?.... Ne suis-je pas ta femme? Ne suis-je pas à toi?

Si tu pars, je te suis.... Grand Dieu! ce crime me manquait!! Qu'ai-je dit? Je pourrais former la pensée d'abandonner ma fille, de couvrir de honte les cheveux blancs de mon vieux père!... Alfred! mon cher Alfred! ne reste pas un jour de plus; éloignes-toi sans tarder! Fais cesser les combats que se livrent, dans mon âme, la vertu et l'amour! Préserves-moi du malheur de devenir plus coupable! Laisses-moi! laisses-moi mourir! mais qu'au moins il me reste encore quelques droits à ton estime.

HUITIÈME FRAGMENT.

C'en est fait, je t'ai perdu!.... En vain je te cherche dans cette maison où tout me rappelle ton souvenir; en vain j'espère entendre le son de ta

voix.... elle ne viendra plus retentir au fond de mon cœur.... Tout est muet autour de moi... et je me crois déjà dans la solitude de la tombe.... l'espèce de calme que j'éprouve ressemble à celui qu'on y goûte..... Cependant, au milieu de ma profonde douleur, j'éprouve une sorte de satisfaction. Désormais, je suis certaine qu'aucun sacrifice ne sera au-dessus de mon courage, puisque j'ai pu consentir à ton départ, puisque j'ai pu commander aux mouvemens de mon âme; et que, protégée par la bonté divine, je n'ai exécuté aucun des projets insensés et criminels qui s'offraient sans cesse à moi..... J'ai triomphé de moi-même, je t'ai laissé partir.... Rien n'a pu te faire soupçonner le danger qui menace ton amie; j'ai su tellement renfermer au-dedans

de moi les combats qui me déchirent, que tu ignores tous mes tourmens.... Oui, tu les ignores, pauvre Alfred; sans quoi, m'aurais-tu abandonnée? non, j'en suis sûre. Si tu m'as quittée, c'est que tu crois ainsi me sauver.... Que tu es loin de te douter de la vérité? Tu t'es laissé surprendre à l'apparente sécurité de M. d'Orgeville; tu comptes sur son indulgence; tu ne connais donc pas la jalousie et toutes les fureurs qui l'accompagnent?.... Qu'il sera affreux le moment où ton erreur sera dissipée, où le bruit de ma mort viendra jusqu'à toi; et de quelle mort?.... J'ai connu tout ce qu'un semblable instant a d'horrible; car le Ciel ne m'a épargné aucun genre d'infortune.... Mais je sais aussi qu'on survit à toutes les douleurs. Quand j'ai cru que tu n'existais plus,

et que je ne suis pas descendue dans la tombe, elle ne s'ouvrira pas pour toi, et tu me feras le serment de ne point attenter à tes jours. Oui, je l'obtiendrai de ta tendresse!.... Dois-je me plaindre; j'ai la certitude de ne pas mourir sans te revoir?... Je crois entendre encore la promesse que tu m'as faite de te rendre près de moi dès que je te le demanderais, de ne vivre que pour ta Méline; je crois toujours sentir l'impression des baisers dont tu couvris ma main au moment de me quitter. Cette larme brûlante que tu y laissas tomber, il semble qu'elle est pénétrée jusqu'au fond de mon cœur pour y porter une ardeur nouvelle.... elle est là.... elle me dévore.... Mais du moins je mérite la pitié de mes amis, puisque j'ai su résister à toutes les insinuations

de l'amour au désespoir. Quand j'ai voulu te parler pour obtenir la promesse de me revoir lorsqu'un jour j'aurais besoin de toi, mon intention, il est vrai, était pure; mais à quel danger je m'exposais.... un instant de plus j'étais perdue; j'allais parler; j'allais te demander de me soustraire à la mort.... Comment la voir sans effroi, quand l'amour que je lisais dans tes yeux me faisait chérir la vie. Grâce au Ciel, une prompte fuite m'a sauvée!....

Je ne te dirai rien de l'état où je me suis trouvée lorsque, renfermée dans l'intérieur de mon appartement, j'ai pu donner un libre cours à mes pleurs; aucune langue ne pourrait peindre mes tourmens. Combien je te sais gré de m'avoir épargné les derniers adieux! Je me suis sentie prête

à perdre l'usage de mes sens, lorsqu'Édouard m'a appris que tu étais parti sans me revoir.... Heureusement nous étions seuls. Ce bon Édouard, comme il était touché de l'état où tu étais en montant en voiture..... Toutes mes souffrances ne sont rien pour moi auprès de l'idée de tes peines. Tu sais que je n'ai jamais eu la force de les supporter. Comme tu vas être malheureux loin de ton amie ! Que tu le seras bien plus encore, lorsque.... Pauvre Alfred !! Du moins ta mère te console; tu peux pleurer dans son sein; tu n'es pas, comme Méline, obligé de supporter seul le poids de ta douleur. Cette bonne mère, elle t'aime si tendrement !! Elle t'aidera à résister au chagrin que te causeras ma perte. Moi aussi j'en étais aimée : elle m'a-

vait choisie pour sa fille ! En lui disant adieu, un adieu qui sera le dernier, je croyais me séparer encore de ma mère, qui, en mourant, lui a remis ses droits sur moi. Elle a bien rempli ce qu'elle avait promis à son amie. J'ai retrouvé en elle la même tendresse que dans madame d'Érigny. Mais en vain je fus la plus aimée des femmes ; l'affection de tout ce qui m'entoure n'a pu me soustraire à ma destinée. L'amour m'a perdue... Ah ! mon ami ! pourquoi n'ai-je pas su te résister ? Que de regrets je t'aurais évité ; que d'espérance de bonheur l'accomplissement de mes devoirs nous eût laissé !... Pensée cruelle ! cesse de me persécuter, ou tu m'ôteras le peu de raison qui me reste.... Alfred ! depuis que tu m'as quittée que je suis à plaindre !!! Ma santé s'altère

visiblement; je ne puis écrire qu'avec peine. Je souffre beaucoup. Une fièvre intérieure brûle mon sang. Puisse-t-elle me conduire au tombeau!

NEUVIÈME FRAGMENT.

Déjà un mois depuis ton départ!... Avec quelle rapidité le temps fuit!... Bientôt il n'existera plus pour moi, ce destructeur de tout ce qui respire!! Bientôt les vastes régions de l'Éternité vont s'ouvrir devant la malheureuse Méline : la mort va m'y précipiter; et loin de pouvoir l'éviter, il faut que j'aille à sa rencontre.... Je commence à me familiariser avec son image. Peut-elle être bien redoutable pour celle qui ne calcule ses jours que par ses infortunes? La colère céleste cause seule mes craintes; mais

celles-là, je ne puis les vaincre!! C'est pour éviter le courroux du Juge suprême, que je m'abaisse jusqu'à la prière pour obtenir la vie; que je demande à genoux, à M. d'Orgeville, de ne pas exiger de moi une action réprouvée par les lois divines et humaines! Quelquefois il est prêt à se laisser attendrir; mais au moment où il paraît le plus ému, il me quitte, semblant se reprocher comme un crime ce qu'il nomme une faiblesse impardonnable. Quand je le revois, ce n'est que pour le trouver plus inflexible. Cependant, nul doute que sa rigueur envers moi ou lui coûtera la vie, ou altérera sa raison. On dirait souvent que son esprit est aliéné. L'état dans lequel je le vois me fait plus de pitié que le mien, parce que, loin d'avoir mérité son

malheur, sa tendresse, ses soins, son amitié pour nous devaient nous faire une loi de la reconnaissance. Et de quel prix nous avons payé ses bontés !.... Il continue à venir dans ma chambre, au milieu des nuits, soit pour m'accabler de reproches, soit pour exhaler les transports de la passion la plus ardente.

Ce que tu croirais difficilement, si un autre que moi te le disait, c'est que l'amitié trahie lui cause presque autant de douleur que l'amour outragé. Il veut que tu meures si je ne consens pas à me donner la mort; et cependant il te regrette. Quelquefois, dans ses tristes monologues, il te nomme comme par le passé : Son ami, son cher Alfred. Je suis certaine que si à l'instant où il me verra expirante dans d'horribles convulsions, son

âme ne s'exhale pas avant la mienne, il tombera dans une entière démence! j'en ai le cruel pressentiment, et je suis sûre qu'alors, perdant le souvenir de ce qui s'est passé, il voudra te revoir.... Alfred, pour prix de ma tendresse, pour prix de tout ce qu'elle m'a coûtée, j'exige, si comme je le prévois M. d'Orgeville a besoin de toi, j'exige qu'oubliant ma fin déplorable, tu ne conserves que la mémoire de ses bienfaits, et lui rende les soins qu'il eût dû attendre de moi; mais que dis-je, tu n'as rien à oublier! Si mon châtiment est affreux, mon crime le fut-il moins? Nous sommes seuls coupables! nous ne saurions donc trop faire pour celui que nous avons si grièvement offensé. Toi seul tu pourras peut-être réparer les fautes de ton amie; c'est par l'exercice des vertus

les plus pénibles que tu racheteras la moitié de toi-même ; que tu mériteras qu'après un temps d'expiation nous jouissions enfin du bonheur d'être réunis dans le sein de la Divinité : seul lieu où l'on s'aime d'une manière inaltérable. Une telle espérance suffira, je n'en doute pas, pour te commander des efforts au-dessus de l'humanité ; j'en suis sûre, tu seras sensible à ma prière : j'ai tout pouvoir sur ton âme... Douce et précieuse certitude, vous suffisez pour calmer tous mes tourmens ; je défie tous les coups du sort, puisqu'il ne m'a pas privé de ta tendresse, que je règne sans partage dans ton âme, et que ni le temps ni ma faiblesse n'ont altéré ton amour. S'il est vrai que ce sentiment enchanteur ne survit jamais à la beauté, que les années, en flétrissant mes charmes,

m'auraient enlevés mes droits sur ton cœur; je bénis la mort, puisqu'elle me préserve de ce malheur ! Au milieu de ces angoisses, je me dirai : il m'aime plus que lui-même; il restera fidèle à mon souvenir, et cette pensée adoucira tous mes maux.... Méline, c'est donc en vain que tu veux réduire ton cœur; que tu passes une partie des nuits en prière; que tu cherches à écarter de ta mémoire un souvenir trop présent; tu es tout à l'amour; chaque objet te rappelle ton amant; tout dans cette maison le retrace à ton souvenir. Ces lieux, qui ne devraient exciter dans ton âme que le repentir et la honte, y attisent un feu que rien ne peut éteindre ! Si mes pieds foulent ces gazons sur lesquels nous nous sommes si souvent promenés ensemble, je crois y retrouver l'empreinte de

tes pas; si le parfum de ces arbustes fleuris que tu as plantés, frappe mon odorat, je crois sentir ta douce haleine: partout je t'évite, partout je te retrouve. Zulmée, que je voudrais avoir toujours près de moi, car il faut se hâter de jouir des biens que l'on va perdre, Zulmée elle-même me parle sans cesse de son bon ami; me demande quand tu reviendras; dit qu'elle veut t'aller voir : pauvre petite, si ma mort la prive de son père, elle retrouvera en toi, je l'espère, tous nos soins, toute notre tendresse; mais moi je ne jouirai plus de ta présence; je ne recevrai plus des témoignages de ton amour; jamais... jamais mes yeux ne te reverront : j'ai tout perdu; qu'est-ce que la mort pourrait m'enlever à présent?

DIXIÈME FRAGMENT.

Le temps qui devait marquer le terme de ma vie est écoulé, et j'existe encore.... j'existe, parce que M. d'Orgeville l'a permis; sans quoi, soumise et résignée, j'aurais rempli ma promesse... Mais l'arrêt n'est pas révoqué, la violence de son amour fera ma perte; je n'ai plus d'espérance de le fléchir; cependant, je ne cesserai de lui demander grâce: je le dois, et pour ma fille et pour toi; et pour remplir les devoirs que m'inspire la religion; mais je le repète, je n'obtiendrai rien. Il ne varie point dans ses terribles menaces.... Je ne pourrais me soustraire à la mort qu'en consentant à me voir déshonorée; à te voir périr sous ses coups. Racheter ma vie à un tel prix, serait être bien plus cri-

minelle que je ne le serai en servant sa vengeance contre moi... Je porterai, il est vrai, à mes lèvres la coupe funeste; mais cette action pourra-t-elle m'être imputée à crime ? Socrate buvant la ciguë, était-il suicide ? Suis-je plus libre que lui de m'arracher à la mort ? Dieu bon, Dieu juste, qui voyez le fond de mon cœur, vous me pardonnerez un action inouïe peut-être, mais qui me rend plus digne de votre pitié que de votre courroux.... Pardonnez également à mon malheureux époux; la jalousie l'égare; son repentir trop tardif, il est vrai, pour la pauvre Méline, le punira assez ! Pour moi, je reçois avec reconnaissance les jours qu'il me laisse encore. J'espère qu'ils ne seront pas perdus pour l'Éternité, et serviront à me rendre digne de paraître devant le Rédempteur du

monde. Il ne me rejettera point de sa présence, puisqu'il a pénétré mon cœur de son amour; il ne m'a pas réprouvée, puisqu'il a permis, lorsque la tendre indulgence d'Aurore et de mon frère pouvaient ajouter à une faiblesse; puisqu'il a permis, dis-je, que je trouvasse un appui contre moi-même, dans les pieux conseils de l'abbé Dervaux. C'est encore un bien dont je te suis redevable, mon Alfred : c'est à toi que je dois ce digne ami, qui m'a appris enfin à me maîtriser. Il s'attend chaque jour à me voir implorer les consolations de la religion ; il ne sait pas qu'elles me sont refusées ; mais grâce à lui, j'en serai digne.... Le trouble des passions s'apaise enfin dans mon âme ! Prête à voir briser les liens qui l'attachent à sa misérable enveloppe, elle a su faire taire des sens mutinés, qui bientôt

n'auront plus d'action sur elle.... Je t'aime, Alfred, je t'aimerai à jamais; mais enfin, c'est comme un frère; c'est comme un esprit pur : Dieu seul sait ce qu'il m'en a coûté pour parvenir à un état si désiré !!

Chaque fois que je prenais la plume, le délire de l'amour la guidait. J'ai dû m'imposer la loi de renoncer à cet unique plaisir, jusqu'à ce que je fusse certaine d'avoir entièrement étouffé un feu qui me rendait indigne du pardon que j'implore.... Il l'est ! du moins je dois m'en flatter, du moins je suis sûre que je ne lui permettrai plus d'éclater.... Je puis donc ajouter quelques signes à ce mouvement de mes souffrances, de ma tendresse et de mes regrets.

Je te l'ai dit, M. d'Orgeville a permis que je demeurasse encore quelques temps sur une terre qui n'est plus pour

moi qu'un lieu d'exil. Le motif de cette condescendance mérite toute ma gratitude. Tu sais le peu de prix que j'attache aux richesses; je n'en aurais mis que pour les partager avec toi. Juges l'indifférence, le mépris que m'ont inspirées les faveurs de la fortune, lorsqu'au retour d'Édouard je me suis vue en possession du legs de ma tante... A cet instant, à quoi me servait un accroissement de biens ? ma fille n'en avait pas besoin; et quand je ne pourrai la guider dans le sentier de la vie, ne dois-je pas craindre pour elle les séductions attachées à une grande forture? Mais M. d'Orgeville me permet d'employer une partie de cet héritage de la seule manière qui puisse me flatter. Il consent que j'en dispose pour le bonheur de mes sœurs. Il me permet de vivre jusqu'à ce que je l'aie assuré.

Ah ! je ne suis pas entièrement infortunée, dès que je puis encore faire des heureux. Je n'ai point oublié, comme tu le penses bien, le plus jeune de mes frères. L'état où il s'est consacré ne demande point qu'il possède une fortune foncière ; mais il aura dix mille livres de rente viagère, qui le mettront à même de donner à mon père une existence commode, sans blesser la fierté de M. d'Érigny.

Lorsque le brûlant été remplacera cette saison où tout aime et se renouvelle, et qui, par un douloureux contraste, semble ajouter à mes angoisses ; quand le soleil pénétrera la terre de tous ses feux, la froide mort viendra arrêter les battemens de ce cœur, qui n'a jamais palpité que pour toi. Mais avant, mes deux sœurs seront unies à ceux qu'elles

aiment. Edouard donnera son nom à une femme charmante qui est digne de sa tendresse. Je serai témoin de leurs sermens, de leur félicité. Je te reverrai; j'entendrai encore le son de ta voix : je ne mourrai donc pas sans avoir savouré la plus pure volupté.

ONZIÈME FRAGMENT.

Peut-on aimer si passionnément, et ordonner avec autant de sang-froid les apprêts du supplice d'une femme adorée!!! O cœur humain! qui calculera jamais tes bizarreries! Qui pourrait imaginer que l'homme qui montre une si grande condescendance au moindre de mes désirs pour tout ce qui peut contribuer au bonheur et à l'agrément de mes sœurs; qui a voulu me faire jouir, dans cette circonstance, de toutes les apparences

de la considération et de l'amour ; qui s'est plu à m'entourer de ma famille ; qui la comble de preuves d'attachement, marque, au même moment, celui de ma mort ? Qu'il veuille que, me dérobant au tendre empressement de tous ceux à qui je suis chère ; après avoir conduit mes sœurs à l'autel, leur avoir servi de mère ; avoir entendu Édouard prononcer le serment d'aimer toujours sa compagne ; lorsqu'ils croiront que je vais partir avec eux pour les terres de ma belle-sœur, je feigne qu'une indisposition subite me retient à Paris ? C'est lorsqu'ils m'attendront, qu'ils hâteront notre réunion par leurs vœux, qu'ils apprendront que j'ai tranché mes jours !... Ils croiront que j'ai voulu les abandonner. Ah ! monsieur d'Orgeville ! toute coupable que je suis,

votre vengeance passe mon crime. Prête à vous obéir, je sens fléchir mon courage.... L'estime que m'a montrée mon père, mon père que, dans ma situation, je n'aurais pas voulu voir, m'a fait éprouver le sentiment le plus pénible ! Est-il un supplice plus cruel pour une âme délicate, que de s'entendre louer des vertus qu'on n'a plus ? Combien les épanchemens de sa tendresse, auxquels, pour la première fois, il croit que le devoir ne l'empêche pas de se livrer, me fait de mal ! Comme je sens vivement la douleur dont ses vieux jours vont être abreuvés !... Ne m'a-t-il revue que pour me perdre ? Et ma fille, ma fille, cette enfant si chère à mon cœur, faudra-t-il m'en séparer ! Depuis mon malheur, j'ai voulu qu'elle ne me quittât point. Je te

l'ai dit, j'étais avide d'un bien qui allait m'être enlevé. Mon amour pour elle s'est accru en proportion de mes soins. Faut-il y renoncer ? Faut-il mourir, quand elle a tant besoin de moi ?... Mais, suis-je digne de la guider dans le sentier de la vertu, où je n'ai pas su rester ?... Permettrait-on qu'elle fût près de moi ? non ; ou l'enleverait-on à sa mère !... La mort ou l'infamie, voilà tout ce que j'ai à attendre !!! Rien ne peut changer ma destinée. Lorsque quinze fois encore j'aurai vu le soleil reparaître sur l'horizon, il ne brillera plus pour moi ! La tombe s'ouvrira pour m'engloutir ; mais elle ne saurait retenir la partie pensante de mon être ; et si le Ciel permet qu'avant d'expirer je reçoive le gage de la réconciliation, l'instant où je quitterai la vie sera ce-

lui de ma délivrance... C'en est fait, ne disputons plus à la mort la victime qu'on lui dévoue.

Alfred ! bientôt la dernière lettre que tu recevras de ta malheureuse amie te parviendra. Tu seras bien loin d'en concevoir le sens... Tu ne sentiras que le bonheur de me revoir. Ce sera le premier mouvement de joie que tu aies connu depuis que tu as été forcé de me quitter. Elle calmera un instant les douleurs que tu peins à Édouard d'une manière si touchante, et qui m'ont fait verser tant de larmes. Mais que cette joie sera de courte durée !... Mon Alfred, je voudrais pouvoir t'épargner le coup affreux qui t'attend : je le tenterai encore; mais, je te le répète, je ne m'en flatte point. Un désespoir sombre et morne a remplacé

les mouvemens impétueux qui, dans les premiers temps, agitaient M. d'Orgeville. Quand je sollicite mon pardon, il ne paraît pas m'entendre... Il me dit seulement, d'un air égaré : Il faut mourir!!... Il ne paraît plus être à lui-même... Une seule idée le frappe : c'est qu'il ne veut pas que je lui survive... Comment espérer de toucher un esprit que la passion a entièrement obscurci?... Il faut donc savoir se résigner; il faut quitter la vie... Mais viens! hâtes-toi de te rendre à ma prière. C'est sous les yeux de la Divinité que je te verrai pour la dernière fois : c'est assez t'apprendre qu'elle ne peut plus s'offenser de mes sentimens pour toi! Cependant, si j'ai pu faire le sacrifice de ma vie, je ne pourrai renoncer, sans éprouver les tortures du désespoir, à te dire

un dernier adieu. Ne trompes donc pas mon attente : viens, viens ; et Méline ne craindra plus de s'envoler dans le séjour de lumière et d'amour, où elle attendra la moitié d'elle-même.

DOUZIÈME ET DERNIER FRAGMENT.

Un jour encore et cette main sera glacée, ce cœur ne battra plus, ces yeux ne verseront plus de larmes ; mais ils t'auront revu. J'aurai reçu ta promesse de ne pas abandonner, s'il a besoin de tes soins, le malheureux qui se prépare un avenir si effrayant. Bientôt je jouirai d'un bonheur si grand, que son attente suffit pour me donner la force d'envisager les instans d'horreur et d'épouvante qui le suivront.... Cependant, tout mon courage a pensé s'évanouir lorsque j'ai vu mes sœurs au pied de

l'autel ; lorsque je leur ai entendu prononcer le plus doux des sermens. Me rappelant que j'avais été destinée au même bonheur et à cette auguste cérémonie, où moi aussi j'avais cru mon sort uni pour toujours à celui de l'objet de ma tendresse ; me rappelant qu'innocente alors, je pouvais me faire gloire de mon amour, tandis que maintenant il faisait mon crime et allait causer ma mort ; j'ai senti mon front pâlir et mes genoux chanceler sous moi. Si quelques larmes n'étaient venues mouiller mes paupières, je serais tombée sans connaissance sur le pavé du temple. Un regard terrible de mon époux m'apprit qu'il avait lu ce qui se passait dans mon cœur, et qu'il fallait mieux commander à ses mouvemens. Combien il m'en a coûté pour m'en rendre maî-

tresse, et pour dissimuler le trouble affreux qui s'est emparé de mon cœur, quand Édouard et mes sœurs m'ont quittée. Croyant, sur la parole de M. dOrgeville, que je les rejoindrais bientôt, je craignais qu'elles ne s'étonnassent de mon émotion quand je leur ai dit adieu. Lorsqu'en les embrassant je me suis dit : C'est pour la dernière fois, je ne les verrai plus, un froid mortel a passé jusqu'à mon cœur; il s'est fait en moi une révolution si terrible qu'Aurore, effrayée de mon affreux changement, ne voulait plus partir; mais son beau-frère, empressé à la tranquilliser, lui a assuré qu'avant deux jours je serais bien, très-bien.... Il a raison, j'aurai cessé de souffrir; mais Aurore pourra-t-elle me pardonner d'avoir trompé sa tendresse? se pardonnera-t-elle de

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

m'avoir quittée?... Elle aussi aura besoin de tes soins.

Mon père, qui ne fut dur que par système, et se croit heureux parce qu'il se persuade qu'il a fait enfin le bonheur de tous ses enfans, me perce l'âme en me prouvant à quel point il m'a toujours aimée. Lorsqu'on lui a dit que ma santé me forçait de rester à Paris, il a été impossible de le décider à suivre ses autres filles : l'abbé d'Érigny, qui ne quitte jamais son père, est aussi resté. On voulait que je confiasse Zulmée à madame de Mello; mais je n'ai pu consentir à m'en priver. Voilà donc quels seront les témoins de mon agonie. M. d'Orgeville ne craindra-t-il point d'entendre les cris de leur douleur.... Encore une fois, je lui demanderai d'épargner les vieux ans de mon père;

d'avoir pitié de la mère de son enfant ; ma fille aussi lui demandera ma grâce. Alfred! puis-je faire plus pour te prouver ma tendresse?.... Mon Dieu! puis-je défendre davantage mes tristes jours? Ou touchez le cœur de mon époux, ou pardonnez-moi de ne pas résister plus long-temps....

M. d'Orgeville semble me fuir depuis que ma famille est partie ; cependant, après avoir écrit ces dernières pages, je me suis résolue à le chercher pour tenter un nouvel effort sur lui. Je suis entrée dans sa bibliothèque, où il était seul depuis le point du jour. J'ai tout fait pour le fléchir, tout promis; c'est inutilement, plus d'espoir, à moins qu'il ne soit sensible aux pleurs de sa fille. Pour moi, je n'essaierai plus à le faire changer ; mon âme est préparée à la mort : long-

temps je la vis avec crainte; mais elle ne m'épouvante plus.... Non, j'ai trop souffert pour ne pas obtenir mon pardon. Puisse le Ciel accorder à mes larmes que tu ne succombes pas en apprenant la fin terrible de celle que tu as tant aimée!... Cinq heures sonnent; deux heures encore, et je serai dans le temple où je dois te revoir. C'est là, c'est au bas du pilier près duquel je t'aurai vu pour la dernière fois, que je veux que l'on dépose mes dépouilles mortelles! Tu viendras pleurer sur ma tombe, et mon âme, qui pénétrera la tienne, te donnera la force de supporter une séparation momentanée.... Ah! mon ami, que la vie semble peu de chose; que son terme paraît court à celle qui va franchir la barrière de l'Éternité. Encore quelques instans d'at-

tente, et si notre repentir nous obtient le pardon de nos fautes, nous ne nous quitterons plus.... Pourquoi donc ces pleurs qui viennent malgré moi obscurcir mes yeux?... ne peut-on jamais vaincre entièrement la terreur qu'inspire le moment de la destruction.... La mort est toujours hideuse; celle qui m'attend l'est bien plus.... Ma mère, soutiens-moi.... c'est en ton nom que j'ai promis.... rien ne peut me dégager de mon serment..... Ombre chérie, attends-moi; j'acheverai sans faiblesse un sacrifice qui devrait être consommé depuis longtemps. Que mon courage en inspire à mon ami, lorsqu'il lira ce douloureux récit. Adieu, tout ce que j'aime. Quand tes yeux parcourront ces tristes pages, ta Méline n'existera plus; du moins elle aura perdu la faculté

de communiquer ses pensées ; mais elle sera près de toi ; elle te verra sans cesse, tandis que si elle restait sur cette terre de douleur, elle serait entièrement séparée de son Alfred ! Ce n'est donc pas elle qu'il faut plaindre... Adieu.... adieu, encore une fois ! dans peu je serai près de toi. Rendons grâce au Ciel qui nous accorde une si grande faveur.

CHAPITRE LXVII.

Qu'on n'imagine pas que j'eusse été en état de lire de suite ces fragmens. Lorsque Célanie me les remit, je ne pus même y jeter les yeux; et la première fois que j'eus assez de force pour les ouvrir, je passai, avec la rapidité de la pensée, de la première page à la dernière. Ces adieux si touchans, cette promesse que son âme resterait près de la mienne, portèrent dans mon cœur un sentiment que je ne puis définir. C'était de la douleur; oui, la plus vive douleur qu'une âme humaine pût ressentir; mais, cependant, elle n'était point sans charme. Sensibilité, présent du Ciel! tu

donnes à nos cœurs la faculté de jouir même des maux que tu leur causes. Je mourais en pensant que Méline n'était plus ; et cette mort eût été pour moi plus douce que la vie, puisque je pouvais dire, comme mon amie : Délivrée de son enveloppe, l'esprit qui l'anime s'unira pour toujours à la plus tendre et à la plus aimable des femmes. Mais reprenons ce triste récit.

Lorsque madame d'Orgeville m'eut quitté, elle se fit arrêter devant un magasin, où elle acheta de l'eau-forte, remonta en voiture, et se fit descendre à une rue avant celle où était situé son hôtel. Elle y entra seule et à pied, sans que ses gens la reconnussent ; elle avait les habits d'une de ses femmes. Elle traversa son appartement et entra dans une chambre près de la sienne, où sa fille jouait

en attendant son souper. Viens, dit-elle, demander quelque chose à ton père. L'enfant, qui adorait sa mère, laisse aussitôt ses jouets, et la suit. Quand madame d'Orgeville fut sortie de la chambre, elle prit sa fille dans ses bras (*), et lui dit : Mon enfant, j'ai eu bien tort; j'ai offensé ton père, qui est bien fâché contre moi : il refuse de me pardonner. Viens unir tes prières aux miennes; tu te jeteras à ses genoux, et lui demanderas qu'il oublie ma faute. — Oui, maman, je lui dirai que tu ne le feras plus. — Oh! oui, tu lui diras que je passerai ma vie à lui prouver mon obéissance. — Va, sois tranquille, papa te pardonnera : il est si bon! Tu sais bien qu'il m'a pardonné quand j'avais dé-

(*) Fait entièrement historique.

chiré son beau livre ; il te pardonnera aussi.

Madame d'Orgeville, rassurée par la naïve confiance de son enfant, entre dans le cabinet de son époux. Il ne parut ni la voir, ni l'entendre. Elle s'approche avec sa fille, et se jette, ainsi que l'enfant, à ses genoux. Faut-il donc mourir, et rien ne peut-il vous fléchir ? — Papa, pardonnes à maman, je t'en prie; elle ne te fâchera plus. Sans détourner la tête, sans daigner voir à ses pieds cette infortunée, sans lever les yeux de dessus son livre, il lui dit : Cessez de m'importuner; je suis las de ces scènes, qui sont aussi ridicules qu'inutiles. — Vous le voulez donc, monsieur ? — Oui; et il y a long-temps que cela devrait être fait.

Ce mot n'était pas achevé, que ma-

dame d'Orgeville avait avalé la liqueur mortelle qu'elle avait achetée au moment où elle me quitta, et dont l'effet fut si prompt, qu'elle tomba sur le parquet en poussant des cris aigus. — Oh ! papa, qu'a donc maman ? Vois, si tu lui avais pardonné, elle ne souffrirait pas ainsi. M. d'Orgeville, frappé comme de la foudre par les reproches de son enfant, est aussitôt déchiré de remords. Il voit toute l'horreur de son crime. C'est lui qui a porté sa victime au dernier degré du désespoir. Il voudrait, aux dépens de sa vie, avoir arrêté son bras au moment où elle a pris la funeste liqueur. Tout son ressentiment cède à l'horreur de la voir expirer dans ces cruels tourmens. Il appelle à grands cris. On vient. Toute la maison retentit de sanglots. L'enfant s'attache sur le sein

de sa mère, et ne veut plus s'en séparer. Elle ne cesse de dire : Il n'a pas voulu lui pardonner; ma pauvre maman ! On ramasse la fiole qui contenait la funeste liqueur : c'est de l'eau-forte ! s'écrie-t-on. Le vieux Dupont regarde son maître avec effroi. M. d'Orgeville appelle à grands cris des secours, promet la moitié de sa fortune si on peut la sauver. Les médecins arrivent, emploient des moyens qui tous sont inutiles, et ne font que hâter sa destruction.

M. d'Érigny, retenu depuis le matin dans son lit par une violente attaque de goutte, entend des gémissemens et prononcer le nom de sa fille. Il sort de son lit, et, avec l'aide de son fils, il se traîne près de celle dont il a fait le malheur, accuse son gendre et lui-même, et dit qu'il mourra, si Méline meurt.

L'abbé Dervaux, qui venait chaque jour porter des consolations dans le cœur de Méline, arrive au milieu de cette scène de désolation, et trouve son ami dans un état plus violent que celui de sa victime, qui, à force de souffrances, n'avait plus la force de les sentir, et commençait à reprendre la connaissance. Telle on voit une lampe, au moment où elle va s'éteindre, jeter un dernier éclat, ainsi l'âme de mon amie, avant de se séparer de son corps, montra à quel point elle était sensible et généreuse. Ah! c'est vous, dit-elle; c'est vous que le Dieu de miséricorde m'envoie pour m'absoudre d'un crime affreux. J'ai osé attenter à ma vie : j'avais été coupable; je suis devenue criminelle. Mon enfant, ma chère fille, aimes ton père, et ne l'accuses pas. Ah!

c'est le dernier trait! s'écria M. d'Orgeville. Elle me pardonne ! Je suis un monstre. Et saisissant un couteau qui se trouvait sur la cheminée de son cabinet, il allait s'en percer : on n'eut que le temps de le lui arracher; il fallut s'assurer de lui pour qu'il ne se brisât pas la tête contre les murs. Il ne donne plus aucun signe de raison. On avait porté Méline sur son lit : elle en fit écarter tout le monde, et confia au Ministre de Dieu la funeste histoire de nos amours et de la vengeance de son époux, s'accusant seule des maux qu'elle souffrait, et attendant de la justice divine qu'ils luiservissent d'expiation. Ce monument d'un touchant repentir serait demeuré enseveli sous le secret impénétrable de la confession, si toute la conduite de Méline, jusqu'à son dernier sou-

pir, n'eût pas attesté son touchant repentir. Elle voulut revoir son époux, pour l'assurer qu'elle se reconnaissait seule coupable. Il n'avait plus la faculté de lui répondre. Une morne stupeur avait succédé à ses transports; mais il ne quitta point sa chambre, et elle ne cessa de tout employer pour le consoler, malgré ses horribles souffrances.

L'arrivée d'Édouard, d'Auguste et de leurs compagnes, à qui on avait envoyé un courrier, acheva de porter le désordre dans la raison de M. d'Orgeville. Il ne dissimula plus sa conduite et les motifs qu'il en avait eus; il nomma la Marquise comme l'auteur de tous ces maux; cette femme perfide lui ayant persuadé que Méline et Alfred étaient d'accord avant son mariage, pour jouir impunément de la plus criminelle liberté : que

c'était la raison qui m'avait engagé à changer de nom.

Tous se réunirent pour l'assurer que jamais il n'avait existé de dessein formé de le tromper ; on lui en fournit les preuves ; il les écoutait en silence ; chaque mot redoublait sa douleur, et sa démence devint complète.

Méline, après avoir tracé quelques lignes pour marquer sa reconnaissance à ses amis, récompensé ses serviteurs, et fait une pieuse et charitable donation, ayant raconté à sa sœur ce qui s'était passé entre nous dans notre dernier entretien, voulut employer ce qui lui restait de force à me donner un témoignage de son amour ; et quand elle m'eût recommandé aux soins d'Aurore et de l'abbé, elle écrivit cette lettre si souvent trempée de mes larmes :

Lettre de Méline à son lit de mort, à Alfred.

Il est accompli l'affreux sacrifice.... le tien commence, cher Alfred..... ne trompes pas l'espoir de ton amie mourante.... c'est de toi qu'elle attend la rémission de ses fautes.... toi seul, par l'exercice des vertus les plus pénibles, peut faire oublier à Dieu et au monde combien nous fûmes coupables. Ma réputation, que ma mort devait conserver, est perdue par cela même. Cependant, je suis plus heureuse que je ne devais l'espérer : tout ce que j'aime m'entoure et me pardonne.... S'ils pouvaient modérer leur désespoir, ma fin ne serait point sans douceur.... Que de consolations et d'espérances ton digne ami a fait passer dans mon âme ; que le Dieu de bonté a

permis qu'il s'arrêtât un moment pour me donner le temps de participer aux bienfaits d'une religion qui peut seule te consoler....

Il donne encore à ma main la force de te rappeler, dans un dernier adieu, cette loi, qui commande le pardon des injures!!... Alfred, je ne me suis pas trompée..... Il est là l'infortuné, ses yeux sont sans larmes.... les premiers cris de sa victime l'ont privé de la raison.... il me sourit, et ce sourire est pour moi plus affreux que les souffrances qui déchirent mon sein... Souviens-toi que tu fus à moi, et que je te lègue à celui qui, sans nous, serait encore heureux.... Souviens-toi que tu te dois aussi à ma fille.... que ta mère soit la sienne... Mais, quel nuage couvre mes yeux.... une sueur froide se répand sur tous mes membres....

Je ne vois plus ces caractères que je peux à peine former. .... Le froid de la mort arrête le mouvement de mon cœur; mais l'amour brave ses coups... Adieu, adieu, reçois l'âme de Méline. Et comme elle venait de tracer ces mots, Aurore, qui était restée avec M. d'Érigny près de sa sœur, s'écria: Elle se meurt. Alors, tous accoururent près de ce lit funèbre : Méline ouvrit les yeux qu'Aurore avait cru fermés pour toujours. Je ne suis pas si malheureuse que je devais le craindre; vous m'aimez, vous recevez mes derniers soupirs : et en voyant sa fille qu'on n'avait pu parvenir à éloigner d'elle, elle fit signe qu'on la soulevât de manière à ce qu'elle pût encore lui donner un baiser et la bénir. La pauvre petite disait : Ne meurs pas; ne meurs pas, je t'en prie.

M. d'Érigny voyant sa fille au moment de quitter une vie qu'il avait rendue si malheureuse, s'écria : Attends-moi, je te suis ; que ferais-je sur la terre sans toi ? Et se penchant sur son lit, il la pressa dans ses bras ; à cet instant Méline expira en prononçant mon nom ; et le même coup qui trancha ses jours, finit ceux de son père.

CONCLUSION.

Bientôt le bruit de la mort de ma malheureuse amie se répandit avec tous les détails des événemens qui en avaient été cause. Ainsi, le raffinement de cruauté par lequel son époux se flattait d'ensevelir son déshonneur, le rendit public. Mais l'amitié générale que l'on portait à Méline, la pitié qu'inspira ses malheurs, et sa

fin cruelle, mirent sa mémoire à l'abri des reproches qu'elle avait craints pour sa fille. Célanie n'eût pas plus tôt appris cette affreuse catastrophe, qu'elle courût à l'hôtel où on lui confirma cette terrible nouvelle. Elle apprit au même instant que M. d'Orgeville avait entièrement perdu la raison, et qu'il m'appelait à grands cris pour l'aider à retrouver Méline, qu'il disait qu'on lui avait enlevée.

Célanie revint. Persuadée que les papiers que je lui avais remis contenaient les dernières volontés de la malheureuse Méline, et craignant qu'en retardant de l'ouvrir cela n'eût un inconvénient grave, elle me présenta le paquet que je lui avais remis la veille. Je lui demandai avec effroi : Pourquoi me les rendez-vous ? — Parce que vous devez à présent l'ou-

vrir. — O Dieu ! Méline, serait-il possible ; Méline, elle serait morte. Elle ne me répondit pas. Alors je rompis le cachet ; mais aux premiers mots je tombai sans connaissance, et je fus deux mois entre la vie et la mort. L'abbé Dervaux me venait voir presque tous les jours, et tâchait de calmer ma douleur. Il avait écrit à ma mère, qui se rendit sur-le-champ à Paris ; mais ni elle, ni Célanie, ni le bon abbé ne pouvaient me décider à vivre.

Un jour, l'abbé vint comme il avait coutume, et s'approchant de moi, il me dit : La religion et l'amitié n'ayant plus sur vous, mon ami, aucun empire, il faut donc chercher dans la passion qui vous entraîne au tombeau, pour y rejoindre celle que vous pleurez, un motif pour vous for-

cer à l'existence. Vous m'avez dit que Méline vous a fait jurer de vous consacrer à son époux, s'il avait besoin de vos soins; vous le lui avez promis ; il est temps que vous lisiez la lettre qu'elle vous a écrite en mourant, et où elle vous rappelle encore votre engagement. Il me présenta alors cette cruelle et précieuse lettre..... Pour la première fois mes larmes coulèrent, et comme elle me l'avait promis, je crus sentir l'influence de sa belle âme, qui porta quelque calme dans mes sens, et me permis d'entendre l'abbé. Pouvez-vous manquer à votre promesse, reprit-il, quand M. d'Orgeville, privé de sa raison, vous appelle à grands cris, vous cherche sans cesse, et entre dans une fureur très-dangereuse pour ceux qui l'entourent ; quand il se persuade que vous êtes mort, et que l'on vous a tué.

Vous savez qu'il n'a pas de proches parens. Ceux de Méline ne peuvent le voir sans une sorte d'horreur. — Et croyez-vous, mon ami, que ce sentiment ne soit pas aussi vif dans mon cœur. Plus, peut-être ; mais la promesse que vous avez faite à votre amie mourante, que deviendra-t-elle ? Et n'avez-vous donc rien à réparer envers la société ; j'aurais dû dire d'abord envers Dieu, et qui peut être plus capable de vous remettre en grâce avec lui, que le sacrifice que vous ferez à l'existence de celui qui vous rend si malheureux ? Je réfléchis un instant, puis, prenant la main de M. Dervaux et la serrant avec force, je lui dis : Pertons, mon respectable guide ; menez-moi chez celui qui fut mon ami, mon bienfaiteur ; chez celui que Méline m'a ordonné de ne point abandonner.

Je croyais qu'il me conduirait à l'hôtel ; je voulais y revoir les lieux où j'avais été si-long-temps heureux ; mais les accès de M. d'Orgeville étaient devenus si violens, qu'on ne pouvait plus le garder chez lui ; on l'avait transporté dans la maison d'un médecin qui agravait ses maux par la contrainte. Qui pourra imaginer ce que j'éprouvai, quand je vis cet homme, naguère l'oracle du corps le plus illustre de la magistrature, n'ayant plus la moindre connaissance des événemens qui venaient de se passer, et abandonné à des mains mercenaires ; car Dupont était mort de l'effroi que lui avait causé les derniers momens de sa maîtresse ; quand je vis M. d'Orgeville se lever, venir à moi, et me dire : Ah ! te voilà enfin, mon cher Alfred : nous allons partir pour Or-

geville : elle y viendra, nous la verrons tous les jours. Tu sais comme elle est belle et vertueuse. Allons ! dis qu'on mette les chevaux, partons ! Il me fit une telle pitié ; je le vis tellement abandonné de la nature entière, que me rappelant le serment fait à ma malheureuse amie, je lui jurai de vivre pour cet infortuné et pour sa *fille*. J'allai voir Aurore, que l'amour seul de son époux avait pu préserver du désespoir que la seule idée de la mort de sa sœur lui causait, et qui était d'autant plus terrible, qu'elle s'accusait de sa perte en l'ayant engagé à s'unir à celui qui fut son assassin. Édouard, désespéré de la mort de sa sœur et de son père, avait quitté Paris où il ne pouvait rester sans un déchirement cruel. M. et madame de Mello me témoignèrent la plus tendre pitié ; ils approuvèrent

ma résolution. Il fut convenu que ma mère viendrait à Orgeville; qu'elle y éleverait Zulmée, et que je veillerais à la conservation de son père et de sa fortune, sans avoir besoin de la forme judiciaire de l'interdiction, toujours humiliante pour l'humanité.

Nous partîmes ma mère et moi, M. d'Orgeville et sa fille. L'époux de Méline ne recouvra jamais la raison, et bien plus heureux que moi, jamais il ne sut sa mort, et l'attendait toujours. Zulmée répondit à la tendresse de ma mère, et aux leçons des maîtres habiles dont je partageais les soins pour cet enfant que j'adorais, parce qu'elle était fille de mon amie, et avait avec elle beaucoup de ressemblance. Elle épousa le fils aîné d'Auguste, qu'on nomma le vicomte de Mello. Il était brave et spirituel comme son

père, beau et bon comme sa mère. Zulmée le rend très-heureux. Jamais les frères de Méline ni ses sœurs ne se consolèrent de la perte de mon amie. Ils venaient quelquefois à Orgeville voir leur nièce, et pleurer avec moi sa tendre et malheureuse mère. Le jeune d'Érigny, frappé de la mort funeste de sa sœur, en conçut une telle haine pour le monde, qu'il passa dans l'ordre de Saint-Benoît, où il prononça des vœux qui l'en séparent pour jamais.

Depuis quinze ans je n'avais pas quitté Orgeville, et j'y avais nourri les souvenirs qui alimentaient une passion que la mort n'avait pu éteindre. Dans les instans où l'époux de Méline s'endormait, ce qui était assez rare, je parcourais le jardin, j'y retrouvais les traces de ses pas. Je fus

néanmoins fort long-temps sans entrer dans le bosquet où on se rappelle que je sacrifiai à un instant, trop court, hélas! tout le bonheur de ma vie. Cependant, Zulmée m'y conduisit un jour; et comme je ne pouvais pas lui dire la raison qui m'en éloignait, il fallut m'approcher de ce banc de mousse que les hivers avaient respecté. Je ne pouvais le voir sans mourir. Je le détruisis, et y construisis, en place, un autel à l'Immortalité.

L'abbé Dervaux, après avoir résigné son canonicat, vint se réunir à nous, et se consacra entièrement aux pauvres habitans de la paroisse d'Orgeville : il conserva jusqu'aux derniers momens toutes ses facultés. Sa mort, paisible récompense de ses vertus, fut comme un sommeil qui le

conduisit à un bonheur sans mélange. En mourant il me dit : Je vais la voir; elle saura tout ce que vous faites pour elle. Sa mort me fut très-sensible; elle précéda de peu de temps celle de M. d'Orgeville. Sa fille était mariée depuis deux ans, et était mère d'un fils qu'elle nourrissait. Elle demeurait à Paris chez son beau-père; mais elle venait souvent à Orgeville, et se prêtait avec une extrême complaisance aux différentes fantaisies de celui qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer, et surtout de plaindre.

Une des plus fréquentes était de vouloir aller à Paris, où il disait que Méline était depuis quelques jours. Je l'accompagnais toujours dans ces courses, qui se bornaient à une lieue ou deux; parce ne trouvant point celle qu'il cherchait inutilement, il

disait : Retournons à Orgeville, elle doit y être à présent; elle aura passé par un autre chemin.

Un jour que Zulmée venait de Paris, son père était sur la route dans sa voiture avec moi et ma mère; il s'écria en apercevant sa fille : Ah! voilà Méline, je la retrouve enfin; il veut s'élancer de son carrosse. Zulmée descend du sien, et vient dans celui de son père. Il la serre contre son cœur, lui demande où elle a été si long-temps; il appelle son petit-fils Zulmée, le caresse, le prenant pour sa fille; interroge la vicomtesse, qui lui répond comme si c'eût été sa mère, ce qui me perçait le cœur. Je ne prévoyais rien de bon de cette faible lueur de connaissance., et je désirais qu'on arrivât à Orgeville, où nous fûmes bientôt. Zulmée, que son père

prenait toujours pour Méline, entra avec nous dans le salon. Il la fit asseoir sur le canapé; et prenant son petit-fils sur ses genoux, il lui disait: Tu vois que j'aime bien ta mère; tu dois être bien contente, ma chère Zulmée. Ce mot rappelant à madame de Mello la scène terrible où elle sollicita inutilement la grâce de sa mère, se mit à fondre en larmes. M. d'Orgeville, voyant sa fille pleurer, lui dit: Tu pleures, Méline, parce que tu es avec moi; parce que je t'ai ramenée ici: tu ne m'aimes point; tu n'aimes qu'Alfred: puis, la regardant plus attentivement; mais non, tu n'es pas Méline; seulement tu lui ressembles.... Ah! je me rappelle que Méline.... Est-ce qu'elle est morte?... qui l'a tuée?... Alfred! ce n'est pas toi..... Ah! je me souviens; elle a

bu une liqueur brûlante, elle m'en a donné la moitié, elle me dévore : vois, Alfred, comme j'ai la fièvre. En effet, son pouls battait avec violence ; nous parvînmes à le déterminer, non sans peine, à se mettre au lit. On alla chercher le médecin ; il ordonna une saignée dont l'effet produisit un assoupissement qui le conduisit à la mort. Inutilement sa fille, son gendre et moi, nous avions espéré qu'il recouvrerait la santé et la raison ; mais il paraît que le souvenir même imparfait de sa malheureuse épouse, suffit pour anéantir ses facultés. Ce que je souffris pendant tout ce temps est difficile à rendre ; cette mort était encore mon ouvrage, et tout dans ce séjour me rappelait mes profondes douleurs. Aussi, dès que l'on eût rendu

à M. d'Orgeville les derniers devoirs, je remis au Vicomte l'administration de ses biens. En vain il voulait, ainsi que Zulmée, me retenir près d'eux; je ne pus y consentir; je me retirai avec ma mère dans une maison que j'avais fait bâtir aux portes de Paris.

De retour dans cette ville, mon premier soin fut de me rendre dans l'église où je savais que mon amie reposait; je me prosternai sur ce marbre insensible : c'était à la même place où le soir je l'avais vue la dernière fois. Je n'entreprendrai point de retracer les émotions douloureuses que je ressentis. Quinze ans s'étaient écoulés, et mes regrets étaient aussi profonds que le premier jour. Cependant, une chose en adoucissait l'amertume; là, j'avais promis à celle qui y reposait

maintenant, de me dévouer à ses volontés; et je m'y étais religieusement conformé. Je restai plus de deux heures sur cette tombe, qui renfermait tout ce qui eût fait mon bonheur. Ma mère m'en arracha; mais depuis, je ne fus jamais plus de huit jours sans venir dans ce temple, prier pour mon amie, que bientôt j'irai rejoindre.

Célanie, qui était veuve, et avait remis à son fils aîné sa maison, est venue aider ma mère à tenir la mienne. La douceur de sa société et son constant attachement rendent ma vie moins douloureuse. Édouard n'a survécu que de quelques années à sa sœur, et sa mort a été pour moi une nouvelle source de larmes; mais j'ai conservé dans Auguste le plus tendre et le meilleur des amis; et Aurore et

lui venaient nous voir : car nous ne quittons pas souvent cette retraite, où je pleurerai, jusqu'à mon dernier soupir, mon adorable Méline. Ses sœurs sont riches et vertueuses. Zulmée est un modèle de raison et de sensibilité : elle a une tendre reconnaissance des soins que j'ai eus pour son père. La marquise est morte à Londres, en prison, pour dettes, ayant été complètement ruinée par le lord Worsack.

Un jour, comme je revenais de rendre mes hommages funèbres à tout ce qui me restait de mon amie, fort près de chez moi, j'aperçois un vieillard couvert de haillons, dont la physionomie me frappe. Je lui donne quelques pièces de monnaie. Il me regarde, et fait un cri de surprise.

Mon Dieu! dit-il, n'êtes-vous pas M. Alfred de Moncy? — Oui, lui dis-je. — Reconnaissez-vous d'Allin? — Eh! comment vous reconnaître sous ces affreuses livrées de la misère? — C'est bien moi; et vous voyez comme le Ciel m'a puni. Mais, comment espérer quelque pitié de vous, après tous les malheurs dont j'ai été cause, et dont je suis instruit? Comment votre respectable mère voudrait-elle me revoir? — Ma mère, ainsi que moi, sait pardonner; et je crois que vous êtes assez puni par vos remords. Je le fis entrer; j'allai prévenir ma mère. Elle eut beaucoup de peine à se décider à voir cet homme qui nous avait tous perdus; cependant elle y consentit.

Il nous apprit qu'un capitaine de

vaisseau marchand avait volé toute notre fortune, qu'il avait toujours eu le dessein de nous rendre, à ce qu'il prétendit, si ses projets avaient réussi. Depuis ce temps, il languissait dans la misère, et avait avec grande peine obtenu son passage en France, où il apprit les désastres de ma famille. Il avait fait différens métiers, et aucun ne lui réussit; enfin, devenu vieux et infirme, il n'avait plus que la triste ressource de mandier; mais qu'étant malade, il ne pouvait faire que peu de chemin, ce qui faisait qu'il était prêt à mourir de faim. Ma mère convint que l'on le placerait dans une maison particulière, où il aurait le strict nécessaire; car, disait-elle, il ne faut pas encourager, par une existence trop douce, quiconque oserait,

comme cet homme, abuser de la confiance et de l'amitié. Moi aussi, repris-je, j'avais abusé de la confiance et de l'amitié; et cependant le Ciel ne m'a pas abandonné, et la bonté céleste m'a fait trouver dans la Religion des consolations, pour un malheur qu'elle seule pouvait faire supporter.

FIN.

la plus pure neige il a la chaſte teinte ;
n d'impur à ſes flots jamais ne porte atteinte.

, pur de tout mêlange hétérogène, il
ivant & *tremblant* dans la totalité de
rface ; une mouche qui agite ſes ailes,
feuille qui tombe, la moindre choſe,
on preſque ſuffit pour l'alarmer :

That ſound,
ich from the mountain, previous to the ſtorm,
ls o'er the muttering earth, diſturbs the flood,
l shakes the foreſt-leaf without a breath.

curſeur de l'orage, un bruit ſe fait entendre,
i du ſommet du mont court au loin ſe répandre.
'branle la terre ; il agite les flots ;
feuille tremble enfin dans un air en repos.

friſſonnement tremblotant eſt même
quefois plus reſtreint encore. Il ſe pro-
ge en lignes parallèles, & diviſe les
xions ſur la ſurface, qui ſont nulles
côté, tandis que l'autre les reçoit.
t peut-être la forme la plus pitto-
que que prenne l'eau ; car elle fournit
Peintre une occaſion d'introduire dans
ſujet ces clairs & ces ombres alongées,

qui donnent à l'élément ſon plus gr
degré de variété & de clarté.

Il y a ſur la ſurface des lacs une a
apparence qu'on ne peut expliquer, ni
les règles de l'optique, ni par celles d
perſpective. Sans qu'il y ait dans le
aucune cauſe apparente, l'eau ſe mon
quelquefois mouchetée de grandes tac
ombrées. Il eſt poſſible que ces mouchetu
aient quelque liaiſon avec le fond du l
s'il eſt vrai, comme le croyent les Na
raliſtes, que les parties brillantes de la n
doivent s'attribuer au frai du poiſſon; m
il eſt plus probable que, de quelque r
nière que cela s'opère, ces mouchetu
ſont en rapport de conjonction avec t
ou telle partie du firmament. Nous avo
pour fonder cette conjecture, l'opini
univerſellement répandue dans le pays
le peuple ſe fait de l'apparition de ce p
nomène, une eſpèce de baromètre.
Payſan y dit communément : « Nous
» ferons pas les foins aujourd'hui, car
» lac eſt plein d'ombres ». Je n'ai jam

été témoin de cette singula
ſans quoi j'en pourrois do
cription plus exacte ; mais j'
ouï parler, que je crois qu
rapporte doit avoir, au m
fondement. Quoique je tro
tout bien peſé, que ces omb
quement le produit de n
dans l'eſpace. « J'ai ſouvent
» obſervé cette particularit
» Genève, ſans être capab
» raiſon d'une manière qui
» les habitans du pays, j'e
» la claſſe des Philoſophes
» moins embarraſſés. Si la
» mée par l'ombre d'un n
» une vapeur aſſez denſ
» cepter les rayons du ſoleil
» nement viſible dans l'ho
» ſuſpendue dans un tems f
» ſeroit pas difficile, en ce c
» le phénomène. Mais peu
» rive-t-il d'une cauſe diam
» poſée à la *denſité* de la vap